



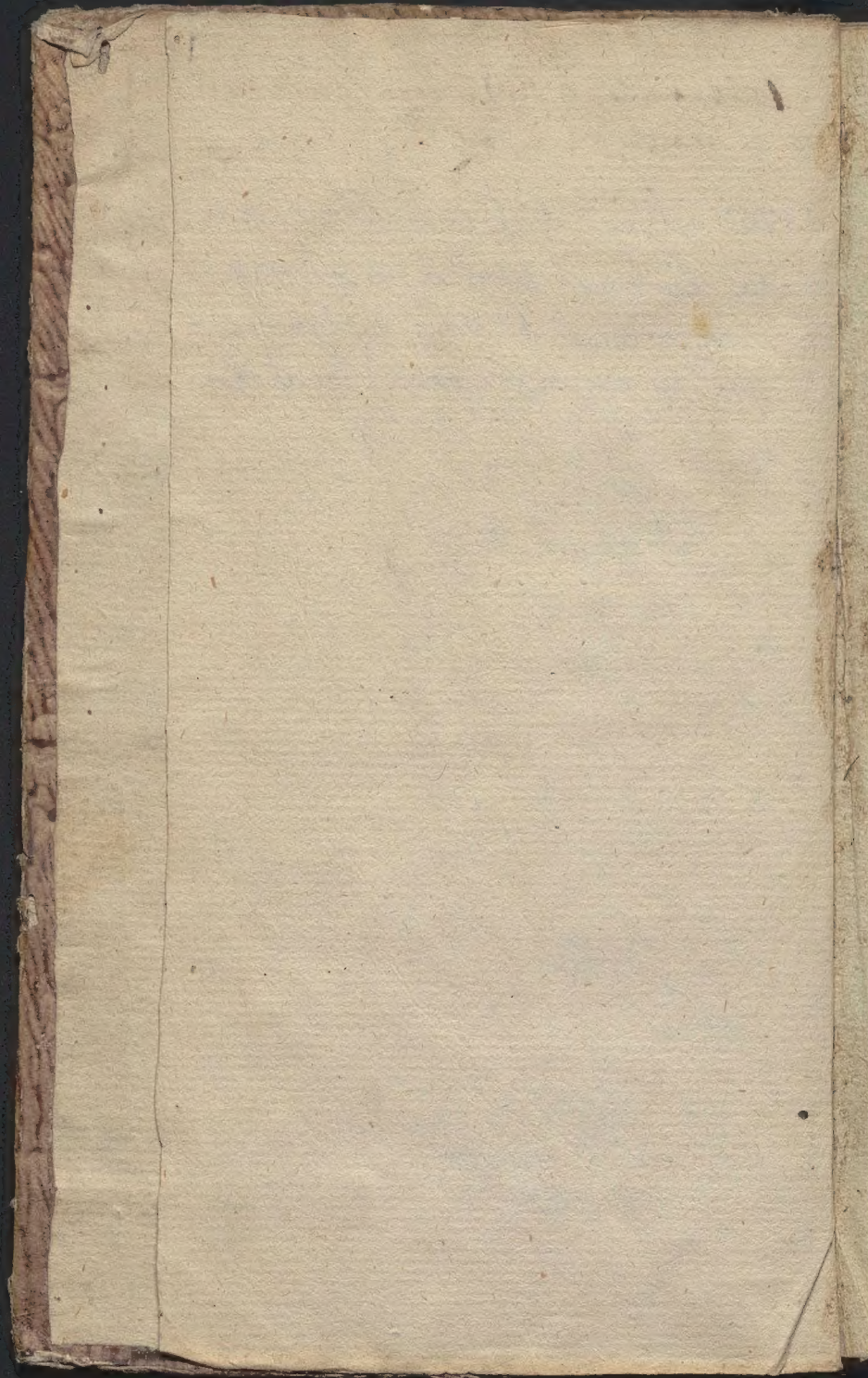
N. Inv. 7081

C. H. H. H.



15<sup>te</sup> Czerwca 1827. Zgodz. S. 11.  
п. ч. нѣмцѣ на н. у.

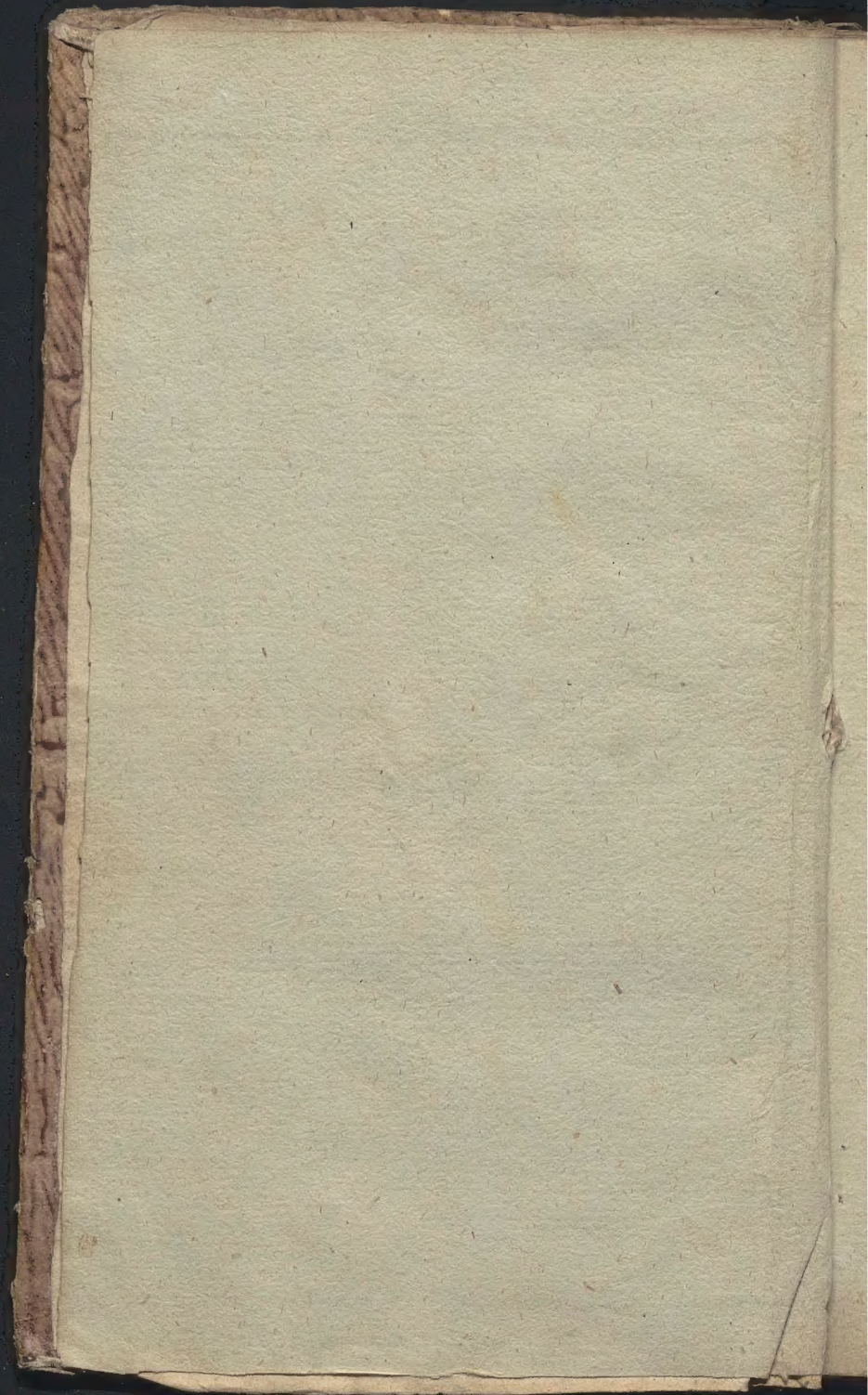
1830. Jesień bardzo piękna, a o-  
sobliwie Listopad bardzo przyjemny,  
albowiem w dzień S<sup>ę</sup> Martina tak ciepło  
było, jak w najpiękniejszych dniach Maju.





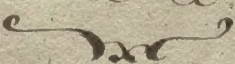








MEMOIRS  
ET  
Avantures  
DE  
Mad<sup>lle</sup> Moll Flandres  
écrits par elle même.

Traduits de L'anglais  


A Londres, Chez Nourse, Libraire dans  
le Strand 1761.

---







4

# Memoires et Aventures

de Mad<sup>lle</sup>. Moll Flanores.

Comme mon véritable nom est si bien connu dans les registres de Newgate,<sup>\*)</sup> et qu'il y a mêmes quelques petites affaires indécises sur mon compte, j'ai jugé à propos de me servir du sobriquet que m'ont donné mes camarades, tant pour l'honneur de ma famille, que pour éviter toute brouillerie avec la justice, ainsi je ne me ferai connaître dans ces mémoires que sous le nom emprunté de Moll Flanores.

J'ai oui dire, que dans certains pays, lorsqu'un criminel est condamné à la mort ou aux galères, le gouvernement adopte les enfans qu'il laisse, et les entretient à l'hôpital jusqu'à ce qu'ils soient en état d'apprendre un métier pour gagner leur vie.

Si cette loi eût prévalu dans ma patrie, je ne me serais point trouvée seule sans secours, sans habits, et sans pain, dans un âge où je n'étais pas capable de faire réflexion sur mon état. Je n'aurais point non plus, été entraînée dans un genre de vie, où je risquai selon le cours ordinaire de perdre et le corps et l'ame.

Ma mere fut condamnée à être pendue, pour un vol de peu de conséquence; elle avait trouvée la moyen d'enlever d'une boutique trois piéces de toile fine. Cependant, comme elle se trouvait enceinte, on lui donna un répit de sept mois. Pendant cette intervalle elle accoucha de moi. On lui sut si bon gré d'avoir donné une ci-toiennne au



monde, qu'elle obtint la grace, à condition de passer en Amérique. Pendant son absence, je restai en très-mauvaises mains, comme vous pouvez le croire. Comme je n'étais âgée que de six mois, je ne puis me rappeler ce, qui m'arriva dans ce tems-là. La première circonstance, qui me revient à l'esprit, est assez singulière; je me trouvais dans une troupe de Bohémienues qui vadaient la campagne. Ces bonnes gens me laissèrent à Colchester dans la Comté d'Essex, ou pour mieux dire j'y échapai d'anténeur mains. L'on me conduisit chez le X Marquillior de la paroisse, qui ayant compassion de mon âge, me plaça en pension chez une bonne dame chargée de l'éducation des orphelins. Nous n'y étions pas mal; à la réserve d'habits grossiers, de mauvaise nourriture, et de plus mauvais appartemens, nous nous y trouvions comme chez un maître à danser.

J'y restai jusqu'à l'âge de neuf ans, que je fus frappée d'une terrible nouvelle. Les Magistrats du quartier voulurent absolument me mettre en condition. On m'en avait si souvent parlé, que la seule idée de servir m'effrayait. J'offris donc mes petits services à ma maîtresse; car je savais déjà filer, et je croiais pouvoir gagner ma vie à ce métier. Un jour surtout qu'elle était venue dans la salle où nous travaillions, me voyant pleurer à chaudes larmes, elle s'attendrit et m'assura que je ne sortirai plus de chez elle, que je ne fusse devenue



grande fille. Je n'étais pas trop contente de cette promesse; car je redoutais encore les service tôt ou tard. Je lui expliquai ma façon de penser. Comment petite merveille me dit-elle vous voudrez donc vivre en tête de quicquité? Oui, repliquai-je. A ces mots elle fit un éclat de rire immo-  
bile. J'ajoutai que je me croyais capable de gagner trois sols par jour, et que trois sols étaient plus que suffisants pour mon entretien. Hélas, ma pauvre enfant, dit-elle d'un ton de pitié, à peine trois sols suffisent-ils pour vous nourrir. Si cela est, dis-je, je ne mangerai rien pourvu que je puisse rester près de votre personne. Ces mots furent prononcés d'un air si naïf, que ma maîtresse en fut touchée; elle se mit à pleurer comme moi, et m'emmenant avec elle, m'assura, que je n'entrerais point en service. Cette promesse me tranquillisa.

Quelques jours après, ma maîtresse se trouva invitée chez le Maire de la ville. Elle ne manqua pas de parler de moi; le Maire surpris de mon histoire, qu'il fit appeler sa femme et ses deux filles pour l'écouter. On y rit infiniment à mes dépens. La curieuse femme les mena chez nous elle commanderait d'abord à voir la jeune fille de quicquité. La maîtresse me montrant au doigt, leur dit: voici la demoiselle. Ce mot de demoiselle que j'en-



tendais pour la première fois, fût une singulière impression sur mon esprit; je ne savais qu'en dire. J'eus néanmoins la précaution de me lever, et je saluai les dames tant bien, que mal. Vous voyez donc être fille de qualité, me dit la femme du maître. Eh! qu'entendez vous par ce mot fille de qualité? Madame, lui dis-je, je ne veux pas être servante, et qui n'est pas servante, est sans doute fille de qualité. Elle fut si contente de ma réponse qu'elle me donna une pièce de deux sols, et m'encouragea à mériter le nom de fille de qualité.

Je donnai cet argent à la maîtresse, l'assurant, que tout ce que je pourrais gagner, dès que je serais fille de qualité, seroit à elle. On comprit alors ce que je voulais dire, par un terme, que j'aurais toujours en bouche. Cui, leur dis-je, c'est être fille de qualité, que de travailler pour son pain; car notre voisine Madame Berkley, n'est qu'une Marchande de modes, et cependant on la qualifie de Madame. Il ne tiendra donc qu'à vous, d'interrompre la maîtresse, d'être en peu de temps une Dame de qualité telle que Madame Berkley; car elle a un très mauvais caractère et a déjà eu trois bâtards. Je ne comprenais pas ce mot de bâtard, mais j'ajoutai que je voulais paraitre n'être Dame de qualité autant



que la Berkley à quelque prix que ce fut. Ces contes étaient répandus par toute la ville, et donnaient à rire aux jeunes gens. Il en venait souvent nous voir, et alors il restait toujours quelques pièces d'argent.

J'avais atteint l'âge de dix ans, mon air était modeste et raisonnable. La maîtresse me disait souvent, que je serais jolice, elle m'achetait avec mon argent tantôt une coiffe tantôt des rubans ce qui flattait infiniment ma vanité. J'avais toujours soin d'être propre, de sorte que les jeunes demoiselles de la ville étaient enchantées de mon économie et de mes bonnes manières. Une surtout d'entr'elles prit tant d'affection pour ma personne, qu'elle m'offrit de m'amener chez sa mère pour y être sur le pied, non de servante, mais de compagne.

Après avoir obtenu le consentement de ma maîtresse, je me rendis à ma destination, où je fus reçue à bras ouverts. J'étais charmée de vivre parmi des jeunes filles de qualité qui avaient mille complaisances pour moi.

J'avais leur Maître de langues, et de musique, et je me flatte d'avoir fait des progrès considérables sous eux. Je parlais le françois avec un accent peu commun aux gens de ma nation, et j'avais une excellente voix. je chantais à ravir; ainsi je puis dire, que j'ai eu toute l'éducation d'une fille de qualité. On peut croire qu'avec cela, j'avais un fond de vanité, c'est le caractère général du beau Sexe. Aussi entendais-je dire de moi mille agréables choses, et toute la jeunesse me faisoit des protestations d'amour. Entre'autres les deux fils de la dame de la maison s'empressoient à me combler de caresses; c'étaient deux aimables Cavaliers, mais d'un caractère tout à-fait différent.

L'aîné étoit un libertin versé dans l'art dangereux de tromper la faiblesse de mon sexe; aussi me tendoit-il de pièges à tout moment. Il me louchoit sur ma toilette sur mes traits, et m'appelloit, en présence même de ses soeurs la plus parfaite créature du monde. Je rougissois de ces



7  
discours, qui me faisoient néanmoins un plaisir inextinguible.

Un jour qu'il montoit à l'appartement des ses sœurs, je devinai que c'était lui et sortis de l'appartement pour lui dire, qu'elles étoient allées faire un tour au jardin. Me trouvant seule, il se jeta à mon cou et m'accabla de baisers. Je fis quelques faibles efforts pour me débarrasser; il redoubla de caresses, et après s'être épuisé, se laissa tomber sur un fauteuil, où il me fit une déclaration papionnée de son amour. Cet aveu échauffa mes esprits; mon sang brûloit dans mes veines, et ne puis lui dissimuler mon ardeur secrète, qui étoit dans mes yeux. Cependant nous n'en passâmes pas plus loin cette fois. Ses sœurs revenaient de la promenade; ainsi il se contenta de me donner encore un baiser en m'assurant, qu'il se souviendrait de moi et que je le reverrais. Je le revis trop souvent pour mon malheur; car ce n'étoit que trompeur et de mon côté j'acquiesçois de bonne foi.

Depuis ce moment je reculois d'étranges projets dans ma tête. J'étais au comble de la joie en voyant un jeune cavalier aimable et riche venir se jeter à mes genoux,

et me prodiguer de l'encens. Cependant il ne  
seut pas encore profiter de l'aspérance qu'il  
avait remportée sur mon esprit. Nous nous  
entretenions souvent à la sourdine mais il ne  
prenoit jamais que des libertés innocentes.  
Il s'enfermait quelque fois dans ma cham-  
bre, où il ne tenoit qu'à lui dire de brus-  
quer les choses, car je ne crois pas, que je  
m'y serais opposée. Je recevais chaque fois  
quelques pièces dont j'achetais de frivoles  
ornemens, pour lui plaire.

J'avais cependant grand soin de dérober  
cette amourette à la famille. Je cachais mes  
feux en public, et ne répondais à ses questions  
que par un air indifférent. Il est vrai que nous  
nous asseyions souvent dans de petits coins,  
où nous échangeions toujours quelques embras-  
sements. Un soir sur-tout il me pria de vouloir  
bien lui acheter le lendemain quelques manch-  
ettes brodées dans une boutique, qu'il m'indiqua,  
par où il devait passer à dix heures du matin dans  
le carrosse de son pere pour aller dîner chez un  
ami. J'acceptai la proposition. En effet à l'heure  
marquée, le carrosse arrive; j'y monte. Ce fut al-  
ors qu'il me tint les discours les plus passionnés;  
il m'avoua qu'il ne pouvait plus retenir le feu,  
dont il s'étoit embrasé, et qu'il alloit expirer à mes



8

piéd, si je ne consentais à soulager l'excès de son amour. Je vous épouserois, ma chère, ajouta-t-il, si j'étais majeur et maître de mes volontés; mais aussitôt que cet heureux moment sera arrivé, j'accepte votre main; et attendant prenez mon cœur. Je repoussais faiblement que je craignois le suites fâcheuses d'une pareille aventure. Il leva cette difficulté en m'assurant, qu'il auroit soin de tout, et pour commencer, il me glissa dans le sein une bourse de cent guinées. Il me fit alors consentir à mettre pied à terre; nous entrâmes dans une auberge, où nous trouvâmes un appartement commode. Il me jeta sur le lit sans aucune résistance, et en vint alors aux dernières extrémités. Je goûtais des plaisirs jusqu'alors inconnus; nous nous plongâmes dans les ébats amoureux pendant l'espace d'une dernière heure. Après nous être remis de cette fatigue délicieuse, nous fûmes dîner chez notre ami, d'où nous revînmes le même soir chez nous. Le père heureusement étoit allé à Londres, et la dame avec le reste de sa famille se trouvoit à une course de chevaux, qui devoit durer quelques jours. Nous tirâmes ces moments à profit, et même après le retour de la famille, l'amour nous fit trouver ces occasions journalières de nous entretenir pen-

Dant l'espace de six mois; et ce qui me don-  
nait un plaisir sensible, c'est que je goûtais  
toutes les douceurs de la jouissance sans sen-  
tir les moindres symptômes d'une honteuse  
grossesse.

Cependant le Cadet de mon amant  
commencé à m'importuner par des œil-  
lades et des billets doux. Il s'impécunia  
tout d'un coup, et pour satisfaire ses desirs  
honnêtement, me parla de mariage sans aucun  
détour. Cette proposition eut sur moi un effet  
singulier. Une alliance avec ce jeune homme  
faisait ma fortune, mais il ignorait les liaisons  
étroites que j'avais avec son frère. D'ailleurs  
c'était faire un affront à une famille entière,  
à qui j'avais de grandes obligations, que  
d'épouser le fils sans leur consentement. Je  
lui ouvris mon cœur. Il ne se rebuta point;  
au contraire il m'en pressait plus vivement  
et n'en faisait point un mystère en présence  
de sa mère et de ses sœurs. Je remarquai du  
moins que leur conduite à mon égard commen-  
çait à changer de face. J'appris même que  
leur dessein était de me congédier au premier  
jour. Cette nouvelle ne m'épouvanta point,  
s'entant que je pouvois devenir enceinte, et



que c'eût été un meilleur prétexte pour eux de me renvoyer. D'ailleurs j'étais capable de gagner ma vie par tout.

Sur ces entrefaites, le jeune homme me fit savoir que son amour pour moi avait éclaté dans la famille; qu'il n'imputait point cette découverte à mon indiscretion, puisqu'il l'avait publiée lui même; qu'au reste il ne rougissait point d'avouer sa flamme; qu'à la vérité ses parens s'en trouvaient offensés, mais qu'il savait faire son choix, et qu'il pouvait même sans leur secours m'entretenir honnêtement par sa profession d'Avocat; en un mot qu'il ne tenait qu'à moi de le rendre heureux en unissant ma destinée à la sienne.

Je me trouvais dans un embarras extrême. J'étais la maîtresse de l'aîné; comment devenir l'épouse du cadet? D'ailleurs l'aîné ne m'avait-il pas promis de m'épouser, dès qu'il serait majeur? Il est vrai que depuis qu'il avait obtenu les derniers faveurs, il n'avait jamais dit mot du lien matrimonial. -- Je ne savais enfin quel parti prendre de moi-même; mais le cadet était résolu de fixer mon choix. Il me suivait dans la maison, et au

jardin, et parlait de son amour en toute compagnie. Il falloit absolument sonder l'esprit de l'airé; un jour qu'il était chez moi, je parus plus triste qu'à l'ordinaire; mes yeux étaient même mouillés de quelques larmes. Il m'en demanda la cause. Je lui répondit que je me verrois bientôt dans la triste nécessité de me séparer de lui; qu'apparemment sa mere soupçonnait nos entretiens puisqu'elle me regardait d'un assez mauvais oeil; que sa soeur aînée ne me permettait plus de coucher avec elle, et qu'enfin j'avais entendu plusieurs discours malicieux sur mon compte.

Il se mit à rire au lieu de me soulager. Je lui fis de reproches amers, le traitant d'ingrat et de perfide. Alors il prit un ton sérieux, et me protesta, qu'il soutiendrait toujours mes intérêts; qu'au reste nos liaisons n'avaient été connues de personne; et que mes soupçons timides lui avaient arraché la plaisanterie, dont j'avais été choquée. Ne craignons rien, ma chere, ajouta-t-il, nous pouvons en sûreté nous donner des af-



surances mutuelles de nôtre conoier; rien ne pourra corrompre nos plaisirs.

Je ne puis comprendre ce discours, interrompis-je; car d'où viendrait ce changement dans la conduite de votre famille à mon égard, si l'on ne nous soupçonnait pas d'une intrigue amoureuse? Je vous avouerais, dit-il, qu'ils ont conçu un soupçon de cette nature; mais c'est à l'égard de vous et de mon frere Robert; car cet étourdi ne dissimule point sa flamme, ainsi que moi; il ne cesse de faire votre éloge en présence de ma mere et de mes sœurs. Il publie hautement qu'il est résolu de vous épouser en peu de jours et que vous y avez même consenti. Ces derniers mots m'affaiblirent. Moi, m'écriai-je, consentir à épouser votre cadet? ai-je une main à donner? ne l'avez vous point reçue il y a un an, et ne m'avez vous point dit, que j'étais toute à vous en attendant les cérémonies de l'église? Il me parut interdit quelques moments, puis se jetant à mes genoux, qu'il baigna de ses pleurs; oui dit-il, je suis tout à vous et vous êtes toute à moi; et nôtre amour est le lien plus indissoluble que le mariage. Mais agissons doucement, ajouta-t-il; faisons en sorte que ce jeune étourdi eût plus de discretion dans ses discours.

Je veux même l'éloigner de la maison paternelle, et en moins d'un an j'espère que nous verrons nos feux consacrés aux pieds de l'autel. En disant ces mots, il s'élança sur moi et me sembla de tendresse. Je fus néanmoins surprise, qu'il borna son ardeur aux accolades; car ce n'était point son usage ordinaire, d'ailleurs l'occasion était de des plus belles; car il n'y avait personne à la maison. Je crus même entrevoir un air sombre et rêveur, auquel il n'était pas accoutumé, ce qui me fit faire mille tristes réflexions. Je sus un jour après, qu'il avait eu un entretien avec son frère à mon sujet, car il m'en fit un détail fort circonstancié. Il me dit que son cadet était toujours dans le mêmes sentimens, et prêt à m'épouser sans le consentement de sa famille, et qu'il ne doutait pas qu'il ne pût obtenir le mien. Et vous interrompis-je brusquement, ne croyez-vous pas que je saurais rejeter son offre? Il verra néanmoins que mon choix est bien déterminé. Tant mieux, ma cher, reprit ce perfide amant, mais permettez que je continue encore un moment. Je faisais des remontrances sérieuses pour détourner mon frère de son projet, mais il n'entend point raison: il dit qu'il préfère votre



personne aux plus riches parties de la province. Alors il me demanda ce que j'étais résolue de faire? De m'en tenir, répliquai-je, à mon premier choix, et de lui fermer la bouche, ainsi qu'à toute la famille, en leur disant: que je suis l'épouse du frère aîné.

Je m'aperçus qu'il était un peu effrayé de ma résolution. Il me conseilla toutefois de ménager sa mère qui était d'une humeur acariâtre. Car si elle soupçonnait ajouta-t-il, qu'il y eût la moindre intrigue entre nous, elle bouleverserait toute la maison; toute son espérance est fondée sur moi; elle prétend m'unir à la meilleure famille de notre province; de sorte que vous ne ferez pas mal de profiter de l'occasion et d'épouser mon frère au plutôt, ce qui sera pour vous un parti fort avantageux.

Ces mots acheverent de me désespérer; tout mon sang s'émut; j'eus seulement la force de le regarder d'un air d'indignation et je tombai évanouie. Il me prit entre les bras et à force de secousses et de baisers me fit reprendre mes sens; mais j'étais si faible que je ne pus proférer un seul mot.

Il essaya alors de me convaincre de la

nécessité de cette démarche par mille argu-  
mens spécieux qui ne m'en imposaient pas.  
En revanche, je lui reprochai son ingratitude,  
son infidélité après la promesse qu'il m'avait  
faite de m'épouser, en vertu de la quelle je  
m'étais prêtée à ses infirmes plaisirs. Il re-  
sta comme pétrifié quelques momens; ensuite  
me jura qu'il aurait toujours de l'amitié pour  
moi; mais qu'il ne pouvait se résoudre à  
coucher avec une personne, qu'il prévoyoit  
devoir être un jour l'épouse de son frère.  
En prononçant ces mots, il sortit brusquement  
de l'appartement et me laissa dans la situa-  
tion la plus affreuse. J'eus même un accès  
de fièvre qui m'obligea à garder ma chambre  
pendant dix semaines. Les medecins m'a-  
vaient abandonné dès le commencement;  
mais mon temperament l'emporta et sur la  
maladie et sur leur remede. A mon mal  
succéda une noire mélancolie et les docteurs  
declarerent que j'étais atteinte d'amour. Tou-  
te la famille se mit à m'examiner, mais j'é-  
tudiai leur curiosité par mes réponses et en  
contenant ma flamme.



L'aîné, qui me voyoit quelques fois, me dit, qu'un jour à table, s'était élevée une dispute violente sur l'état de ma maladie. La mère m'avait envoie un morceau à manger, elle voulut savoir si j'avais de l'appétit. La servante qui me soignoit, lui dit, que je n'avais rien mangé, et que je ne me porterois jamais bien, attendu que ma maladie était incurable, puisque c'était l'amour. Plût au Ciel, reprit le cadet, qu'elle fut amoureuse de moi; elle ne languiroit pas longtems; car je lui donnerois un remède infailible. Hi, petit drôle, dit la mère, comment pouvez-vous parler de la sorte? Madame repliqua le fils, il serait cruel de voir mourir une aimable personne, quand on est à portée de la guérir par un moyen si facile et si doux. Mais interrompit la mère, épouseriez vous une personne qui n'a pas un sel de bien? N'est on pas assez riche, dit Robert, quand on a une belle femme et d'une humeur spirituelle? Les soucis commencerent alors à décrier ma figure et me trouverent mille défauts que je n'avais pas.

Cependant cette affaire me troubla l'esprit; je pleurois incessamment, et mes soupirs s'étaient même fait entendre à la dame de la maison.

qui eut la bonté de monter dans mon appartement. Elle me consola par ses discours et m'assura qu'elle conservait toujours pour moi sa première amitié? Mais, ajouta-t-elle, il faut que vous répondiez à une question, que je vais vous faire. N'y aurait-il pas quelque liaison entre vous et mon fils Robert? Madame, lui répondis-je, vous pouvez être assurée du contraire. Il est vrai que votre cadet tient des discours qui pourroient faire naître de pareils soupçons, mais c'est l'effet d'une jeunepe étourdie, et ceux qui veulent vous faire accroire de telles choses, sont des personnes malicieuses. —

La vieille Dame parut satisfaite de ma réponse, et m'embrassa tendrement. Elle me demanda même, si j'étais bien servie; je lui dis que je n'oublierai jamais les soins qu'en avait pris de moi et que je lui en aurai la principale obligation.

En rentrant dans la sala à manger, elle trouva les freres et les soeurs aux prises. Les uns soutenoient mes intérêts, les autres m'accablaient d'injures. La bonne Dame mit fin à leur dispute en leur racontant ce qui c'était passé entre elle et moi.

Cela est faux, repliqua Robert, car je lui ai



13

souvent dit, que je l'aimais et elle le sait bien, mais elle ne peut se persuader que j'agis de bonne foi. Véritablement il faudrait qu'elle fut folle, reprit la mère, si elle se mettait dans la tête, qu'un jeune homme de qualité voudrait épouser une fille, qui n'a pas le premier sol; je sais même qu'elle n'a jamais conçu une pareille idée. Mais vous, mon fils Robert, ajouta-t-elle, êtes vous sérieux, ou ne faites vous que badiner? Ma foi, Madame, reprit le fils, je vous dirai la chose tout vraiment. Je l'aime à la folie, et je voudrais pouvoir l'épouser dès demain. Hélas! interrompit la mère en jetant un profond soupir, voilà un de mes fils perdu! On n'est pas perdu, dit Robert, lorsqu'on tombe entre les mains d'une sage et jolie femme. Ce sont de belles paroles, reprit la mère, mais si vous persistez dans ce dessein, vous êtes un jeune homme ruiné à jamais.

Tous ces discours me furent rapportés fidèlement par l'ainé. Ils ne contribuèrent pas peu à ma guérison. Je commençais à me lever et à faire un tour dans le jardin, où je vis bien tôt, que malgré toutes les protestations, j'étais regardée d'un oeil assez indifférent dans la maison. Je résolus de faire connaître mes sentimens à

la dame et de lui demander en même-tems  
mon congé. Elle me reçut d'un air fort affable,  
et lorsque je lui dis, que je sortirai de la mai-  
son pour n'y plus causer de trouble, elle lui lais-  
sa couler quelques larmes. Je vous croyois, dit-elle,  
une personne dangereuse par l'amour que mon  
cadet avait conçu pour vous, mais en voyant  
cette démarche de votre part, j'admire votre ver-  
tu, et si mon fils persévère toujours dans les mê-  
mes sentimens, je serais charmée de vous unir  
ensemble. Sans me laisser de tems de dire un  
seul-mot, elle fit appeller Robert, Mon fils,  
lui dit-elle, il ne tient qu'à vous d'être heu-  
reux, si vous aimez cette demoiselle, ainsi que  
vous me l'avez souvent dit. Madame, s'écri-  
a le fils, en se jetant à ses genoux, comment  
pouvez-vous douter de ma passion après avoir  
vu les preuves, que j'en ai données. Si je l'aime,  
grand Dieu! Ah! Madame, vous me rendez  
l'homme du monde le plus heureux, mais au  
nom de l'amour ne différez pas plus long tems  
mon bonheur. Elle fut touchée de sa tendresse  
et nous assura, que dès ce soir même nôtre mari-  
age s'accomplira; qu'à la vérité son mari étoit  
à Londres pour vaquer à ses affaires, mais qu'elle  
pourroit répondre de lui, et qu'ainsi son consentement



était donné. Robert impatient de toucher au comble de sa félicité sort brusquement, et court chez le Curé de la paroisse, qui se rendit sur le champ à la maison, et nous unit ensemble avec toutes les cérémonies de l'église. L'indifférence de l'airé m'aurait fait accepter la proposition; cependant une chose m'embarrassait. Je craignais, que son cadet en m'embrassant du lit, ne découvrit d'abord la différence qu'il se trouve entre une femme et une pucelle. Pour lui ôter la connaissance de ce mystère, nous lui fîmes avaler au souper maintes et maintes rades de vin de Champagne. Cette ruse produisit l'effet, que l'airé s'en était promis.

Mon mari fut mis au lit yvre mort, desorte, que le matin il ne se souvenait pas, s'il avait eu affaire à moi ou non. Je lui fis accroire qu'il s'était comporté en galant homme, quoiqu'à la vérité il ne m'avait point touchée; mais j'étais sur par ce moyen, qu'il ne serait plus en droit de faire des raisonnemens sur mon compte.

Nous avons vécu ensemble dans la maison de son pere pendant cinq ans; rien d'intéressant ne nous est arrivé dans cette interalle. Mon mari avait d'assez bonnes qualités, mais il abrégé ses jours par l'usage des liquers fortes. Il me laissa deux enfans, et environ douze cens livres sterling. Ma belle mere voulut avoir soin des enfans, que je lui cédai sans repugnance, car je n'avais jamais aimé

leur peur. Aussi sa mort ne fit-elle pas grande impression sur mon esprit, non qu'il ne fût tendre et complaisant, mais la vtiè de son frere, qui vivait au Chateau et dont j'adorais l'image, m'occupait au point, que je commetais avec lui tous les crimes et toutes les nuits, l'inceste et l'adultere du moins en imagination.

Après les funérailles de mon mari, je me retirai à Londres. J'étais une jeune et riche veuve, j'avais lieu d'attendre à mes pieds une foule d'adorateurs. Aussi s'en présenta-t-il dès les premiers jours. C'étoient pour la plupart des marchands; car j'avais loué un appartement dans leur quartier. Mon hôte, qui était le drapier, voulut être de la partie. Sa sœur, jeune carvelée, entreprit de me procurer tous les plaisirs de la saison; elle me menait à la promenade, aux spectacles, et aux assemblées. Tous les soirs nous avions chez nous une cohue de jeunes gens, qu'elle avait priés pour tenir compagnie, disait-elle, à la belle veuve. Depuis ce tems-là je meus d'autre nom, que celui qu'elle m'avait donné. Mais parmi toute cette foule amoureux, je n'en découvris pas un qui me parlât seulement de mariage. J'avais déjà été la dupe de l'amour; je voulais rester dans le veuvage ou me marier, et pour me marier il me falloit un parti avantageux. J'avais une inclination pour les gens de qualité;



15  
je m'aperçus que ces Messieurs me tenoient toujours des propos hors de place. Ceux, qui me faisoient des discours plus raisonnables, c'étoient des négocians crasseux, qui avoient croupi dans un comptoir. Je ne méprisais point l'état de marchand; mais j'en voulois un, qui eût aussi l'air gentilhomme, qui fût en état de me mener avec grace à la cour ou au théâtre. En un mot, un marchand qui ne porteroit pas le commerce sur son visage, ni l'empreinte de son tablier sur son habit.

Je trouvai enfin cet animal amphibie, ce gentilhomme bourgeois, mais je tombai dans le piège, que j'avois tendu moi-même. Je ne lui eus pas plutôt produit mes espèces, qu'il commença un train de vie à ne pas durer long-tems. Eh! bien ma cher, me dit-il un jour, j'ai envie de vous montrer l'université d'Oxford et je veux que vous y paraissez en dame de qualité, et moi comme un Lord. Il faut que je fasse ce personnage-là pendant une semaine. Mais comment y irons-nous, lui dis-je; car je ne puis monter à cheval, et le chemin est trop long pour le faire en carrosse. On peut aller par-tout, reprit-il, en carrosse à six chevaux. En effet, il nomma le jour; un magnifique carrosse fut loué avec six chevaux, un cocher, un postillon, deux laquais, un écuyer, et un page à grand plumet. On le qualifioit dans toutes les auberges de Milord, et

vous pouvez croire qu'on n'oublia pas de me pro-  
diguer le nom de Comtesse et de Milady. Nous arriva-  
mes ainsi à Oxford, et j'avouerai pour l'honneur de  
mon mari, qu'aucun queux dans toute l'Angle-  
terre n'aurait mieux joué le rôle, qu'il avait entre-  
pris. Nous fîmes voir la curiosité, que renferme  
cette célèbre université; nous parlâmes à deux ou tro-  
is jeunes bacheliers, à chacun desquels nous promi-  
mes, de le faire précepteur du fils aîné de Milord.  
Après avoir étalé notre magnificence pendant  
quelques jours, nous prîmes la route de Northam-  
pton voyageant toujours en gens de distinction.  
Aussi nous en coûtait-il pour notre qualité; car  
à notre retour à Londres nous avions dépensé en  
neuf jours de temps au delà de cent livres sterling.  
Nous continuâmes ce train pendant deux ans;  
les actions de mon mari, à la dépense près, ne sont  
pas assez intéressantes pour demander un récit par-  
ticulier. Il suffit de dire qu'il fut, un jour, arrêté  
pour dette, et conduit à la maison de l'arêteur,  
d'où il me fit tenir un billet pour me prier de me  
transporter à l'endroit. Je ne fus pas surprise de  
cet événement, je m'y étais long-temps attendue, et  
j'avais même eu soin d'écarter quelques bagatelles  
pour mon usage en cas d'accident. Il m'avoua  
franchement qu'il s'était attiré ce malheur par son  
exhavarçance; que sa perte était irréparable, et qu'en



16

conséquence il me conseilloit, de m'en retourner  
à la maison, et de faire mes dispositions pour en em-  
porter les meilleurs effets pendant la nuit. Quant à  
moi, ajoutoit-il, je suis résolu de me sauver d'ici, et  
de gagner le pays étranger, d'où vous recevrez de  
mes nouvelles. La seule chose qui m'inquiète c'est le  
tort que j'ai fait à votre fortune. Je reconnus à ce  
discours que mon mari avoit les sentimens d'un  
gentilhomme; c'est en cette qualité que je l'avois  
pris et il ne démentit jamais son caractère. Il est  
vrai, qu'il avoit mangé tout mon bien, et qu'il me  
poussoit à la triste nécessité de voler ses créanciers  
pour subsister.

Je le quittai la larme à l'oeil, et ne le revis  
jamais depuis; car il trouva le moyen de se sauver,  
d'entre les mains de l'arreteur et de passer en Fran-  
ce. Il m'écrivit une lettre à son arrivée, et je n'ai  
plus entendu parler de lui. Dans cette lettre il me  
marqua un endroit, où il avoit engagé 20. pièces  
de toile fine pour 30. livres sterling, qui en valo-  
ient au delà de 90. Il m'envoya en même temps  
le billet du prêteur, et un ordre de le retirer en  
payant l'argent. Je le fis, et j'en eus dans la  
suite plus de 100. livres en les vendant en détail  
à des personnes de ma connaissance.

J'avois recueilli des débris de mon mari, en-  
viron 500. livres sterling, mais ma situation  
étoit singulière. J'étais une veuve ensorcelée;

car j'étais mariée sans avoir de mari; & je n'osais me remariar, quoique je susse, que mon époux ne reviendrait jamais en Angleterre, quand même il vivrait encore 50. ans.

Dans cette embarras extrême je jugeai qu'il falloit chercher un appartement dans un quartier éloigné et changer mon nom. Je choisiss le quartier de la momioye, où je louai une petite chambre, et ayant mis l'habit de veuve, je mes fis appeller Madame Sanders.

Mon dessein étoit d'y mener une vie obscure; mais je me trouvai en peu de jours, entourée d'une foule de gens, qui ne m'avaient jamais vu auparavant. Les femmes n'étaient pas en grand nombre dans ce quartier, car c'est un lieu privilégié pour les débiteurs. Je vis bientôt qu'une jolie femme est de grande ressource pour les hommes dans leur affliction; car tel qui dinoit à crédit dans l'auberge, trouvoit toujours un ecu ou deux, quand il s'agissoit de régaler une femme qu'il aimait.

Cependant je luis contre toutes leurs attaques, mais malheureusement j'eus le sort de la maîtresse de Milord Rochester, qui le recevait chez elle sans lui accorder d'autre faveurs; c'est-à-dire, j'eus le nom d'une p. . . . sans en goûter les plaisirs; ce qui me déterminà à changer de quartier, d'autant plus que je me dégoûtais de

la compagnie. En effet c'était affreux de voir des personnes qui étaient plus que ruinées, dont les familles étaient des objets d'horreur pour eux, et de charité pour les autres, dépenser dans la débauche le dernier sol, sans faire réflexion à l'avenir, ou plutôt pour éteindre dans leurs cœurs tout sentiment de honte et de repentir.

Mais je ne suis pas faite pour mécher; je dis seulement qu'ils étaient de francs scélérats qui me révoltoient; car ils agissoient non seulement contre leurs consciences, mais même contre la nature. Je voyois souvent des soupriés entrecouper leurs chansons bachiques et amoureuses; il leur échappait même des traits, qui indiqueroient assez le fond de leurs âmes. J'en entendais qui après avoir fait une débauche en femmes ou en vin, s'écrioient: Hélas! ma pauvre Betty, ou ma pauvre Molly (c'étaient les noms de leurs femmes:) il faut cependant que je boive encore un coup à ta santé. On voyoit le lendemain cette pauvre Betty ou Molly se présenter à eux avec trois ou quatre enfans, qui avoient été mis à la porte, et qui manquoient de pain. Leurs pères après avoir donné quelques larmes à la nature, les renvoyoient, alloient chercher du remède à leur chagrin dans la débauche, et ainsi ils se perdoient sans ressource.

Leur conduite me suggérait mille réflexions; je voulois sortir de ce lieu abominable, mais



je ne savais où donner de la tête; car mes finances s'épuiseraient à vue d'œil.

J'avais lié connaissance avec une voisine d'un excellent caractère; elle était veuve ainsi que moi, mais plus à son aise. Son mari avait été Capitaine d'un vaisseau marchand, qui avait échoué en revenant des Indes occidentales. Sans cet accident le voyage eut été de plus considérables. Le Capitaine non content d'avoir sauvé sa vie, mourut de désespoir; la veuve poursuivie des créanciers se réfugia dans le quartier de la normoie, où elle trouva le moyen d'accorder ses affaires. Elle me fit part de cet accommodement, et sachant, que j'étais là par choix, et non par nécessité, elle m'offrit un appartement dans sa maison de Piedruff, où il avait apparence, disait-elle, que je trouverais un bon parti, car ce quartier était habité uniquement par des maîtres de vaisseaux.

J'acceptai son offre généreuse; je restai environ six mois avec elle; pendant ce temps l'aventure qu'elle m'avait prédite lui arriva; un Capitaine se présenta et épousa la veuve. Je n'avais en pour adversaires qu'un charpentier et quelques bas officiers. Il était difficile d'attraper un Capitaine: il y en avait de deux sortes. Les uns étaient en train de faire fortune, c'est-à-dire, ils avaient un vaisseau. Ces Messieurs ne se mariaient jamais qu'avec des personnes riches. Les autres, qui n'en avaient que le nom, voulaient une femme avec une somme d'argent pour acheter au mari une part de la cargaison, afin d'encourager les marchands à s'y intéresser, ou du moins une femme qui par le

moyen de ses amis pût procurer à son époux, le commandement d'un bon vaisseau. Comme je n'étais point riche, et que d'ailleurs j'étais destituée d'amis, je me trouvais dans le cas de rester longtemps dans un triste veuvage.

Je sus par expérience que les mariages à Londres ne se faisoient pas comme en province. L'amour n'y avoit nulle part, c'était l'intérêt seul qui les dirigeoit. L'argent rendoit une femme agréable à tous égards; c'était toute la beauté que les hommes cherchaient dans leurs épouses. Il est vrai qu'ils demandoient une autre espèce de beauté dans leurs maîtresses; pour être pud... il fallait un joli minois, une taille fine, et une conversation spirituelle.

D'un autre côté le sexe avoit perdu le privilège de la résistance; de sorte, qu'à la première question il falloit absolument répondre oui; ou renoncer absolument au mariage; car un homme étoit sûr de trouver son fait ailleurs. Les femmes étoient, pour ainsi dire, exposées en vente; on en trouvoit à tout prix.

D'ailleurs les hommes ne se faisoient aucun scrupule d'aller en bonnes fortunes, sans avoir le moindre droit d'y prétendre. Ils se trouvoient même offensés, si une femme s'avisait de les interroger sur l'état de leurs affaires. J'en eus un exemple frappant dans la personne d'une jeune demoiselle, qui demeurait dans notre voisinage; et avec qui j'avois lié une très-étroite connaissance. Un Capitaine lui faisoit sa Cour, car elle étoit riche de deux mille livres sterling. Sa curiosité l'excita un jour à s'informer dans un cercle de jeunes personnes, des moeurs et de la fortune de son amant. Il n'en fut pas plutôt ouvert, qu'il se rendit chez elle, et

lui reprocha en termes amers, la liberté peu commune  
qu'elle avait prise à son égard; ajoutant qu'il ne  
l'incommoderait plus de ses visites après une démar-  
che pareille de sa part. Mlle de Simola n'en publia  
son mécontentement, de sorte que j'appris bientôt  
cette affaire. Je fus d'abord chez mon amie, où  
nous tinmes Conseil sur cette matière importante.  
Elle m'ouvrit son cœur, et je fus surprise de voir, qu'  
elle n'osait faire éclater son repentiment sur la con-  
duite du Capitaine; quoiqu'elle en fut outrée; au con-  
traire elle regrettait la perte qu'elle venait de faire  
d'autant plus, qu'une autre personne moins riche qu'  
elle, s'était attiré les regards du même Capitaine.

Je traitai ce sentiment de basseesse, et de pusillan-  
mie. Je lui fis entendre, que toute pauvre que j'étais,  
je m'émiserois un homme qui voudrait se donner à moi,  
sans autre recommandation que la sienne; mais qu'  
une personne, qui avait du bien, n'était point dans le  
cas ordinaire de tant de femmes, qui sont obligées  
de prendre des maris tels, qu'ils se présentent; en un  
mot, que si elle souffrait de pareils affronts, toutes les  
dames du quartier se moqueraient de sa timidité;  
que d'ailleurs il y avait une façon d'humilier le Ca-  
pitaine et ses semblables sans quoi les femmes se-  
raient les plus malheureuses créatures du monde. J'ajou-  
tai que si elle suivait mon avis, elle parviendrait en  
peu de jours à se venger du Capitaine; et à la ramener  
à sa porte. La demoiselle, souvit d ces paroles, et me fit  
entendre, que si le Capitaine revenait, elle n'aurait pas la  
force de le faire attendre longtemps dans son antichambre.



Cependant elle goûta mon conseil, et comme le Capitaine avait fait accroire aux dames de notre quartier, qu'il avait quitté sa maîtresse de son propre mouvement, j'insinuai à la demoiselle qu'il falloit soutenir le contraire, en déclarant hautement qu'elle avait rendu à ce parti comme peu convenable; que d'ailleurs c'était un homme d'un mauvais naturel, et dont les mœurs étoient fort corrompues. Ce dernier article se trouvoit vrai à la lète, mais je m'aperçus que mon amie loin d'en être effrayée, s'en applaudissoit dans le fond.

Ce stratagème eut tout le succès imaginable. On déchira le Capitaine dans toutes les assemblées féminelles; comme je passois ~~la~~ plupart de mon temps en visites frivoles, j'entendois toujours quel que nouveau trait qu'on ajoutoit au portrait de ce perfide amant. Je ne manquai pas d'y mettre mon mot; je le fis passer pour un homme ruiné, à qui falloit absolument un riche parti pour le remettre sur ses pieds; je leur appris que les propriétaires du vaisseau allaient lui ôter le commandement pour le donner à un autre qui pouvoit y employer une bonne somme d'argent. J'ajoutai même qu'il avoit déjà ~~été~~ femme à Plymouth, et une autre aux Indes occidentales, ce qui est assez l'usage de ces Messieurs-là.

Il n'en fallut pas davantage pour voir notre

Vengeance pleinement satisfaite. Le pere de la jeune  
demoiselle, à qui le Capitaine s'était adressé après  
avoir quitté mon amie, lui défendit l'entrée de sa  
maison. Il se presenta à d'autres personnes, qui  
le rejeterent comme un importun et un débauché.  
Son nom fut tellement sifflé dans tout le quartier,  
qu'il fut obligé de le quitter, et de tenter fortune  
à l'autre côté de la rivière. Ses remontrances le devança-  
rent; il ne pût trouver entrée dans les bonnes  
maisons de Ratcliff. Il est vrai qu'il aurait pu  
avoir cent femmes au lieu d'une; mais elles ne  
faisaient pas ce qu'il cherchait.

Je suggérai encore une ruse à mon ingé-  
nieuse et la jeune personne de ma connaissance. Il  
s'agissait de persuader à un de ses parents, qui  
était marié, de la visiter deux ou trois fois par  
semaine dans un magnifique equipage et avec  
une brillante livrée. Dès la premiere visite il attira  
toute l'attention du voisinage. Je ne manquai pas  
d'aller répandre la nouvelle; je le fis passer pour un  
homme, qui avait mille livres sterling de rente, qu'il  
venait offrir à mademoiselle; j'ajoutai même qu'elle  
allait passer dans un plus beau quartier de la ville  
parce que notre rue était trop étroite pour recevoir les  
carrosses de Monsieur et de sa famille.

Ce fut alors qu'on vit de la belle maniere au  
dehors du Capitaine, qui était prêt à se pendre. Il  
écrivit à la demoiselle les lettres le plus passionnées, de-  
mandant pardon de sa témérité et la priant de lui accor-

der un rendez-vous, pour justifier sa conduite d ses yeux.

Il lui fut permis de venir, et la demoiselle se vengea poliment de l'offense qu'elle avait reçue pour qui me prenez-vous, lui dit-elle, en prétendant que je vous donasse ma main sans vous connaître. Vous croyez apparemment que j'étais une de ces pauvres femmes, qui sont obligées de recevoir le premier chrétien, qui se présente à elles. Au contraire, si vous ne me faites voir sur le champ l'état de vos affaires, je ne veux plus entendre parler de vous. Il faudra aussi que vous m'répondiez sur certains points, qu'on allégué contre votre personne. Ensuite elle lui expliqua les discours qu'on avait tenus, et que j'avais inventés contre lui; mais il satisfît en honnête homme, à toutes ses questions. Il apporta un certificat signé des propriétaires du vaisseau, pour prouver qu'il y était intéressé; il amena aussi deux témoins qui déposèrent qu'il n'avait point de femme à Plymouth ni aux Indes occidentales. En un mot, et humilié tellement son esprit haughty qu'il devint amant le plus humble, le plus modeste, et en même temps le plus empressé.

La demoiselle comprit alors que, si notre sexe est vuilé aux yeux des hommes, par la grande facilité de la plupart des femmes, nous pouvons cependant avec un peu de fermeté maintenir nos privilèges, et même en certaines occasions, nous venger d'eux.

Elle continua long-temps le même rôle. Elle ne rebu-



la pias son amant par des manieres hardies  
et de daigneuses, car elle ne craignoit rien tant  
que d'elle même; mais par une politique raffinée  
elle obtint de lui tous les éclaircissemens, qu'elle  
demandait, sans qu'il osât lui faire la moindre  
question d son four.

En un mot, il ne fut que trop heureux de  
l'obtenir à quelque prix que ce fut. Elle lui ce-  
da 1400. livres sterling, et le restant (car elle  
en avoit 2000.) fut mis à port pour ses menus  
plaisirs.

Cette histoire pourra servir d'instruction  
à notre sexe. Les demoiselles veront, qu'il n'y a  
qu'à se tenir fermes contre les premières atta-  
ques des hommes, et qu'elles pourront ensuite  
capituler à discretion.

Mais pour revenir à mes propres affaires  
je me trouvais maintenant fort embarrassée;  
il me fallait absolument un mari pour me met-  
tre à mon aise; mais pour me procurer cet en-  
fermal, j'avois besoin de toute mon industrie.  
Il courroit un bruit, que je n'avois pas de bien;  
c'estoit assez pour ruiner mon projet de mari-  
age. On me donnoit de l'esprit, et de la beau-  
té; mais on me refusoit l'essentiel, c'est-à-  
dire, de l'argent.

Je vis qu'il étoit nécessaire, que je cherchasse  
un autre quartier, et que je prisse un autre  
nom. Je communiquai cette pensée à la femme  
du Capitaine, dont j'avois été la confidente. Je  
ne craignis pas de lui exposer l'état de mes affaires

qui commençaient à décliner; car je n'avais que 300. livres sterling de reste avec une assee bon ne garde-robe, une montre d'or, et quelques diamans de peu de valeur. Ma chere et-fidele amie me conseilla de prendre exemple sur ces hommes qui ayant peu de bien font valoir leur mérite auprès des femmes; elle entreprit de diriger mes pas elle même dans cette affaire d'incertaine. Nous convinmes, que je la qualifierais de cousine, qu'en cette qualité je me rendrais chez un de ses parents en Campagne avec des lettres de recommandation qu'elle me donnerait. Je suivis son conseil, qui me réussit parfaitement bien. Elle vint me rejoindre à la Campagne quelques jours après avec son mari, et m'appellant toujours sa cousine, elle insista que je viendrais passer un mois chez elle à Londres, car elle avait lûe une belle maison dans un autre quartier de la ville. On fit accroire au mari que j'avais au delà de 1500. livres sterling, que j'attendais de grands biens à la mort d'un parent.

Le capitaine ne manqua pas de publier cette nouvelle. Il n'en fallut pas d'avantage pour m'attirer une foule d'adorateurs. J'avais besoin des avis de ma confidente pour fixer mon choix, sur la personne qui me convenait, car il s'agissait de trouver un amant qui ne s'aviserait pas d'apprendre l'état de mes affaires, mais qui s'entendrait,

uniquement à lui dire. Elle me montra cette personne, et m'enseigna la façon dont je devais le conduire.

Je donnai un libre cours aux sermens et aux protestations d'amour, qu'il me tint, quoique je susse, qu'elles m'étaient fondées, que sur mes prétendues richesses. Il fallait néanmoins en lui cachant ma pauvreté, sonder sa situation; car si je me laissois tromper, nous étions ruinés l'un et de l'autre, et si je ne lui faisais aucune question intéressée, il pouvait croire, que c'était l'effet de ma pauvreté.

Je faisais donc semblant d'être tout à fait de la sincérité de son amour, en lui disant qu'il n'aimait que moi bien. Il protestait que ma personne seule le charma; et qu'il ne faisait aucune attention aux biens de la fortune; je lui disais toujours, que je ne pourrais y ajouter rien.

Un matin qu'il était venu dans ma chambre, il tira de son doigt sa bague, à diamans, et écrivit les paroles suivantes sur un carreau de la fenêtre:

„Je vous aime sincèrement.“

Je le priai de me prêter sa bague, et j'écrivis dessous: „C'est le jargon de tout amant.“

Il reprit la bague, et continua:

„Notre vertu est assez de richesse.“

„J'ajoutai:

„L'argent est la vertu qui t'intéresse.“



Le feu lui monta au visage, dès qu'il vit que j'étais si prête à lui répondre, et dans une espèce de rage il jura qu'il me surpasserait bientôt. Ensuite il continua :

"J'accuse votre personne et méprise votre  
or." Je ne tardai pas à y joindre ce vers :

"Je suis pauvre : voyons, que dites vous encore ?

Or, tout avouer une triste vérité ; je ne suis  
ce qu'il en pensa. Cependant il me prit entre  
ses bras, et m'accabla de caresses. Alors prenant  
une plume, et sortant un morceau de papier de  
sa poche (car le diamant ne répondait pas d'ac-  
tivité), il écrivit ces mots :

"Soyez pauvre, pourvu que vous soyez ma  
femme."

Marrachai la plume, et lui fis cette réponse :  
"Mais m'en seriez vous pas fâché au fond de l'a-  
me."

Il parut piqué de ce doute, d'autant que  
je le mettais par mon opiniâtreté dans le cas de  
me contredire, ce qui ne s'accordait pas, disoit-il,  
avec son amour, ni même avec la bienfaisance. Mais  
ajoutait-il, puisque je suis en train de versifier, per-  
mettez-moi de continuer.

"Que l'amour seule cause tous nos chocs.

J'écrivis :

"Elle aime assez que ne vous hait pas.

Il fut charmé de cet aveu et mit bas les armes.

Je n'avais pas raison de mon côté d'être mécontent de lui; car c'était l'homme du monde le plus spirituel, et le plus joyeux. Il me prit cependant un remords de conscience. J'avais de la répugnance à tromper un aussi honnête homme; mais ses bonnes qualités me faisaient espérer qu'il prendrait la chose mieux, que toute autre personne. D'ailleurs je lui avais déclaré que je n'étais pas riche, de sorte, qu'il ne pourrait jamais me reprocher de l'avoir trompé.

Depuis ce tems-là il renouvela ses instances pour obtenir ma main. J'étais si sûr de lui, que je le traitais avec beaucoup d'indifférence, car je croyais que cette froideur me donnerait un grand avantage. Lorsqu'il s'agissait de lui exposer l'état des mes affaires, ce qui devait arriver tôt ou tard.

Je lui dis un jour que je lui savais gré du compliment qu'il m'avait fait, et me proposant le mariage sans aucun éclaircissement sur ma situation, et qu'il était juste que je lui rendisse le même compliment; mais vous me permettez, aujourd'hui je, de vous demander une seule question, à laquelle il ne tiendra qu'à vous de satisfaire, ou non. Dites-moi donc où vous comptez vous fixer et de quelle manière nous nous établirons?

Il m'expliqua alors sans la moindre diffi-

te l'état de ses affaires; il me dit, que la meilleure partie de son bien étoit à la Virginie; qu'il en recevoit tous les ans environ 300. livres sterling, mais, qu'il en aurait le double, s'il y faisoit sa résidence. En un mot je fus convaincue, qu'il avoit de quoi m'y entretenir fort honnêtement. Je lui dis cependant que je n'avois pas grande envie de me transporter dans ce pays-là, parceque je n'étois pas en possession d'un bien proportionné à sa fortune. Il répondit généreusement qu'il ne demandoit pas à savoir ce que je pouvois lui donner, mais qu'il se trouveroit trop heureux de posséder ma personne; que d'ailleurs je ne le suivrais pas en Amérique, si je n'y étois portée d'inclination.

C'étoit plainement contenter mes vœux, et je dois cette victoire à l'indifférence, que j'ai témoignée dans le cours de cette affaire. Il me pressa enfin de lui donner la main; je crus que j'é devois <sup>lui</sup> puis différer mon bonheur, car je l'aimois à l'adoration.

Nous fumes mariés en aveugles; car il n'étoit pas à beaucoup près si riche que je l'avois cru, et ma fortune ne répondoit pas à ses espérances. Je ne savais de quelle façon je devois lui remettre ma dot, ce qui étoit absolument nécessaire; mais un jour que nous nous entretenions sur quelque matière indifférente, je dis tout d'un coup:



Mon cher, il y a quinze jours, que nous étions ensemble, et vous ne savez pas encore si votre femme vous apporte du bien, ou non. Je suis content de vous avoir répliqué-t-il, et vous savez que je ne vous ai jamais fait pareille question. J'en suis d'accord, repris-je, mais il m'en est pas moins de mon devoir de vous en informer. J'ai cependant une petite difficulté. Le Capitaine Stevens, (c'était le mari de ma confidente) a débité à mon insu, que j'étais beaucoup plus riche, que je ne le suis. Vous ne devez pas vous en inquiéter, interrompit mon époux; si le Capitaine Stevens a exagéré votre bien, ce n'est pas votre faute. Quand vous m'auriez pas le sol, vous ne m'auriez pas trompé, car vous m'avez souvent dit, que vous étiez pauvre. Je le répète encore, interrompis-je; je ne suis pas riche, cependant j'ai une bagatelle à donner. Alors je sortis de ma poche des billets de banque, pour la somme de 50. livres sterling, que je lui présentai en disant, que ce n'était pas encore le tout. Il reçut cette somme avec d'autant plus de joie, qu'il commençait à croire que mes richesses se bornaient, à mes habits de soir, ma montre, et quelques autres bijoux que je portais.

Deux jours après, je gagnai avoir affaire près de la bourse, et m'étant absentée pour l'espace d'environ une heure, je revins avec la somme

de 50. livres sterling en especes, que je lui remis. Enfin la semaine suivante, je me transportai dans l'appartement, que j'occupais avant mon mariage, et je lui en rapportai le reste de mes billets de banque, qui faisaient 180. livres sterling. Je lui donnai en même temps 20. guinées, que je prétendais avoir reçu pour mon droit d'un créancier, qui m'en devait 600. et qui venait de faire banqueroute. Et présent, mon cher, lui dis-je, je suis au désespoir de n'avoir plus rien à vous offrir. J'ajoutai que sans la banqueroute de ce créancier, j'aurais été en état de lui apporter au moins 1000. livres sterling; qu'au reste je lui avais tout donné sans réserve, et que je lui en aurais donné vingt fois autant, si j'en avais eu...

Ma franchise l'enchantait; et je me trouvais de mon côté fort heureuse d'être son épouse sans qu'il eût à me reprocher une supercherie; car il m'y a rien de plus dangereux, que de tromper un amant; on est sûr qu'il se vengera dès que l'occasion s'en présentera.

Mon mari ayant reçu ma dot, se disposa à en faire un bon usage. Ses terres à la Virginie étoient en très-mauvais état. Ses fermiers le volaient de sorte, que sa présence y étoit absolument nécessaire. Il me proposa le voyage, en me vantant les avantages, qui en résulteraient, et qui nous mettraient en état d'y faire une fortune très-considérable. Il m'assura qu'il y avoit une maison bien meublée, où

demeurait sa mère avec une sœur; mais qu'à  
notre arrivée il les ferait passer dans une autre  
maison qui appartenait à sa mère pour sa vie,  
et qui lui reviendrait après sa mort.

Je donnai mon consentement sans la moindre  
répugnance, et nous nous embarquâmes quelques  
jours après.

Notre trajet ne fut point des plus agréables;  
car entre deux tempêtes, qui pensèrent submerger  
notre vaisseau, nous rencontrâmes un pirate, qui  
nous enleva presque toutes nos provisions. Il  
avait même contraint mon mari, à passer sur  
son bord, mais à force de prières et de larmes  
je le leur arrachai. Enfin nous arrivâmes à la  
Virginie, où nous fûmes reçus avec les plus gran-  
des démonstrations de joie et de tendresse par la  
mère de mon époux.

Mais y recutmes ensemble, car je ne vou-  
lus pas absolument, que ma belle mère nous  
quittât; cette bonne femme avait mille égards  
pour moi. Mon époux redoublait aussi de ten-  
dresse, de sorte que je me croyais la femme du  
monde la plus heureuse lorsqu'un singulier événe-  
ment vint tout-à-coup troubler ma félicité.

Ma belle mère était d'une humeur fort en-  
jouée; elle se plaisait sur-tout à me raconter  
des histoires divertissantes tant sur le pays, que  
sur le gens qui l'habitaient.

Entr'autres, elle me fit savoir, que la plupart  
des habitants y étaient venus dans un état très-mé-  
diocre; qu'en général il y en avait de deux sortes.



Les uns y avaient été vendus par les maîtres des  
 vaisseaux pour servir en qualité de domestiques,  
 comme on les appelle; les autres ont été relégués  
 dans la colonie après avoir été trouvés coupables  
 en Angleterre de vols et de crimes, qui méritaient  
 la potence. Quand ils arrivent ici, ajouta-t-elle,  
 nous ne mettons nulle différence entre eux; nous  
 les achetons et les employons au travail des champs.  
 Dès que leur terme est arrivé (car il y en a de con-  
 damnés à sept ans d'esclavage, d'autre à quatre  
 etc.) le Gouverneur leur assigne des terres à cultiver  
 pour leur propre usage. Ils y plantent du tabac  
 et sèment du blé, et à force d'industrie parviennent  
 souvent à se faire fortune. Nous avons aujourd'hui,  
 ajouta-t-elle, des personnes, qui ont frisé la corde  
 à la tête de la Magistrature, et de la milice du  
 pays.

Mai ma mere s'arrêta un moment, et ensuite  
 me dit d'un air de confiance, qu'elle était du  
 second ordre de ces habitants, qu'elle avait eu une  
 affaire à Londres, où elle s'était trop hâchée, et  
 qu'ayant été prise sur le fait, on lui avait fait  
 la grace de l'exiler en Amérique. Pour preuve de  
 ceci, voyez, dit-elle, cette marque. Elle ôta un gant  
 et me montra son main très belle, marquée d'un  
 fer chaud. Je ne pus retenir mes larmes, mais ma  
 mere me consola, en me disant, qu'il n'y avait rien  
 d'étrange dans cette disgrâce, et que personne n'en  
 faisait un mystère; vous connaissez, ajouta-t-elle, Mr.  
 Kenney, Major de notre milice; c'est un des plus sa-  
 vans séigneurs de Londres; Mr. Banney qui est juge

de paix, y gagnait aussi sa vie) d'aller les petites boutiques. Ils font marqués l'un et l'autre; ainsi que plusieurs encore, que je pourrais vous nommer.

Nous raisonnions souvent sur cette matière; la vieille trouvait toujours quelque nouvelle histoire pour m'amuser. Je mis la liberté un jour de lui demander familièrement la sienne. Elle me la raconta avec une naïveté qui m'étonna. Je sus donc que (étant jeune) elle avait été entraînée en mauvaise compagnie à Londres. Sa mère l'envoyait souvent porter de la viande à une de ses parentes, qui était en prison. Cette prison était l'école de l'iniquité. Sa mère m'assura que cet endroit corrompait plus de jeunes gens que le reste de la ville. C'est Newgate, ajouta-telle, qui peuple cette colonie.

Elle continua ensuite son histoire avec un détail si circonstancié, que j'en étais fort inquiète; mais lorsque j'eus entendu terminer son récit, j'eus peine m'évanouir. Ma mère appercevant rien de sordide, m'en donna la raison. Je lui dis, que les maux qu'elle avait soufferts, avaient fait une forte impression sur mon esprit, &c. la priai de m'épargner le reste. D'un récit aussi mortifiant. Mais pourquoi s'attacher de mes aventures passées, repnt-elle? pour moi je le regarde toujours d'un oeil satisfait, puisque je leur dois le bonheur de me trouver ici. Elle finit son histoire en me disant, qu'elle s'était arrivée en Amérique

elle avait trouvé un bon maître, qui après la mort de sa femme l'avait épousée; que de ce mariage elle avait eu mon mari; et ma belle sœur; qui enfin en fin de d'industrie elle avait augmenté son bien considérablement, sur-tout depuis <sup>trois</sup> ans, que son mari était mort, et l'avait laissée entre ses mains.

À peine eut-elle achevé ce récit, que je m'extirai sans mon cabinet, pour donner un libre cours à mes pleurs. Que l'on se figure, quelle était ma douleur, lorsque je réfléchis, que cette femme était absolument ma véritable mère, et que depuis trois ans j'avais couché avec mon frère. J'avais eu donc, en tant de ce concubinage incestueux, et je portais le troisième.

Je me considérai comme le plus malheureuse femme du monde. Si ma mère ne m'eût parlé de ses aventures, j'eusse été innocente; car ce n'eût point été un crime, de coucher avec mon mari, que je ne connaissais pas pour être mon frère.

Le trouble où était mon esprit, m'empêcher de prendre le moindre repos. J'aurais peut-être trouvé quelque soulagement, en dévoilant le mystère, mais c'en était assez pour me perdre. Je dissimulai mes peines autant que je pus, mais lorsqu'il fallait me mettre au lit de mon mari, ses caresses me repoussaient, et il ne s'en apperçut, que trop bien. Il attribuaît ma conduite, à un dégoût mêlé d'indifférence, et j'étais en conséquence nulle disgraciée de sa part. Je ne pouvais cependant me résoudre, à découvrir le secret de sorte, que je vecus encore trois ans avec lui, mais



sans avoir aucun enfant. Cette découverte m'avait déjà fait une fausse couche.

Mon mari m'avait fait une promesse en Angleterre de m'y ramener, si je ne me plaignais pas en Amérique. Je saisis donc l'occasion de lui en parler. Je me plaignis de ses mauvaises manières et de sa jalousie; je lui fis entendre qu'il valdrait mieux pour moi de me retirer chez mes amis en Angleterre, et prouver par ma retraite la tranquillité d'un et l'autre. Il fut tellement piqué de cette proposition, qu'il commença à me maltraiter; il m'accusa de vouloir le ruiner, et prétendit enfin que, bon gré malgré, je resterais en Amérique.

Ce discours renouvella mes craintes. D'ailleurs comme il ignorait le mystère affreux de ma naissance, il agissait en bon père de famille. Je lui dis cette justice; il était industrieux, et donnait tous ses soins à assurer un établissement solide à ses enfants.

Cependant il était absolument nécessaire, que je me séparasse de lui; je ne le regardais plus comme un mari, mais comme un frère, avec lequel j'entretenais un commerce incestueux.

Les ennemis de notre race ont souvent dit, que quand nous prions une chose en fête, le diable ne nous en servirait pas davantage. En effet j'étais résolue de réussir dans mon projet à quelque prix que ce fut. Mes instances auprès de mon mari étaient inutiles; la seule personne qui pût me faciliter ce dessein c'était ma mère. Je lui développai la principale cause de ma conduite. Je lui dis, que elle même avait occasionné la rupture entre mon mari et moi, par la révélation de ses

27  
aventures, sur-tout en m'enseignant le nom qu'elle  
avait porté à Londres; que le trouble, où m'avait jet-  
té son discours avait été l'effet de la même cause. En-  
fin je lui appris mon véritable nom, qui était le sien,  
avec des circonstances si frappantes de ma naissance,  
qu'elle ne douta plus, que je ne fusse cette enfant,  
qu'elle avait mise au monde dans la prison, et qu'elle  
avait laissée en telles et telles mains à son dé-  
part de l'Angleterre pour l'Amérique.

Cette nouvelle lui causa une surprise extrême; elle  
avait peine à se souvenir du passé, en prévoyant  
la confusion où toute la famille se trouverait; mais  
les circonstances, que je lui avais citées, s'accorda-  
ient si bien avec son histoire, qu'elle ne put pas un  
mot à répliquer. Au contraire me prenant entre ses  
bras; elle me mouilla de ses larmes, et après un af-  
sez long silence; car la douleur avait étouffé sa  
voix: «miserable fille! s'écriait-elle, quel mauvais esprit  
t'a conduit dans cette partie du monde? et dans  
quelle situation, grand Dieu! dans les bras de ton  
propre frère. O malheureux enfant, mariée à mon fils!  
Ma fille et mon fils couchés ensemble, et avoir des en-  
fants! Que deviendrons nous, hélas! après cet execra-  
ble inceste? que ferons nous, que dirons nous? La  
malheureuse femme s'épuisa en sang et tomba sur sa chaise.  
Je n'aurais pas la force d'y joindre une seule parole.  
Je pris donc le parti de me retirer, et de laisser ma ma-  
re, à ses réflexions; car elle en avait plus à faire que  
moi. Les miennes étaient déjà faites.

Nous eûmes bientôt un second tête à tête sur le  
même sujet. Ma mère voulait obliger l'histoire qu'elle

m'avait raconté elle-même, et se flattait que les principales circonstances, pourraient m'échapper; car elle leur donna une tournure tout-à-fait différente, et retrancha plusieurs particularités intéressantes; mais je pris la liberté de la corriger et de mettre les faits dans tout leur jour, de sorte, que désespérant du succès de cette ruse, elle recommença ses exclamations, et ses larmes. Quand elle eut achevé de se plaindre, nous délibérâmes sur la conduite, qu'il falloit tenir à l'égard du mari. Le point étoit très délicat, et nous ne savions, de quelle manière il recevrait la nouvelle. En cas qu'il jugerai à propos de la publier, comme cela pouvoit arriver, (car il étoit d'une humeur prompte et emportée) nous serions ruinés, ma mère et moi. D'un autre côté les loix lui permettoient de me renvoyer; il est vrai que ces mêmes loix m'autorisoient à lui demander ma partie du bien, mais où fournir de quoi fournir aux frais de la justice? Nos enfans étoient bâtards, et par conséquent incapables de redemander leur légitime. Enfin peut-être se rejetteroit-il entre les bras d'une autre femme, et me laisseroit abandonnée à la misère.

Ma mère étoit du même sentiment d ce sujet, de sorte, que nous ne savions à quoi nous déterminer. Nous tentâmes souvent conseil ensemble, et enfin elle me suggéra un moyen, qui lui parut le plus commode, mais auquel j'avois peine à me conformer. Ma fille, me dit-elle, il faut absolument, que vous restiez attachée à votre mari, jusqu'à ce que nous trouvions une occasion plus favorable, de lui révéler ce grand mystère. Je lui répondis, qu'il m'étoit impossible



ble de cacher plus long-tems, le trouble qui m'agitait, et que je voulais en informer mon mari; d'où venant de ma mere; car si je m'en parlais qu'après notre mort, ajoutai-je, on me prendrait pour une folle. D'autant que je n'aurais plus de témoin pour certifier cette aventure singuliere. —

Nous convinmes enfin, que je prendrais un milieu entre le sentiment de ma mere, et le mien; c'est-à-dire, que nous travaillerions de concert à faire consentir mon mari à mon retour en Angleterre; qu'après mon départ ma mere lui en ferait sentir la cause, peu à peu avec toute la discretion que demandait la delicatesse de cette affaire.

Cette resolution étoit toute-à-fait de mon goût; car je détestais ce mari, et ses caresses me revoltéient, au point que je redoutais l'heure où il falloit monter ce lit incestueux.

Quelques jours après, nous fîmes la proposition à mon mari, mais il la rejetta brusquement, et ne voulut point prêter l'oreille à nos remontrances. Comme il soupçonnait, que j'étais mécontente de lui, il changea de conduite, et me montra dès lors plus de complaisance et de tendresse.

Un jour que nous nous reposions après notre repas dans le bocage de notre jardin, il me dit mille choses agréables sur nos petites disputes, et m'assura que j'aurais lieu de m'approuver de ses manieres dorénavant.

Je ne répondis que par un soupir, dont il parut

fort surpris. Il m'en ayant demandé la cause, je lui dis, après un moment de silence, que je me trouvais heureuse, d'une chose près, qui me tourmentait l'esprit, et que j'avais une peine infinie à la lui communiquer. Il me pressa vivement à partager avec lui le douleur; je lui dis que la crainte de troubler son repos, m'en avait empêché jusque-là; qu'il suffisait que je fusse malheureuse sans en puis sonner sa vie pour la connaissance d'un secret affreux.

Elle réponse ne fit, que piquer sa curiosité, à me remacha le peu de confiance que j'avais en lui, et m'assura qu'il apporterait tous les soins possibles à calmer mes inquiétudes. Si quelques traits, ajouta-t-il, qui nous sont échappés dans notre emportement, vous font impression, je les oublie de ce moment. Puis-je je puis tout oublier, lui répondis-je, mais ce trait est trop enraciné dans mon cœur, pour jamais sortir dans mon esprit.

Il cessa alors de m'importuner me priant de faire en sorte, que notre tranquillité n'en fut jamais interrompue.

Ce n'était pas ce que j'étais; au contraire je m'attendais qu'à force de prières il m'arracherait un secret, qui était prêt à éclater. Je lui ouvris même ma pensée, en lui promettant de lui révéler cette affaire mystérieuse à certains conditions, que je préciserais. Vous savez que d'les proposer dit-il, j'y souscrirai de tout mon cœur.

Je le priai alors de me promettre sur sa parole d'honneur et par écrit, qu'il ne me maltraiterait pas s'il croyait, que je n'étais que la cause innocente d'un

malheurs qui pourraient s'ensuivre de ma déclaration.

Il m'y a rien de plus raisonnable, interrompit mon mari; je ne suis pas un homme d vous blâmer pour ce qui n'est pas de votre faute. Je vous en donne ma parole d'honneur, et je suis prêt à la confirmer par écrit.

Je courus chercher une plume, de l'encre et du papier. Je écrivit les conditions que je lui dictai et les signai de son nom.

Entre autres il étoit marqué qu'il ne me saurait pas mauvais gré de ne lui avoir pas fait part de ce secret auparavant; et que comme il m'y avoit que nous deux d'intéressés, il n'en parlerait à personne qu'à ma mère.

Après qu'il eut apposé son nom à mes conditions, je le priai de recevoir avec une entière soumission à la providence divine le coup le plus terrible peut-être, qui soit jamais tombé sur aucune famille.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi, repliqua mon mari, pourvu que vous ne me teniez plus en suspens, car vos préliminaires m'assassinent.

Eh bien, lui dis-je, j'ai lâché un mot dans ma colère, il y a quelques années, que vous avez entendu. J'ai déclaré que je mettais pas votre femme légitime, et par conséquent, que nos enfans ne l'étaient pas non plus. La chose m'étoit que trop vraie, puisque je suis votre soeur, et vous mon frère, enfans de la même mère, qui est dans cette maison, et qui ne saurait nier la vérité d'un fait; que les circonstances les plus évidentes



ont contacté.

Son visage pâlit à ses paroles effrayantes, et ses yeux prirent un air égaré; je craignis le suites de ce changement, et lui fit ressouvenir de sa promesse dans les termes les plus empressés, mais voyant qu'il tombait en défaillance, je lui donnai un verre de rum qui est la liqueur ordinaire de ce pays là.

Dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, je lui expliquai de quelle manière j'avais fait cette horrible découverte; que le récit des aventures de notre mère, m'en avait laissé entrevoir les principales circonstances, et que sans cette conversation j'aurais apparemment resté toujours dans l'ignorance.

Ce que vous dites, est juste, repliqua mon frere, mais je vous avoue, que ma surprise est extrême; cependant le mal n'est pas sans remède. Qui vous sortirez de cet embarras, sans que vous soyez même obligée de passer en Angleterre, je n'ai qu'un obstacle à lever, et je puis le faire.

Il prononça ces paroles d'un air déterminé, mais je ne soupçonnai point son dessein, qui étoit de se tuer; persuadés que ceux, qui commettent ces actions téméraires, n'en parlent jamais, ou que ceux qui font de pareilles menaces, ne sont point assez hardis pour les exécuter.

Cependant sa résolution se fortifiait de jour en jour, et avoit tellement opéré sur son esprit, qu'à la fin il se pendit à une poutre de sa chambre. Heureusement un Nègre de la maison entendit du bruit, y accourut, et coupa la corde avant qu'il fut entièrement étranglé.

32

Le trouble et le désespoir régnaient dans la famille. La suite de mon frere declinait à vue d'oeil; il avait une maladie de langueur, qui l'entraînait au tombeau. Sa situation fit renaitre en moi tous les sentiments de tendresse, que j'avais eue trois fois conçus pour lui; j'essayai de le consoler et de dissiper le chagrin, dont il était dévoré. Je lui persuadai enfin, que mon absence pourroit contribuer à son rétablissement; et ayant obtenu le consentement de ma mere, je m'embarquai pour l'Angleterre avec une très-riche cargaison, dont mon frere me fit présent.

Avant mon départ nous fumes d'accord qu'un mois après mon arrivée à Londres, il publieroit à ses voisins la nouvelle de ma mort; afin qu'il put se remarier, si l'occasion s'en presentoit. Il promit de m'écrire en sa qualité de frere, et de me faire part de son bien; il m'assura qu'à sa mort (s'il mourait avant moi) il me laisseroit une pension honnête pour le reste de mes jours. En effet il retint toujours pour moi une tendre amitié; mais malheureusement je ne sus pas en profiter, ainsi qu'on le verra dans la suite de mon histoire.

Notre vaisseau mit à la voile pour l'Angleterre au mois d'Oct. Le plaisir de revoir ma patrie après huit ans d'absence, m'était fort sensible; mais hélas! j'ignorais le malheureux événement que le sort m'y préparait.

Notre traversée fut assez favorable; nous arrivâmes

Nâmes sur la côte d'Angleterre en trente deux jours; une tempête violente nous obligea de relâcher à l'insule d'Irlande. Nous y restâmes environ treize jours pour raccomoder nos voiles et agrès; ensuite de quoi ayant remis en mer, le vent nous força de gagner le port de Milford dans la principauté de Galles. J'étais encore éloignée de ma Destination, qui était la ville de Bristol, où mon frère avait ses principales correspondances; mais ayant une fois mis pied à terre, je renonçai à L'Océan qui avait causé tous mes malheurs, et résolus de prendre la route de Londres avec mes habits, mon argent, et mes papiers.

J'arrivai à Londres en deux semaines; et quelques jours après, je reçus une lettre du Capitaine, par laquelle il me marquait que le vaisseau était arrivé à bon port, mais que dans une troisième orage, qu'il avait épuyé, la cargaison avait reçu un dommage considérable. Cette nouvelle me déterminâ d'ne transporter sur l'endroit pour recueillir les débris de ma fortune; d'autant plus que les deux amis (Le Capitaine de vaisseau et sa femme;) que j'avais autre fois connus à Londres, étaient morts depuis quelque temps. En arrivant à Bristol, je trouvai la Cargaison en très mauvais état, de sorte qu'après la vente, je me vis réduite pour tout bien, à trois cens livres sterling. Avec cette somme je me rendis à Bath, plutôt pour chercher quelque nouvelle aventure, que pour prendre les bains; car je me sentais toujours un penchant extrême pour le plaisir.

Bath est un endroit fertile en galanterie, rempli



de piéges, que se tendent mutuellement l'un et l'autre Sexe. J'étais résolue de mettre à profit tous les avantages dont la nature m'avait douée, sans cependant élever les règles de la bien-séance. Je cherchais un mari qui put me faire un établissement honnête. Mais hélas! je m'avais dans le fond qu'une faible barrière à opposer à la ruse, et la force de mes séducteurs.

Je ne fus pas longtems à Bath sans lier connaissance avec des jeunes personnes de mon sexe, dont j'avoue, que les exemples et les discours ne contribuèrent pas peu à ébranler ma vertu. Nous vivions dans les délices, étourées d'une foule d'adulateurs, qui nous étourdisaient de leurs fleurettes; mais la dépense étoit excessive, mes finances diminuaient à vue d'œil, ce qui me causoit mille tristes réflexions dans ces momens sérieux. Cependant, je n'eus garde de m'y trop livrer, me flattant toujours, qu'un bon parti recommencerait mes affaires en peu de tems.

Je fus bientôt détrompée; Bath n'étoit pas un endroit comme il y en a à Londres, à s'attirer l'attention d'un bon marchand ou d'un Capitaine de vaisseau. A Bath les hommes ne cherchent point des femmes, mais des maîtresses, et tous les soirs qu'ils apportent, ne tendent qu'à corrompre les cœurs et séduire l'innocence.

En effet je reçus de tems en tems des propositions assez galantes, mais comme l'intérêt ne s'y trouvoit pas, j'eus la force d'y résister. Je me comportai tou-

jours de manière à fermer la bouche à la méditation; les personnes que je voyois plus particulièrement étoient gens d'un caractère posé et qui ne cherchoient en apparence, que l'amusement de la conversation. Cependant, je vis bientôt que l'amour s'en mêlait. Un cavalier d'une aimable figure <sup>propre</sup> mit tout d'affection pour ma personne, qu'il lui plaqua de son tems chez moi. Ses soins étoient empressés, mais respectueux, et je me flattais que j'en ferois un très bon parti. Mon hôte<sup>se</sup> étoit une de ces vieilles femmes, qui ont renoncé à la galanterie, mais qui l'encouragent dans les autres. Elle s'aperçut aisément des longs entretiens que nous avions ensemble, et conçut de dessein bizarre de nous unir plus étroitement par son entremise. Elle commença par répéter au jeune homme ce, qu'elle m'avoit entendu dire plus d'une fois, savoir: que j'étois une veuve arrivée en dernier lieu de la Virginie, où j'avois apporté une coquaison considérable, qui avoit été endommagée, et que j'en attendais d'autres en peu de tems.

D'un autre côté, la vieille me fit un portrait fort avantageux de mon amant. Elle le connoissoit, disoit-elle, pour une personne de probité, d'une bonne famille et très riche. Il est vrai, ajouta-t-elle, qu'il est marié, mais sa femme, qui est tombée en démence, reste enfermée chez ses parens.

Cette dernière circonstance ne me révoltait point, car j'étais véritablement éprise de sa personne. Nous

étions logés au même étage, et je le voyais souvent entrer dans ma chambre, lorsque j'étais encore au lit. Il m'embarassait, me je rends justice à sa modestie, il se bornait uniquement à d'innocentes caresses.

Je ne manquai pas d'en informer mon hôte, qui m'appara, que c'était son caractère. En suite me conseillant, de le laisser faire, elle entreprit de me faire payer toutes les bontés, que j'avais pour lui. En effet elle conduisit la chose si deroitement, que le même jour le jeune Cavalier m'interrogea sur l'état présent de mes affaires, m'offrant sa bourse en même tems. Je le remerciai en l'assurant que j'avais de quoi m'entretenir modestement, jusqu'à l'arrivée du vaisseau, qui devoit m'apporter une cargaison de la Virginie; qu'à la vérité, mes dernières marchandises avoient été considérablement endommagées, ce qui m'avait obligé de diminuer ma dépense; que pour cela j'avais congédié mes servantes, et que je me contentais de mener un train de vie simple et tranquille; qu'au reste sa compagnie avoit beaucoup contribué à me rendre le séjour de Bath agréable, et que j'en demandais une continuation pour toute faveur.

Il insista sur la liberté qu'il avoit prise, et se retira. Cependant deux jours après venant chez moi à son heure ordinaire, après quelques caresses il me reprocha le peu de confiance, que je mettais en lui, ajoutant, qu'il ne m'avoit fait aucune question pour satisfaire sa curiosité, mais purement pour être utile.



en cas de besoin; mais comme je refusais ses  
offres, il me pria de lui promettre que je m'adres-  
serais à lui dans la suite, si j'avais besoin  
de sa bourse, & qui j'agircuis avec la franchise  
d'une amie. f

J'acquiescai à cette honnête demande, et  
des lors j'eus moins de retenue avec lui, quoique  
toujours avec bienséance. J'étais charmée de l'of-  
fre de sa bourse, car la mienne commençait à  
s'épuiser, mais j'avais encore trop d'orgueil  
pour lui en faire la proposition. Cependant mon  
hôtesse, à qui je devais de l'argent, s'avisa de  
faire une histoire de son chef, et entrant dans ma  
chambre, lorsque le jeune homme y était, Ma-  
dame, me dit-elle, j'ai une mauvaise nouvelle  
à vous annoncer. Comment, repris-je, les Fran-  
çais ont-ils pris les vaisseaux qui revenaient  
de la Virginie? Non, interrompit la vieille; mais  
le garçon, que vous avez envoyé hier à Brisfel  
chercher de l'argent, et revenu sans en avoir ap-  
porté.

J'étais choquée de cette mauvaise feinte, qui  
avait l'air de vouloir en imposer au jeune hom-  
me, de sorte, que sortant ma bourse de ma  
poche, où il y avait deux quatrées, je me mis  
à rire, et lui dis qu'apparemment le garçon  
se moquait d'elle, puis qu'il ne l'avait apporté  
l'or que je tenais dans ma main. —

Le jeune homme qui avait été visiblement  
révolté par le discours de l'hôtesse, parut charmé  
de ma réponse. Il me dit même, lorsque la vieille  
était sortie, qu'il espérait que je me ferais à lui, si  
l'argent me venait à manquer, puis qu'il avait ob-  
tenu cette promesse de ma bouche. Je me plaignis  
de la conduite de l'hôtesse, qui apparemment voulait  
être payée, mais je la satisfierai, ajoutai-je dès au-  
jourd'hui. Effectivement j'appellai la servante, et  
lui remis la somme, que je devais à sa Maîtresse.

Le lendemain me étant levée de bonne heure,  
et me promenant dans ma chambre, j'entendis la  
voix de mon voisin, qui m'appela à lui. Je passai  
dans son appartement, et le trouvant couché, j'en-  
trai à côté de son lit. Il me prit par la main  
et me dit à l'oreille, qu'il avait une question de con-  
sueume à me demander, mais à condition que je  
lui ferais une réponse sincère. Il après avoir un  
peu badiné sur le mot sincère, je promis que  
je lui répondrai ingénuement. Alors il me pria de  
lui montrer la bourse, ce que je fis en riant. J'y  
avais trois guinées et demie. Est-ce tout l'or  
que vous avez, me dit-il? non, repliquai-je, à beau-  
coup près. Il me pressa de lui produire jusqu'à  
mon dernier sol; je rentrai dans ma chambre, et lui  
apportai une petite boîte, qui contenait encore six  
guinées et un peu de monnaie, que je jetais sur

son lit, et lui disant, qu'il voyoit toutes les richesses, dont j'étois pour lors en possession, Illes remit, dans ma bourse, sans les compter; ensuite me pria de lui apporter un sac qui étoit dans un coin de son port-manteau. Il en versa l'or sur son oreiller, et tirant mon bras, me fit signe de l'en saisir. Je fis quelque résistance, mais il en remplit ma main, et m'obligea de l'enfermer dans ma cassette.

Depuis ce jour, il trouvoit à tout moment à redire à mes robes, mes coiffes, et mes dentelles, et me forçoit à acheter tout ce qu'il avoit de plus rare et à la mode. Je le faisois avec un plaisir secret, car j'aimois lui parer à la folie, mais toujours avec une sainte répugnance pour m'en ménager, disant je, l'argent qu'il m'avoit prêté, et que je voulois lui rendre au plutôt. Il fut offensé de ma délicatesse, et m'assura qu'il ne m'auroit point prêté cet argent, que c'étoit un sûr retour pour toutes les bêtises, que j'aurois eu pour ses personnes; qu'il me donneroit aussi une servante, et se feroit un plaisir d'ordonner de manger régulièrement à ma table. On peut croire, que je n'y perdis rien dans la suite.

Nous vivâmes ainsi environ trois mois, qu'il lui prit une idée de son retour à Londres et de m'y mener dans sa chaise. Avant d'entreprendre ce voyage, il fut obligé de se rendre à Shepton



dans le Comté de Somerset, pour des affaires de famille, où il tomba d'ange reusement malade. Il envoya un domestique à Bath me chercher. J'y volai avec empressement, et fis tant auprès de lui qu'il se laissa transporter dans une litière à Bath où l'air était meilleur, et les Médecins un peu moins ignorans. Sa maladie dura encore six semaines; le je soignai pendant ce temps-là jour et nuit car je craignais beaucoup de perdre une personne que j'aimais, et dont j'avais lieu d'attendre mille bienfaits.

En effet, dès que sa santé fut rétablie, il me força d'accepter cinquante guinées en récompense, disait-il, de tendres services, que je lui avais rendus pendant sa maladie.

Nous nous mîmes en suite en chemin pour la Capitale. La première nuit il ne se trouva à l'auberge, d'une chambre à deux lits. L'hôte nous dit bonnement, que si j'étais la femme de Monsieur un seul lit nous suffirait, mais que si je n'étais que cousine, nous pouvions nous re-

poser dans ces deux lits aussi honnêtement, que si nous avions chacun notre chambre. En disant cela, il tira un grand rideau, qui pouvait servir de cloison. Cela suffit, dit mon Compagnon, pourvu que vous nous donniez un bon souper. Nous nous promenâmes dans le jardin, en attendant l'heure du repas.

Après le souper nous bûmes quelques verres de vin de champagne qui nous égayerent, et nous firent tenir quelques propos badins, mais d'ailleurs très-modestes. C'était la vertu par excellence de ce jeune homme; car il sortit de la chambre pendant que je me déshabillai, et se coucha même sans chandelle. Etant au lit, il commença à plaisanter sur notre chambre, et m'assura qu'un seul lit eût été suffisant, qu'il pouvait coucher tout nu dans le mien, sans m'offrir la moindre indécence. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que vous ne soyiez la personne du monde que j'aime le plus; mais pour cette raison je me ferais un scrupule de flétrir votre honneur. Pour preuve de ceci, permettez seulement que je passe dans votre lit. En disant ce paroles il se

35  
leva, et malgré la feinte résistance, que  
j'opposai se glissa entre mes bras. Je ne  
m'attendais pas qu'il me tiendrait la pa-  
role, qu'il m'avait dormée; je me flattais  
même du contraire; cependant il ne fit au-  
tre chose que me caresser toute la nuit  
et se leva de bonne heure, sans avoir mē-  
me touché au centre de l'amour.

Cette aventure doit paroître singu-  
lière à tous ceux qui savent de quelle  
manière les lois de la nature opèrent dans  
le corps humain. Ce n'était pas faute de  
vigueur, car mon compagnon de lit était  
jeune et des plus robustes.

Nous continuâmes ainsi notre route  
couchant toujours ensemble, et ne pre-  
nant que des familiarités innocentes;  
mais Salomon a dit, que celui qui aime  
le danger; y périra. Ce fut précisément  
notre cas, quoique la faute me doit être  
entièrement imputée. Un soir après notre  
arrivée à Londres, ayant bu un peu plus  
qu'à l'ordinaire, nous nous mîmes au lit  
et après quelques folies amoureuses, je lui dis,  
que pour une fois je le dégageais de sa pa-  
role. Il me mit au mot, et rompit dans un



monnerit toutes les barrières que l'innocence avait mises entre nous. Ayant une fois trouvé le chemin, il y revint dans la suite à plusieurs reprises, et je changeai le cher et sacré nom d'amie pour l'infâme titre de put. . n.

Une chose surtout m'embarraissait. Je craignais les suites de cette intrigue, d'autant que je commençais à devenir grosse. Mon amant, à qui je ne cachais rien, m'assura, quo'il accra le plus tendre soin de l'enfant et de la mère. Il jugea même à propos de me plaquer chez une accoucheuse à Hammersmith qui recevait les dames chez elle, sans leur demander la moindre question.

Je reçus une somme assez considérable pour les frais de mes couches, mais j'en épargnai autant que je pouvais pour me mettre à l'abri de la misère à tout événement.

Enfin j'accouchai d'un beau garçon à la grande satisfaction du père, qui venait me voir tous les jours. Nous laissâmes l'enfant entre les mains d'une nourrice,

et je me transportai à Londres, où j'en  
vais loué un magnifique appartement.  
Nous vecûmes ainsi six ans, pendant lequel  
tems, il n'arriva rien de particulier, excep-  
té trois enfans que je lui fis, dont les  
deux derniers moururent. Mon amant  
me procura tous le plaisirs, que nôtre  
sexe idolâtre: la comédie l'opera, la table,  
et les promenades étaient mes passetems  
ordinaires. En un mot je filais des jours  
tissus de soye et me croyois aussi heu-  
reuse que la première Duchesse du  
Royaume, lorsqu'une affaire imprévue  
vint tou-à-coup arrêter le cours de ma  
félicité.

J'étais allée passer les fêtes de Pâque  
à une maison de campagne que nous  
avions aux environs de Londres. Mon a-  
mi était retenu en ville par quelques af-  
faires de famille. À peine y avais je été  
deux jours, que je recus un billet de sa  
main, où il me marquait, qu'il était tom-  
bé dangereusement malade à la maison  
de sa belle-mère, où je ne pouvais le voir  
qu'en qualité de garde-malade. Il me pri-

ait dans même tems de lui rendre le service, dont il s'était trouvé si bien dans sa dernière maladie. Je me transportai à Londres, en toute diligence et me rendis, selon l'adresse qu'il m'avait envoyée, à la maison de sa belle-mère, qui était dans le quartier de Bloomsbury. Il était à l'agonie, mais la Mère avait défendu de laisser entrer personne, surtout aucune femme, car son amourette était assez connue dans la famille. Je trouvais néanmoins le moyen de m'informer de son état. M'étant déguisée en servante, je demandai comment il se portait, de la part d'une Dame de qualité, qui demeurait dans le voisinage. On me répondait toujours, qui n'y avait point la moindre espérance de sa guérison, et que les Médecins l'avaient abandonné. Je sus même par hasard, que sa femme était au logis, et que sa raison commençait à lui revenir.

Tous ces circonstances pensèrent me déranger l'esprit. J'avais un enfant âgé de cinq ans, que je n'étais pas en état d'entretenir; je devais moi-même bientôt



27

être exposée à la plus affreuse misère.  
Remplie de ces idées, j'allais tous les jours  
demander de ~~des~~ nouvelles. Les Domesti-  
ques m'assurèrent enfin que sa santé se  
rétablissait. Je saisis cette occasion pour  
lui écrire une lettre, où je dépeignis les ter-  
mes les plus touchans ma triste situation;  
je lui représentai son enfant, fruit de nos  
amours, comme moribond et déstitué de tous  
les secours nécessaires.

Je ne suis si ma lettre fut d'abord re-  
mise entre ses mains, mais je ne reçus sa  
réponse que quatre jours après. Elle était  
conçue dans les termes suivans:

Madame !

Je suis extrêmement surpris du conte-  
nu de votre lettre, d'autant que j'e vous a-  
vais fait savoir ma volonté par un bil-  
let, qui a été remis le dix-huit de ce mois  
à votre servante, pour vous le faire tenir.  
Je ne ferai que répéter ici mes intentions.  
La main de Dieu vient de me frapper d'un  
si rude coup, que je me suis vu réduit à l'ex-  
trémité. Le flambeau de la mort a éclairé  
mes yeux. J'ai vu avec horreur l'énormité  
de crimes, que j'ai commis, et sur-tout le com-

merce criminel, que j'ai entretenu avec  
autre personne. J'ai pris en consequence  
une ferme resolution d'y renoncer à jamais.

Dieu veuille vous inspirer le memes  
sentimens. En attendant je vous envoie  
un billet de banque de cinquante piéces.

J'aurai soin de l'enfant, que vous laisserez  
chez la meme nourrice. Vous ne ferez pas  
mal d'aller à Bath ou en quelque autre  
lieu de la campagne, car je vous m<sup>e</sup> révan-  
rai de mes jours, non que vous m'ayez  
offensé par votre conduite, mais parce que  
je veux profiter des sérieuses reflexions,  
que ma maladie m'a suggerées.

Je suis &c.

Cette lettre achera de me désespérer;  
je m'épuisai en exécration contre le perfide  
amant, qui payait me plus tendres faveurs  
d'une noire ingratitude. A ces accès cepen-  
dant succéderent quelques sentimens, de  
piété et de repentir. Je frémisais à la vue  
de mes péchés: j'étais mariée à un marchand  
de drap, qui m'avait quitté par nécessité, mais  
sans pouvoir dissoudre mon mariage. Cet ob-  
stacle ne m'avait pas empêché de me remari-  
er, et à qui, grand Dieu! à mon propre frere

Ensuite de cet incestueux concubinage, j'avais vécu six ans en adultère et à présent je me voyais abandonnée de mes plus chers amis pour prix de mes dérèglements; car mon frere ne faisait plus réponse à mes lettres.

Je me déterminai enfin à lui écrire une seconde lettre, dans laquelle je lui demandai pour toute grace de me mettre en état de retourner chez mes parens à la Virginie. C'était une feinte dont je me servais pour lui arracher encore une somme d'argent, car je n'avais aucune idée, comme on peut le croire de faire ce voyage. Il eut encore la bonté de m'envoyer un second billet de banque, pour la même somme.

J'avais obtenu de mon frere en Amérique, à force de lettres d'importunités un dédommagement modique de la perte que j'avais faite par le mauvais état de ma cargaison, de sorte, que mon fond de monnaie à présent à environ 450. livres sterling. J'étais d'ailleurs très bien équipée, j'avais des meubles et quelques pièces de vaisselle.

Avec ces matériaux je devais réparer les torts de la fortune. Je me flattais que j'avais encore de la beauté, aussi me trou-



les soins pour en conserver le reste.

Je me fis d'abord passer pour une riche veuve, qui avait tout son bien à la disposition. Il y avait du vrai et du faux dans cette histoire. Il m'en fallait pas davantage pour m'attirer l'attention de quelques gens à bonnes fortunes, et d'une douzaine de petits maîtres; mais une chose m'embarassait extrêmement. Je n'avais point de confidente, qui put m'assister de ses conseils, et je vis alors qu'une femme est à moitié perdue, dès qu'elle est obligée de travailler de son propre chef. Les hommes ont toujours de réponses, que la faiblesse et la timidité naturelle de notre sexe, ne nous permettent gueres de trouver. Je me tins donc sur la défensive, me méfiant de tout le monde, et résolue de me profiter, que de la plus belle occasion.. Cependant mon fond diminuait, et l'intérêt qui m'en reviendrait de le plaçant, m'eût pas suffi, à beaucoup près, pour mon entretien, dans une ville comme celle de Londres.

Le hazard enfin ouvrit une scène nouvelle. Une vieille femme du nord de l'An-

gleterre logeait au second étage de la maison, où j'occupais le rez-de-chaussée. Nous buvions souvent le Thé ensemble. La vieille m'entretenait sans cesse des avantages de sa province. C'était un charmant pays, disait-elle, les honnêtes gens y étaient affables; l'on y vivait mieux pour vingt livres sterling par an, que pour le quadruple dans la maudite ville de Londres, où un procès l'avait attirée. Comme cette affaire devait se terminer à la rentrée des juges, qui devait se faire en moins d'un mois, elle offrit de me conduire à sa campagne, et de m'y entretenir moyennant une pension très raisonnable.

Je passais dans l'esprit de la vieille pour une très riche veuve, aussi me prodiguait-elle mille complimens respectueux, depuis le matin jusqu'au soir. Si elle avait connu le véritable état de mes affaires, elle ne se serait point avisée, de me mener dans sa province, où je devais être sacrifiée à ses intérêts, comme je le découvris dans la suite. Mais il était impossible de me duper, car la seule nécessité, me faisait prendre ce parti. Cependant il arriva une affaire, qui récula

notre voyage de quelques jours. Je m'étais  
rendue à l'hôtel de la Banque pour y recou-  
rir l'intérêt de quelques billets, que j'y avais  
placés. J'y connaissais un commis, qui était  
un fort honnête garçon; car voulant un jour  
m'en aller sans avoir reçu tout mon argent,  
il me rappela et me conta le reste, qui consi-  
stait en une bagatelle, que je n'avais pas  
remarquée. Ce trait me donna une haute  
idée de la probité. Je le priai de vouloir  
m'aider de ses conseils dans une affaire  
épineuse, où je me trouvais embarrassée,  
ajoutant que j'étais une pauvre veuve  
sans amis, et que j'avais grand besoin  
de ses lumières. Il me répondit modestement,  
qu'il ne se connaissait qu'en affaires de  
Banque, mais qu'il se rendrait ce soir même  
au lieu que je lui indiquerais, avec un  
de ses amis, qui était un esprit universel  
en toutes sortes de sciences. Je donnai le  
rendez-vous dans mon appartement. En  
effet, je vis arriver ces deux personnes, dès  
ce soir même. Après le thé, je leur fis  
un ample détail de ma situation, disant,  
que j'arrivais de l'Amérique où j'avais eu



40  
le malheur de perdre mon mari, qu'il  
me restait une bagatelle d'argent, que je  
voulais mettre à profit, mais, qu'étant désti-  
tuée d'amis je ne savais de quelle façon m'y  
prendre.

Le Conseiller me dit, qu'il ne fallait  
pas le mettre en banque, car la banque ne  
payait aucune intérêt; mais que si je vou-  
lais en acheter des actions, elles me rappor-  
teraient quelque revenu; que pour toucher  
ce revenu, il fallait se trouver à Londres, ou  
acheter les actions au nom d'une personne,  
qui y ferait la résidence, et à qui on pou-  
vait se fier. C'est pourquoi ajouta-t-il en  
souriant, si votre résolution, Madame, est  
d'acheter des actions, vous ferez fort bien  
de vous associer un homme discret qui put  
en avoir soin et de votre personne en mê-  
me tems.

Je me flattais que ce discours pouvait  
être sérieux, mais je sus bien-tôt, que ce n'é-  
tait qu'un simple badinage, car il était ma-  
rié, sans cependant avoir de femme. Il n'eut  
pas le tems de m'expliquer cet enigme, car il  
était obligé de se rendre ailleurs mais il me  
pria de lui marquer un rendez-vous pour le

landemain. Je lui dis, que je me trouverai chez lui à la même heure. Il me donna sa demeure par écrit, et me laissa fort satisfait de ce premier entretien.

Je fus le voir à l'heure marquée; il me reçut d'un air poli et gracieux; et entrant d'abord en matière me conseilla de placer mon argent chez quelque fameux banquier qui m'en donnerait un intérêt raisonnable; cependant sa délicatesse rencontrait partout des difficultés. J'entendis dans ses raisonnemens tant de probité, et de franchise, que je voulus le laisser à sa discrétion. Il me refusa pas absolument de s'en charger, mais je crains, ajouta-t-il, d'avoir des démêlés avec votre famille, en cas qu'un accident vous arrive. Je le tranquilliserai là-dessus en l'assurant, que si je mourais, je n'aurois d'autre l'égataire que lui; d'ailleurs je n'avois aucun héritier, ni parent dans cette partie du monde. Il parut charmé de ce discours, et me demanda pourquoi j'avois tant de bonté pour lui. Je répondis, que'il étoit le seul honnête homme, que j'eusse rencontré depuis plusieurs années; et vous interrompit-il la seule honnête femme. Je

51  
souhaiterais, que la mienne fût au diable,  
car c'est une véritable gâche. Elle m'a fait  
plus de mille infidélités, et je vous assure,  
que je ne puis être un cou content.

Je voulus détourner la conversation, mais  
étant en train il me détailla toute la conduc-  
te de sa femme. Il me dit qu'ayant été obli-  
gé de rester en Irlande trois ans, avant qu'il  
eût obtenu son emploi à Londres, elle avait  
eu pendant ce temps-là deux enfans avec un  
officier, que cependant il lui avait tout par-  
donné à son retour; qu'il l'avait comblé  
de caresses; mais qu'au bout de quelques  
mois, elle s'était esquivée avec un jeune  
apprentif emportant tout ce qu'il avait de  
précieux, de sorte, ajouta-t-il, qu'elle est  
putain par inclination, et non par néces-  
sité, ce qui serait un peu plus pardonnable.

Il me pria alors de l'assister de mes lu-  
mieres à mon tour, mais je répondis, que  
c'était une affaire trop délicate; que cepen-  
dant j'é le croyais maître de ses volontés,  
puisque sa femme l'avait abandonné pour  
suivre les siennes; que d'ailleurs il ne serait  
pas difficile d'obtenir un divorce, en vertu  
duquel il pourrait se remarier selon les loix.



Cela est juste repliquait-il mais avant que je travaille à mon divorce, permettez que je vous demande une question. Quand je l'aurai obtenu, voudrez-vous me donner votre main?

Je lui répondis qu'il serait toujours temps d'en parler, après qu'il l'aurait eu, qu'en attendant j'étais obligée pour affaire de me rendre à la campagne, et que sans doute pendant mon absence, il trouverait plusieurs objets plus dignes de son attention.

Nous ne fîmes que badiner ensuite sur cette article. Il avait fait préparer un souper élégant, que l'on nous servit vers les neuf heures. Après avoir bu quelques verres d'un excellent vin, il reprit le style amoureux et m'assura qu'il avait été épris de ma personne dès le premier moment qu'il m'avait vu, mais que j'avais achevé de gagner son cœur, par la confiance que je lui avais faite. Il ajouta qu'il n'avait qu'une grâce à me demander. Je répondis, que je lui accorderai tout ce, qui était raisonnable, car je ne le croyais pas capable de rien offrir, qui put tourner à rien d'hum-

172

neur, ou désavantage. Il me répéta mille protestations de la plus sincère amitié, et de l'amour le plus tendre, en m'assurant que la proposition qu'il allait me faire, ne tendrait qu'à affermir nos liens indissolublement. Il voulait en effet, que je l'épousasse avant qu'il eût obtenu son divorce, à condition néanmoins, que je vivrais séparément, et qu'il n'aurait pas sur moi le droit du lit conjugal. - Je m'applaudissais au fond du cœur de cette résolution, mais il fallait jouer un peu l'hypocrite; c'est pourquoi je la rejettai pour le présent sous prétexte que cette démarche nous serait absolument inutile, et qu'elle pouvait nous jeter dans de grands embarras.

Il me proposa alors de signer un contrat avec monnèze de l'épouser, aussitôt que la permission de divorce lui serait accordée. Je lui avouai que cette demande était la plus raisonnable, mais qu'au reste, il ne me croyait pas assez indiscrette pour me rendre aux premières propositions que l'on me faisait.

Je voulais par cette air d'indifférence imiter sa passion; car je toujours trouvé ce moyen d'une ressource infinie dans toutes les affaires, que j'avais avec les hommes. —

D'ailleurs j'avais un autre motif qui me déterminait à jouer ce rôle. Ma vieille compagne dont j'ai parlé ci-dessus, avait fini son procès, et me pressait vivement de l'accompagner dans sa province, où, disait-elle, je ne pouvais manquer d'attraper un bon parti. Je voulais tenter fortune dans ce pays-là avant de me rendre au bourgeois de Londres, car je ne l'aimais pas assez pour le préférer à un parti plus riche. Au pis aller, j'étais sûre de le retrouver chez lui. Je promis en attendant, de lui donner souvent de mes nouvelles, et de laisser entre ses mains la plupart de mes effets pour preuve de confiance, l'assurant qu'au sitôt que l'affaire du divorce serait achevée, je m'en retournerai à Londres, pour traiter avec lui plus sérieusement.

J'avoue que le dessein, qui me menait en province, n'était pas fort louable; mais celui de la vieille était diabolique, ainsi qu'on le verra dans la suite. Pendant le voyage elle eut pour moi mille égards m'accablant de politesse, et payant tous les frais. Nous trouvâmes à Warrington, ville du comté de Lancaster, un carrosse à quatre chevaux,



17  
qui étoit venu nous chercher de Liver-  
pool. Nous fûmes reçus dans cette dernie-  
re ville avec beaucoup de cérémonie par  
un soit-disant Gentilhomme, qui, après  
nous avoir régaler à l'auberge pendant  
trois jours, nous accompagna à notre dé-  
sination. C'étoit un magnifique château;  
orné d'un beau jardin; j'y trouvais deux  
ou trois aimables demoiselles, qui qualifi-  
ent ma vieille amie de cousine. J'y fus  
traitée avec beaucoup de politesse, car ma  
compagne n'avoit pas manqué de leur  
dire, que j'étais une veuve très riche.

Je découvris d'abord que les gens de  
la maison étoient Catholiques Romains;  
je n'en fus pas effrayée, car j'avois encore  
ma religion à choisir. Aussi m'accoutumai-  
je à raisonner comme eux sur les points  
dogmatiques de la religion; j'avois plu-  
sieurs argumens en faveur du pape, et  
de sept sacrements; je traitais Luther et Cal-  
vin d'hérétiques, et dormais tous leurs  
sectateurs au diable. Je m'aperçus que  
ma prétendue conversion leur causait une  
joie infinie. En effet, c'étoit le meilleur  
parti, que je pouvais suivre, pour y rendre

mon séjour de six semaines tranquille.

Au bout de ce tems, la vieille me conduisit à un village près de Liverpool, dans le comté, qu'un de ses parens lui avait envoyé; attelé de six chevaux, avec quatre domestiques, en très-belle livrée.

Le parent nous reçut à la porte de la maison, et nous fit monter dans un magnifique appartement où un souper nous attendait. Dès le lendemain, il commença à me parler d'amour; le parti était très favorable, si je devais m'en rapporter au témoignage de ma prétendue amie, il n'avait rien moins, que 1500. livres sterling par an, mais la plupart de son bien était en Irlande.

Je n'étais pas non plus un objet méprisable; car la vieille, (je ne sais sur quel rapport) avait fait accroire à son parent que j'étais riche pour le moins de deux mille livres sterling. L'Irlandois (car je sus par son accent qu'il était de cette nation;) n'eut pas plutôt appris cette agréable nouvelle, qu'il redoubla d'empressement et de dépenses. Il ne me quit-

144  
fait jamais, s'épuisant en protestations  
d'amour, et deux ou trois fois par jour  
je recevais des présents de sa main. J'avoue  
que j'en fus un peu éblouie, car c'était un jeu-  
ne homme d'une aimable figure, grand, bien  
fait, avec des manières polies et une com-  
plaisance extrême. Il me parlait souvent  
de sa campagne, qui était dans la plus bel-  
le province d'Irlande, de ses chevaux, de ses  
écuries, de ses fermiers. D'ailleurs il se di-  
scut allié aux plus nobles familles de ce ro-  
yaume-là.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il  
ne me fit aucune question sur l'état de mes  
affaires; il me promit même de me passer par  
devant un procureur un douaire de six cens  
guinées par an.

J'étais étourdie de sa générosité, et  
de sa grandeur d'âme; la vieille me deman-  
dait tous les jours quels équipages il me fai-  
drait, combien de pages, combien de servantes.  
Je n'avais jamais entendu de pareils discours.  
On peut s'imaginer, que lorsque l'on me  
proposa le mariage, je ne répondis pas dans  
la négative. Aussi à peine y eus-je donné



mon consentement, que je vis arriver un prêtre de l'Eglise Romaine pour en faire les cérémonies. C'était à dessein, disait-on, d'éviter l'éclat et les vaines.

J'avoue que ma conscience me reprochait l'espèce d'infidélité que je faisais à mon ami de Londres, qui se donnait peut-être des peines infinies pour posséder ma personne; mais l'état de magnificence où je me voyais élevée, fit bientôt disparaître ces réflexions vulgaires. J'étais dans les bras d'un joli cavalier, qui se faisait un devoir, de me procurer tous les plaisirs, dont j'étais follement idolâtre.

Nous restâmes encore à la campagne environ un mois, que mon mari prit la résolution de m'emmener avec sa parente en Irlande. En conséquence nous nous mîmes en chemin dans un magnifique équipage, que mon mari avait loué, et en trois jours nous arrivâmes à Holyhead, lieu où nous devions nous embarquer.

La vieille feignit ici une maladie, pour retarder notre départ. Un soir, qu'elle s'était retirée dans son appartement, mon mari me demanda, si je n'avais pas quel-

ques affaires à régler à Londres, ajoutant, que si j'y avais de l'argent en banque il vaudrait mieux l'en retirer pour être placé à Dublin, capitale de l'Irlande. Je lui dis, que j'étais surprise de ce discours d'autant que je ne lui avais jamais donné lieu de former un pareil soupçon. Il est vrai, repliqua-t-il, que vous ne m'en avez point parlé; c'est ma parent qui m'a assuré que vous y aviez une somme assez considérable. Je répondis qu'elle ne m'avait jamais entendu tenir un pareil propos, et j'insistai, qu'on la fit venir pour un moment dans notre chambre, car elle n'était point encore couchée. Je lui demandai où elle avait entendu dire, que j'avais une somme considérable en banque. Elle répondit que plusieurs personnes le lui avaient dit à Londres. Mais, repris-je, vous ai je jamais dit moi même, que j'étais riche; et si vous le croyez, pour quoi avez vous conseillé, de vous suivre en province, pour vivre à bon marché? Je craignais, ajoutai-je en m'adressant à mon mari, que l'on vous a trompé en me représentant comme une veuve riche, mais j'atteste le ciel, que je n'y pas eu la moindre part. La

rougeur monta à son visage., et il m'assu-  
ra qu'il se contentait de ma personne, et qu'  
il n'avait eu aucun dessein d'intéressé en m'é-  
pousant. J'eus bien gardé d'ajouter foi à ses  
paroles, car à son air distant et rever-  
sant, que nous étions trompés l'un et  
l'autre. J'en fus persuadée un moment  
après, qu'il éclata en injures contre sa pré-  
tendue parente; il la traita de put...ve, de  
voleuse, et enfin la chassa à coups de pied de  
son appartement. Cette aventure m'effraya  
tellement, que je fus me cacher dans le cabi-  
net, où je donnai un libre cours à mes  
soupirs. Mon mari était tombé en proie  
de mélancolie; il se promena environ un  
quart d'heure dans la chambre; puis se  
faisant apporter une plume, de l'encre et  
du papier, il écrivit une lettre, qu'il cache-  
ta et laissa sur la table. Il descendit en-  
suite à tâtons, et gagna le large si vite,  
que lorsque je regardai par la fenêtre, il  
était déjà à un quart de lieue de l'endroit.  
Je n'osai dans l'appartement de la vieille,  
et ayant rejeté toute cette suite de malheurs  
sur son indiscretion, je lui fis part de la fuite

de mon mari. Elle se mit à pleurer, me demanda pourquoi, et m'assura, qu'elle croyait avoir fait un acte méritoire en nous unissant. C'était une fausseté grossière; mais enfin il m'était plus tenu de se quereller. Je lui dis, de prendre une chaise; et de venir retourner chez elle, ce qui fut exécuté immédiatement. Pour moi j'étais si confuse, que je ne savais absolument quel parti prendre. Heureusement je ne manquais pas d'espèces; car il ne m'en avait rien coûté jusqu'à présent. Je payai l'écot, et montant à la chandore, pour faire mon paquet, j'y trouvai une lettre, qui m'était adressée. Elle était conçue dans les termes suivans:

*Ma Chère!*

Je suis le plus misérable de tous les hommes. J'ai trahi une personne innocente; mais je vous jure que c'était malgré moi. La vieille diablesse est cause de tous nos malheurs. Comme je ne suis pas en état de vous entretenir selon votre mérite, je vous abandonne, pour ne point dissiper le bien que vous pouvez avoir. Si vous rencontrez



quelque bon parti (comme vous le méritez) profiter en; je ne troublerai jamais votre repos. Je vous souhaite tout le bonheur possible. En attendant je suis. &c. A. E.

Cette lettre n'augmenta pas ma surprise, mais il me fallait tout mon courage pour me tirer de cet embarras. D'abord je résolus de prendre la route de Londres, où j'étais sûre de retrouver un fidèle ami, je veux dire le jeune homme, qui m'avait aidé de ses conseils, et qui avait une partie de mon bien entre ses mains. En y arrivant je louai une petite chambre garnie dans le quartier de Clerkenwell, où j'eus le loisir de réfléchir à mon aise sur cette dernière aventure. J'avoue que rappellai avec plaisir les moments délicieux, que j'avais passés avec le bel Irlandais, mais ces pensées furent troublées par le souvenir de la catastrophe, qui venait de m'arriver. D'autant plus que j'étais enceinte, et que je ne savais dans quel endroit, je pourrais commodément faire mes couches.

J'avais soin de visiter souvent le bureau.

geois, à qui j'avais confié mes affaires, il me donnait toujours les mêmes marques de son amour. Je sus qu'il travaillait à - Avec succès à obtenir un divorce, mais je souhaitais que cette affaire durât encore quel que mois, car il ne me paraissait point de le bien séant de l'épouser avant mes couches. J'étais cependant déterminée à ne le point perdre; car il me fallait un mari, qui eût de quoi m'entretenir. Son amour pour moi était constant. Il me l'avait témoigné dans plusieurs lettres, que je reçus de lui à la campagne, et depuis mon retour en ville. D'ailleurs je n'étais point inquiète au sujet de l'Irlandais; il allait se remarier de son côté, et me laissait libre de tous mes engagements.

Mon hôtesse s'aperçut aisément que j'étais enceinte; comme ce n'était point un lieu propre pour accoucher, elle me pria poliment de chercher quelque autre endroit. Je ne savais où donner de la tête; je n'avais qu'un ami, à qui je n'osais confier ce secret. Heureusement.

L'argent ne me manquait pas. C'est pour  
quoi après, quelques difficultés, je suppliai  
l'hôteſſe de faire venir une ſage-femme.  
J'en vis bientôt arriver une, dont la physi-  
cienne me plut infiniment. Elle m'aborda  
d'un air aisé, et m'offrit ſes très honorables  
services d'une manière qui m'enchantait.  
Je lui dis, que je ſeraiſ charmée de me  
transporter à ſa maiſon pour quelques  
mois, que d'ailleurs je ne lui cauſerai au-  
cun ſcandale, car j'étois mariée, mon é-  
poux étant allé en province pour ſes affair-  
es. Ne vous inquiétez point ſur cet-  
article, me répondit l'accoucheuſe; Toutes  
les femmes que je reçois chez moi, ſont  
censées avoir des maris, comme tout en-  
fant doit avoir un père. Cependant il ne  
me convient pas d'approfondir votre ſi-  
tuation; il ſuffit que vous ayez lieu  
d'être contente de mes ſoins.

Il m'y avoit qu'une choſe qui m'embar-  
raſſait. Je craignais que les Marquilliers  
de la paroiſſe ne me cherçaſſent querelle, dès  
qu'ils ſauraient que j'étais accouchée. Je

témoignai mon inquiétude à Madame Bulby (c'était le nom de la sage-femme). Je vous comprends, dit-elle, vous ne savez de quelle manière vous pouvez-vous débarrasser de l'enfant, que vous mettrez au monde. Tranquillisez-vous; j'entreprends de vous ôter ce fardeau moyennant une bagatelle d'argent. Vous n'avez à présent qu'à vous transporter chez moi, je demeure dans la rue St. Jean à l'enseigne du berceau; mais j'ai une question à vous demander auparavant, à la quelle si vous pouvez satisfaire, la reste ira au mieux.

Je compris aisément ce qu'elle voulait dire; je la prévins en lui offrant d'avance une douzaine de guinees. Elle ne voulut point les accepter, mais pour faire la chose amicalement, elle me montra l'état de dépense, à la quelle je serois sujette dans sa maison. C'était un prix fixe, disait-elle, auquel on ne rabatait jamais un liard. Je devois payer la chambre, à raison de 20. shellings par mois, deux guinees par mois à la nourrice, une guinée



au Ministre pour les fonctions du baptême, cinq guinées pour ses honoraires, et une guinée à la servante. Je ne trouvais rien à redire à ce compte, et dès le jour même je me fis voiturier à l'enseigne du berceau dans la rue St. Jean. J'avais eu la précaution d'envoyer un billet à mon ami, où je lui marquais, que j'étais obligé de me rendre à Bristol pour y régler quelques affaires avec le correspondant de mon frère, et que mon absence serait d'environ trois mois, d'autant que j'y attendrais l'entrée de la flotte de Virginie.

Je ne puis exprimer les soins que se donnait M. Rudy à mon égard. Elle m'avait préparé un très-joli appartement, où j'étais servi par une fille jeune, que je soupçonnai un peu dans le commencement, mais dont j'eus lieu d'être content dans la suite. Je prenaïs le chocolat le matin, un bouillon à midi avec un poulet, un morceau de veau, où quelque autre plat bien accommodé. Enfin je me portais aussi bien, que mon état pouvait le permettre.

Mon hôte se montrait quelques fois dans mon appartement. C'était une bonne réjouie, qui avait toujours quelque histoire divertissante à raconter. Un jour après m'avoir fait rire aux dépens des jeunes demoiselles, qui venaient accoucher chez elle, (dont cependant elle cachait les noms) je lui entendis dire, qu'elle avait dans ce temps-là douze filles de joie dans sa maison, quatre filles de condition, et trois femmes. Dont les maris étoient absens; je faisais la quatrième de cette dernière classe. J'ajoutai pour son honneur, que le meilleur ordre, et la plus grande décence regnoient dans la maison. Il n'y entrait des hommes, que très rarement, et on ne leur permettrait jamais d'y passer la nuit. Enfin ses manières étoient si affables, que je résolus de lui développer mes secrets, et de profiter des lumières d'une femme consommée dans ces sortes d'affaires. --

Je venais d'accoucher d'un beau garçon; et je voulais savoir de quelle manière la sage-femme m'en débarrasserait. Tout charmant qu'il était, je ne pouvais le retenir;

mais je m'étais point de ces mères d'ém-  
surées, qui ne se font aucun scrupule, de  
perdre les fruits de leur criminalité anciens.  
Mon hôte se trouva le moyen de me tran-  
quilliser; elle fit venir une jeune paysanne,  
qui entreprit de se charger de mon enfant  
pour la somme de dix livres sterling une  
fois payé. Madame Bulley m'assura,  
que mon enfant ne pourrait tomber en  
meilleures mains; que cette femme en au-  
rait les soins d'une mère; qu'au reste  
elle demeurait à dix lieues de Londres, à  
un endroit qu'elle me nomma, et où il ne  
tiendrait qu'à moi d'aller de temps en temps  
et de voir mon enfant meyeusement une ca-  
gnette que je donnerais à la nourrice).

Je n'hésitai point à payer les dix li-  
vres sterling, avec promesse d'y ajouter  
des présents proportionnés aux soins, qu'elle  
aurait de mon enfant. La nourrice le prit  
entre ses bras, et s'en fut à sa campagne,  
très satisfaite du marché, qu'elle venait  
de conclure. L'enfant mourut deux mois  
après.

Ayant remercié M<sup>me</sup> Bulley du ser-

50

vice essentielle qu'elle m'avait rendu, je lui fit part de la cause, qui m'y avait déterminée. Elle plaisanta beaucoup sur mon mariage avec l'Irlandais, mais lorsque lui je parlai du parti qui se présentait à Londres, elle voulut me persuader que mon premier mariage était nul; car, ajouta-t-elle, vous avez déjagé votre parole l'un et l'autre, de sorte que le contract n'est plus valable. Vous serez donc bien de profiter de l'occasion, et de vous marier au premier jour.

C'était bien mon intention; aussi, dès que je fus en état de sortir, je mis congé de mon hôteesse, et me rendis à une petite ville sur le chemin de Bristol. De là j'écrivis une lettre à mon confident de Londres, où je lui marquai, qu'ayant achevé mes affaires, je m'en retournerai à la Capitale, où j'aurai le plaisir de le voir en quatre jours au plus tard.

Son impatience ne lui permit pas de m'attendre; il me joignit le surlendemain à vingt lieues de Londres. J'élevai



arriver dans une chaise à quatre chevaux, et l'ayant aperçu d'aller loin; je fis signe au cocher d'arrêter, car j'étais dans la diligence. Ayant mis pied à terre, j'avancai vers mon amant, qui me reçut avec les plus grandes démonstrations de joie, et me plaça à son côté dans la chaise. Alors rebroussant chemin nous gagnâmes la première auberge pour prendre des rafraichissemens, et nous entretenir plus à notre aise. Mon amant produisit d'abord des papiers, par lesquels il avait prouvé que sa femme lui avait été infidèle; il m'en montra d'autres, où il lui était permis de se remarier.

Après avoir témoigné une joie excessive sur ce dernier chapitre, il m'invita à faire un tour dans la ville. Notre hôte, qui devait nous servir de guide, nous mena à l'église, qui était la plus grande curiosité de l'endroit. Je m'aperçus que mon ami lui demanda à l'oreille, d'une voix assez haute si la Maison du Ministre de la paroisse en était éloignée. Il demeure à deux pas

57

d'ici, reprit l'hôte; c'est un très galant homme; si vous avez besoin de son ministère, il viendra dans un moment chez moi. Nous me ferez plaisir repliqua mon compagnon.

Je faisais semblant de ne point écouter leur discours, mais j'en étais charmée dans le fond de l'ame, et je me doutais bien, que nous serions mariés dès ce soir même.

En effet, dès que nous fîmes retour à l'auberge, mon ami m'ayant fait monter à notre chambre, commença à me combler de caresses, et me jettant sur le lit me força par la violence de ses baisers à lui donner promesse de mariage. Il fut si transporté de mon aveu, que je crus d'abord qu'il m'attendrait pas les cérémonies de l'église, mais c'était un parfait honnête homme. Le curé étant justement entré, l'hôte le mena dans notre appartement, accompagné de son épouse et de sa fille aînée. Le ministre nous salua d'un air gai, et s'applaudit de l'occasion, qu'il avait de nous rendre heureux.

Je vois bien, ajouta-t-il, que vous n'êtes, ni l'un ni l'autre, de ces jeunes étourdis, qui en imposent quelque-fois aux gens de ma robe sans avoir obtenu la permission spéciale de l'Evêque; ni le consentement de leurs parents. C'est pourquoi je veux sans délai vous administrer les cérémonies de notre sainte mère l'Eglise anglicane, établie par acte de parlement. Maître Jacques, (c'était le nom de l'Aubergiste) apportez-moi votre bible. Il nous lut quelques prières et ensuite nous unit par les liens du mariage selon toute la teneur des actes des actes de parlement. --

L'hôte nous avait préparé un excellent souper; la joye et la bonne chère présidèrent à notre table, et après avoir bien ri, bien mangé, et mieux bu, nous fumes conduits au lit nuptial. Nous y restâmes jusqu'à midi du lendemain, car le bruit de notre mariage s'était répandu dès la veille dans le voisinage, de sorte, qu'on nous servit une excusade vers le sept heures du matin, qui dura après long-temps; d'ailleurs mon mari ne m'exaltait

52  
point permis de me reposer beaucoup  
pendant la nuit.

Mon mari étant allé faire un tour  
au jardin, je restai dans ma chambre  
pour faire ma toilette. Je fus bientôt in-  
terrompue par l'arrivée de trois cavaliers,  
qui venaient à bride abattue; leurs che-  
vaux succombaient tous les poids, tant  
ils étoient fatigués. Juste ciel! quelles  
fut ma surprise, lorsqu'y regardant de  
plus près, je reconnus l'un d'eux pour ce  
même Irlandais, que j'aurais épousé près  
de Liverpool. Mille idées confuses se pré-  
senterent à mon esprit agité. Je ne sa-  
vais deviner, quelle raison pouvait l'a-  
mener dans cet endroit. Tantôt je me  
figurais, qu'étant informé de toutes  
mes démarches, il étoit venu dans le  
dessein de m'assassiner, ou du moins de  
me réclamer pour sa femme. L'autre  
moment je craignais, que le mauvais état  
de ses affaires ne l'eût obligé de roder  
sur les grands chemins, et de vivre des dépen-  
ses des voyageurs. J'étais dans cette af-



seule incertitude, lorsque tout à coup  
je vis brider leurs chevaux. Ils n'avaient  
point resté dix minutes à l'auberge, qu'ils  
remonterent et poursuivirent leur route  
au grand galop.

A peine furent ils sortis de la ville,  
que les archers arrivèrent suivis d'une po-  
pulaire qui s'était assemblée sur le rap-  
port, que trois hommes montés à cheval  
venaient de voler deux carrosses sur le  
grand chemin. On s'informa aux auber-  
ges, si l'on aurait vu passer les personnes  
suspectes. Tout le monde fut d'accord, que  
c'étaient les hommes, qui s'étaient arrêtés  
à l'enseigne du laurier. Inquiète sur le  
sort de mon pauvre Irlandais, je fis mon-  
ter un des autres, que l'on appelle ordi-  
nairement le cornettable. Je lui persuadai  
que le soupçon du peuple était mal fondé,  
d'autant que je connaissais un de ces trois  
gentils hommes, pour une personne de quali-  
té, qui avait du bien dans le Comté de  
Lancaster, et qu'apparemment les deux autres

étaient de ses amis.

Ces paroles eurent tant de poids, que le soupçon, qu'on avait conçu, s'évanouit, la populace se dispersa; et les autres s'en retournèrent chez eux.

Cependant je sus, que le vol était considérable; on avait enlevé 560. livr. Sterl. outre une grande quantité de dentelles. J'aurai lieu dans la suite de parler de trois voleurs.

Cet accident nous fit rester encore un jour dans cet endroit; L'Aubergiste accompagné de ses deux filles voulut nous escorter une bonne partie du chemin; nous les renvoyâmes dès que nous eûmes gagné la première ville, après leur avoir fait prendre des rafraîchissemens. Ainsi à petites journées nous arrivâmes à Londres, où je pris possession d'une jolie maison bien meublée. Mon mari n'était pas fort riche, mais il avait de quoi entretenir un honnête ménage, sans faire un figure brillante. Nous menions une vie tranquille, jouissans des douceurs d'un amour tendre, sans nous mêler beaucoup de ce, qu'il se passait au dehors. J'avais le loisir de faire

des réflexions sur ma conduite passée. J'en  
gardois mes péchés avec horreur, remerciant  
Dieu de m'avoir mené après tant de tempê-  
tes dans un port tranquille et à l'abri du  
naufrage. Cependant la providence m'en réser-  
vait à d'autres malheurs plus affreux, que  
ceux que j'avois essayés. Cinq ans s'étaient  
écoulés depuis mon mariage, sans que le  
matrimoniuage eût troublé la sérénité de nos  
jours, lorsqu'une affaire imprévue vint tout-  
à-coup mettre fin à notre félicité.

Mon mari avoit donné caution pour  
un ami, qui devoit une somme considérable.  
À peine l'autre se vit-il échappée des mains  
de ses créanciers, qu'il disparut, et fut se  
retirer à Boulogne en France. Mon mari  
selon les loix fut obligé de payer la somme.  
Nous n'avions pas les reins assez forts pour  
supporter une telle perte, qui fit une si forte  
impression sur l'esprit de mon mari, qu'il  
en eut une profonde mélancolie. J'eus beau-  
le consoler par des discours obligeans, par des  
caresses, et mille autres endroits. Le coup a-  
voit percé jusqu'au cœur, et par conséquent

55  
était mortel; aussi le portait-il au tombeau  
après avoir languï environ six semaines.

Je pensai l'accompagner à l'autre monde,  
car où pouvais-je trouver le moyen de survivre  
à un accident, qui me privait de mon seul ap-  
pui, et me réduisait à une affreuse indigence.  
Ma première idée après avoir repris l'usage  
de sens, fut de remettre notre maison au pro-  
priétaire, de vendre les meubles, et de me fixer  
dans une petite chambre garnie. Je ne pou-  
vais plus espérer de m'attirer les regards des  
hommes, car j'avais 48. ans complets, et mon  
village quoique relevé, de tous les secours de  
l'art, n'était qu'un mauvais reste de ma  
première beauté.

Après avoir ramassé tout l'argent, qui me  
restait, je me plaçai en pension chez une vail-  
le veuve, qui tenait une petite boutique du côté  
de Lemplebar. Il devait m'en coûter vingt  
livres sterling par an. J'y reçu deux ans et  
demi, mais toujours dans la dernière inquié-  
tude sur le sort de mes affaires. Je voyais mes fi-  
nances s'épuiser sans avoir aucune ressource  
ultérieure pour subvenir aux nécessités de la vie.



J'éprouvai bientôt la vérité du proverbe, qui  
dit, que si la pauvreté n'est pas un vice, elle  
n'est qu'un mal. J'entendais une voix inté-  
rieure, qui me pressait de courir les rues et de  
chercher fortune à force d'industrie. Je fus con-  
trainte enfin de céder à ce mouvement supé-  
+ rieur. Je sortis un soir vers la brume, passant  
par Leadenhall, je vis un paquet sur le com-  
ptoir d'un Apothicaire. Il n'y avait dans  
la boutique qu'un garçon et une servante:  
le garçon était monté sur une échelle cher-  
chant quelque drogue, et la servante lui te-  
nait la chandelle. Ils avaient l'un et l'autre  
le dos tourné au comptoir. Je saisis cette occa-  
sion pour y glisser ma main, et sans faire  
le moindre bruit, j'enlevai le paquet; puis en-  
filant plus de vingt rues, je me trouvai rendue  
chez moi dans le moment que les neufs heures  
sonnaient. Je montai vite dans ma chambre,  
feignant d'être malade, je m'enfermai à l'ad-  
essus; puis déliant le paquet j'y trouvai quelques mor-  
ceaux de très fine dentelle, avec deux gobelets  
d'argent, six grandes cueillers du même métal  
et quelques lasses de porcelaine. Le succès de

57  
cette entreprise ne m'encouragea pas beaucoup; je voyais le danger, que je courais de me faire prendre. D'ailleurs les sentimens de probité et d'honneur, que j'avais appris de mon mari, et que j'avais cultivés pendant sa vie, n'étaient point encore effacés de mon esprit; mais les mauvais conseils, que me suggéraient intérieurement le diable, cet ennemi déclaré du genre humain, me les faisaient oublier trop souvent.

Quelques jours après, je sortis vers les cinq heures de l'après-midi, et dirigeant mes pas vers l'église de St. Barthelemi, j'y rencontrai une petite fille, qui avait au cou un chapelet d'or à gros grains. Le collet n'était pas assurément fait pour la demoiselle; sa mère sans doute par un excès de vanité le lui faisait porter, lorsqu'elle allait prendre leçon chez son maître à danser. Je sus qu'elle en revenait dans le moment que je la rencontrai. La servante qui l'accompagnait ordinairement, l'avait quittée à quelques pas de là, pour s'amuser apparemment avec quelque jeune homme de sa connaissance. Je voulus servir de guide à la petite demoiselle, jusqu'à dans la rue d'Aldersgate, où sa mère demeurerait. Il

faillait passer par le cloître de St. Barthélemi. C'était un lieu obscur et favorable à mon projet. En effet, dès que nous y fumes entrées, j'ai retenu la Demoiselle, comme pour attacher son mouchoir par derrière. En l'attachant j'eus soin de délier le collet avec tant d'adresse, qu'elle ne s'en apperçut pas. Je la conduisis alors hors du cloître, et faisant semblant d'entrer chez un ami pour demander de ses nouvelles, j'englobai une petite allée, qui menait sur un pont, où je me trouvais confondue dans une foule innombrable. Ici, prenant un fiacre, je me fis porter à mon logis, où j'enfermai ma proye, qui pouvait bien valoir une vingtaine de guinées.

Il m'arrivait souvent de pareilles aventures. Un soir que je faisais ma ronde, à mon ordinaire, il s'en présenta une des plus singulières. Etant dans la rue de Lombard à côté de l'allée de trois Poix, je vis arriver un homme<sup>3</sup> jeune, qui courait à toutes jambes, tenant un paquet sous le bras. Il jeta son fer de derrière moi, me priant pour l'amour de Dieu, de le conserver, jusqu'à ce qu'il revint. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il se mit encore

à courir. Dans le moment, j'en vis passer deux autres, tenant chacun un pareil paquet sous le bras. Ceux-ci n'eurent pas le tems de s'arrêter, car il y avait quatre personnes à leurs trousses. Ils furent arrêtés l'un et l'autre, et se laisserent ramener avec leur butin à la boutique qu'ils venaient de voler. On ne fit pas la moindre attention au paquet, que je tenais derrière moi; aussi dès que la populace fut dispersée, eus-je soin de m'en emparer, et croisant plusieurs petites rues, j'arrivai à bon port en moins d'une heure. J'eus lieu de m'applaudir d'une entreprise, qui m'avait si peu coûté, et qui m'était d'un grand avantage; car je trouvai plusieurs pièces d'une très belle soie, avec quelques autres d'un velours de Genes. C'étaient de fort jolies meubles pour mon armoire, qui commençait à se garnir à vue d'œil.

Je faisais quelquefois des excursions en campagne, à deux ou trois lieues de Londres. Comme j'allais à pied, j'examinais de bords en bords. Un jour me trouvant à Stepney, je vis deux belles bagues sur le comptoir d'une lingère, à côté de la fenêtre. Je frappai assez rudement à la porte, car s'il était venu quel-



qu'un, j'aurais demandé le prix de quelques  
marchandises, mais ne voyant arriver personne,  
j'entraî doucement, et enlevai les deux baques.  
Je sus quelques jours après, qu'elles appartena-  
ient à une jeune fille, qui demeurait chez la  
Marchande, et qui, dans le moment, que j'étais  
volé, se lavait les mains à la cuisine. Je les  
avais vendues dès le jour même à un jouail-  
lier de Londres, l'une pour 12. et l'autre  
pour 5. quintées. Je ne savais pas me défendre  
si aisément des autres effets, que j'avais volés  
sur tout des pièces de soie, et de velours. Après  
maître réflexion, je résolus de m'adresser à ma  
vieille accoucheuse, femme versée dans les ruses  
du monde, et d'une conscience pas trop timo-  
rée. Je me rendis à l'enseigne du berceau.  
Dans la rue St. Jean, où mon amie continuait  
son métier, mais avec peu de succès, car un  
gentilhomme du quartier, dont la fille était  
venue faire ses couches chez elle, lui avait fait  
un procès, qui pensa la ruiner de fond en comble  
de sorte, qu'elle s'était vue obligée d'avoir  
recours à d'autres moyens, pour subsister honnête-  
ment. Pour cet effet, elle prêtait sur gages, et

achetait des marchandises de certaines personnes, qui n'auraient point trouvé un débit ailleurs. J'étais précisément dans ce cas. J'offris donc mon paquet à ma vieille confidente, disant, que j'avais reçu le velours d'un ami d' Bristol, et que les autres effets m'auraient été donnés par feu mon mari. Point d'explication avec moi, me dit-elle; de quelque côté que viennent ces marchandises, ce sont de l'or en barre. En effet, j'en reçus à peu près la valeur en guinées, et je fus si contente de manière de cette somme, qui m'étoit si nécessaire, que je lui demandai un appartement dans sa maison. Elle accepta ma proposition avec joie, me protestant de la plus fidèle amitié. Ayant loué un appartement, je commençai à faire quelques petits ouvrages, pour essayer de gagner ma vie honnêtement; mais n'en retirant qu'un très mince profit, je m'ennuyai à la fin, résolue de continuer mes courses dans les rues de Londres, jusqu'à ce que je pusse me faire une rente viagère. Je ne fis rien les deux premières fois, mais le troisième soir passant devant un Pubbet à bière, je vis un pot d'argent sur une table assez éloignée du Comptoir. J'entrai dans cette

maison, et me mettant à cette même table, je plaçai le pot à mon côté sur un banc, où j'étais assise. Je demandai ensuite une pint de bière, que le garçon m'apporta, pendant que je la buvais, la Maîtresse descend, et se met dans son comptoir. Jean, dit-elle au garçon, la Compagnie du numero 5. est donc partie. (c'était la table où je buvais) oui, Madame, répond le Domestique, et s'en va en soin, dit la Maîtresse, de me rapporter le pot d'argent, qui leur servait à boire? Non Madame, répond Jean, ce fut le petit Jacques, et le voilà à votre main gauche. C'était un pot que le petit Jacques avait apporté de la maison d'un voisin. —

Ce discours me causa une joie infinie, j'attachai le pot sous ma jupe, et avalant ma bière, je remis la chopine entre les mains du domestique, lui disant d'avoir grand soin de sa vaisselle. Il me remercia avec un air modeste, qui ne donnait rien à soupçonner. Je ne vis plus plutôt qu'une fille, qu'enfilant une petite allée, qui conduisait au rivage, je louai un vaisseau pour

16  
me conduire à la toir. Il ne m'en coûta  
que six sols pour me mettre en sûreté. Je  
me rendis de là chez ma confidente, à qui  
j'exhibai la belle pièce d'argent, que je  
venais de dérober. Elle me combla d'éloges,  
me mettant infiniment au-dessus de la cé-  
lèbre Marie Coupe bourse, qui s'étoit tant  
signalée par ses travaux, et me paya mon  
sol six quinquées. Pour prévenir toute décou-  
verte, (car le nom du Cabaretier étoit gravé  
sur son pot) elle le fondit de ce soir même a-  
vec plusieurs autres pièces, que ses amis lui  
vendaient de tems en tems.

Malgré ces succès, je ne laissais pas de  
faire réflexion sur le dangereux métier,  
que j'avois entrepris. J'avois même l'air  
réveur et inquiet. Madame Buley s'en  
apercevant me dit, qu'elle me donnerait  
une compagne qui me servirait de guide,  
et que sous sa protection je n'avois rien à  
craindre de juges de paix, ni de tous leurs  
émisaires.

Effectivement l'ayant priée d' diner ce  
jour même, je fus si enchantée de l'esprit de



cette créature, que je m'offris à l'accom-  
pagner dans toutes ses expéditions. Il ne  
fallut pas attendre longtems. Dès le soir  
nous dirigeames nos pas vers une église,  
où un Evêque avoit dû prêcher à trois heures  
de l'après-midi. Il venoit à acheter et le  
monde sortoit. Nous avions concerté notre  
projet auparavant. Ma compagne, comme  
si elle avoit brouillé, heurté une dame, qui  
étoit enceinte, avec tant de violence, qu'elle  
recula de cinq pas, et parut terriblement  
effrayée. Je lui avais déjà arraché la montre  
d'or, qui pendoit à son côté. Betty Fuller  
(c'étoit le nom de ma compagne) faisoit  
mille excuses à cette dame, et lui présentait  
une bouteille d'eau de la Reine d'Angleterre,  
pour me procurer le tems de m'éloigner de  
sorte, qu'elle m'entra au logis qu'une demi-  
heure après moi, où elle nous fit rire de ce trait  
malicieux; nous montrant encore une bourse  
de dix guinées, qu'elle avoit enlevée à la bon-  
ne dame, pendant qu'elle lui prêtait ses  
secours. Nous étions pour la montre 20.

quinées de mon hôte; c'en était une d'attention, qui en valait bien 36. mais il était juste que la bonne femme eut un profit honnête.

Je fis encore plusieurs petits filouteries avec la même personne; mais la fatigue et les excitations perpétuelles m'avaient causé une espèce de fièvre, qui m'obligea de quitter ma chambre une quinzaine de jours. Pendant cet intervalle, Betty Fuller ne resta pas tranquille, mais s'étant avisée un soir d'entrer dans une boutique de soie, et d'en emporter quelques aunes, qu'on avait placées sur le comptoir, le voisin l'aperçurent, et en ayant donné l'avis au Marchand, ses Domestiques la poursuivirent, en criant au voleur. La ruse était fort longue sans aucun détour, de sorte qu'elle fut bientôt arrêtée, et le Commissaire du quartier l'envoya en prison. Son procès fut bientôt fait, et comme il y avait plusieurs accusations contre elle, son cas n'était pas gracieable. Je la vis pendre à Tyburn avec deux voleurs de grand chemin.

Nous avions été, M<sup>rs</sup>. Puley et moi, dans une appréhension effreuse pendant tout le cours de cette affaire; les criminels révélaient souvent leurs complises, nous obti-  
nir leur pardon soit dans ce monde soit dans l'autre; mais aussitôt que l'exécution de la haute justice nous eut délivré de cette crainte, nous nous contentâmes de donner quelques larmes à la mémoire de la défunte, bien résolues de prendre nos mesures désormais avec plus de précaution.

Un soir que nous faisions des projets pour nous dédommager de la perte de l'incomparable Betsey Fuller, ma confidente entendit crier au feu. Elle met sa tête à la fenêtre, et voit une maison au coin de la rue toute en feu. Voici une belle occasion, me dit elle, profiter en. Aller y dans le moment, présenter vous au nom de Madame Sandry; c'était une vieille dame, qui demeurait dans notre voisinage. Je sortis brusquement, et me frottant à travers de la populace, j'entrai dans la maison, où le feu avait

pris. Heureusement je rencontrai la Maître-  
 tresse, qui portait d'une main un petit en-  
 fant, et un grand paquet de l'autre. Je vins  
 lui disje toute essouffée, de la part de Mr  
 Sandry, elle vous prie de lui envoyer une  
 partie des effets, que vous pourrez sauver de  
 l'incendie. Ah! la bonne Daine s'écria la  
 maîtresse, le bon Dieu la récompensera, por-  
 ter lui cet enfant et ce paquet. Je les pris  
 l'un et l'autre, et me faisant ouvrir un pas-  
 sage, je dirigeai mes pas vers l'enseigne de  
 berceau. Chemin faisant, je rencontrai une  
 femme, de mauvaise mine qui voulait absolu-  
 ment partager mon fardeau. Je lui cédai l'en-  
 fant, disant, qu'il fallait le porter chez M<sup>r</sup>  
 Sandry. Je ne sus jamais qu'il devint, ce  
 qui était le moindre de mes soucis; ayant  
 donné mon paquet à mon hôteesse, je descen-  
 dis de nouveau pour chercher encore quelque  
 butin, mais appercevant une Compagnie de  
 soldats, qui cerné de la porte je revins  
 sur mes pas. Madam Buley avait ou-  
 vert le paquet, donc nous eumes lieu d'être



fort contentes. Outre une grande quantité de vaisselle, nous y trouvâmes deux grandes montres d'or, une chaîne du même métal fort pesante; et vingt quatre pièces frappées au coin d'Henri VIII. et de la Reine Elisabeth, de la valeur à peu près de trente guinées.

Cette emplette me mettait en état de vivre commodément sans compromettre ma liberté. Je ne courais plus les rues à mon ordinaire, mais je haïssais toujours l'oisiveté. Pour ne pas perdre mon temps, je profitai d'un avis salutaire que mon hôte me donna. C'était de m'informer secrètement de contrebandiers, qui faisaient alors un grand commerce en dentelles de Malines. Et force de perquisitions, je découvris une espèce de Magasin, où l'on en avait caché pour une somme considérable. Je ne manquai pas d'en avertir un commis de la Douane, avec qui j'étais convenue de partager le butin. Nous en fîmes la capture sans beaucoup de difficulté, et j'en eus pour ma part de valeur de 200. guinées. Je continuai assez longtemps ce métier, jusqu'à ce que les contrebandiers ayant formé un complot contre

61  
ma personne, ~~personnes~~, m'obligèrent à y renoncer.

Je résolus cependant de profiter de ruses, que ces Mespieurs mettent en œuvre; je voulus moi-même faire la contrebande. Dans ce dessein, je me rendais tous les jours au quartier de Ste. Cathérine, où les Matelots Hollandois, exposaient à la sourdine de leur toye et d'autres marchandises prohibées. Le profit que j'en retirais, en le vendant, était assez considérable, mais nous avions quelquefois le malheur d'être pris sur le fait par des commis de la Douane, qui se travestissaient en Matelots Anglois, entraient dans les mêmes cabarets, et s'associaient d nos parties. Je voulus me venger de cette canaille, et la méthode que je pris, me réussit parfaitement bien. M'étant placée un jour d quelque pas de la Douane, je vis arriver un jeune homme, avec un billet pour retirer des marchandises, que le Correspondant de son maître lui en voyait de Newcastle. Heureusement la Douane était fermée. C'était l'heure du repas pour les commis. Voyant le jeune homme en-

barrefesé, je lui en demandai la cause; il me dit, qu'il était venu chercher quelques marchandises, qui étaient nommées dans le billet, qui tenait à la main. Je le pris d'un air innocent, et l'ayant parcouru attentivement, je lui dis, qu'il fallait revenir le lendemain à huit heures du matin. Il me crut bonnement, et s'en fut. Il n'y avait point de tems à perdre. J'entrai dans un Cabaret, et ayant contrefait une lettre, de Monsieur Jean Richardon, à Mr. Cotte, M<sup>d</sup> à Londres, dans laquelle il lui marquait, qu'il lui envoyait par le vaisseau le *(Diane)* un paquet de linge, signé J. C. N<sup>o</sup> 4. et un panier de verres, signé J. C. N<sup>o</sup> 5. je me présentai aux Commis, qui me livrèrent les marchandises, en payant les Droits d'entrée. Je fis porter les verres chez un Marchand qui les acheta à un prix assez modique, et quant au linge, je m'en chargeai moi-même; et la semaine d'après je le vendis vingt guinées, car il était de plus fins.

Il fallait cependant changer souvent le rôle, car les mêmes ne réussissent guères deux

fois de suite. Mon hôteſſe avoit toujours l'eſprit occupé, à faire des projets, que je devois exécuter. Elle en avoit imaginé un des plus ſinguliers. Je devois m'habiller en homme, & tenir compagnie à un garçon de vingt ans, qui paſſoit pour le plus habile filou de la Capitale. Il avoit fait des expériences devant M<sup>r</sup> Buleys qui lui avoient mérité les plus grands éloges, et le bonnet de Docteur en filouterie. Comme nous devions paſſer les nuits enſemble, je réſolus de lui cacher mon ſexe; et j'eus lieu de m'applaudir dans la ſuite de cette précaution, car elle me ſauva la vie. Je puis me vanter, que nous fîmes pour plus de deux mois des coups de maîtres; Nous dépouillâmes plus de vingt boutiques. Mais cette rapidité de ſuccès tourna la cervelle à mon compagnon. Se croyant au deſſus de toute difficulté, il attaquoit ſouvent des places imprénables par la ſituation et la vigilance des aſſiégés. Nous en étions quittes alors en faiſant quelque ſeinte, ou en prenant la fuite. Mon compagnon étoit enlêté comme mule; il avoit juré de pénétrer dans un Magasin, qui lui avoit ſouvent don-



né dans la vie. Malgré les remontrances, que  
je lui fis, il fallut se rendre à cette entreprise té-  
méraire. Il est vrai, que dans toutes nos ex-  
péditions je risquais toujours moins que lui.  
Je ne faisais que recevoir des effets qu'il dé-  
baît, en l'attendant à quelques pas de la  
boutique. Mon compagnon, ainsi que je  
l'ai dit, voulait absolument tenter une en-  
treprise difficile. Il entra dans le Magasin  
vers le cinq heures du soir, avant qu'on  
eut allumé les chandelles, et pendant que  
la famille prenait le Thé. Il avait déjà dé-  
motté deux grandes pièces de broderie, outre  
six ou sept aunes de velours. Malheureuse-  
ment il ne savait pas user modérément de  
sa victoire. Un des garçons l'ayant ap-  
perçu, courut dans la boutique, mon com-  
pagnon prit la fuite, emportant tout le  
butin qu'il pouvait embrasser. L'alarme  
fut bientôt répandue dans le voisinage. Je  
pris les devants avec toute la vitesse ima-  
ginable. par bonheur je connaissais une  
vieille femme, qui occupait un second étage

Dans cette même rue. J'y montai rapidement, d'où je pris parer mon compagnon, que la populace menait chez le Commissaire du quartier. Il était garotté, et faisait des efforts inutiles pour se débarrasser. On m'avait vu entrer dans cette maison, et me soupçonnant de complicité, un officier de police en avait assiégé la porte. La vieille par une présence d'esprit peu commune dans ces embarras, me fit promptement endosser un petit singlé, qui était sur son lit, de sorte, que je fus en état de me présenter, lorsque l'ordre vint, pour faire la perquisition. La vieille jura qu'elle n'avait point laissé entrer d'homme chez elle; qu'apparemment la personne que l'on avait vue entrer s'était esquivée par la porte de derrière qui donnait dans une allée. On fit des recherches fort exactes, mais n'ayant point trouvé d'homme dans toute la maison, les officiers furent obligés d'en sortir sans avoir rien fait.

Je n'étais pas encore hors de danger, car mon Compagnon, pour éviter la corde, avait déclaré le nom de son complice, qui

c'était Gabriel Spencer, nom que j'avais  
pris dans mon déguisement. On promet  
une récompense dans la Gazette à celui  
qui prendrait Gabriel Spencer; mais com-  
me j'avais toujours caché mon sexe à cet  
infidèle compaignon, je n'eus point de diffi-  
culté à me soustraire aux poursuites de la  
justice. J'étais cependant dans une inquié-  
tude perpétuelle, jusqu'au jour, qu'il fut  
pendu. persuadée que les morts ne racen-  
tent rien, je me reproduis dans le public,  
car j'étais endurcie dans le crime, et ni  
les réflexions de probité, qui me revenaient  
de temps en temps, ni la mort prématurée  
des mes amis, ne pouvaient me détour-  
ner d'un train de vie où j'étais ha-  
bituée, et que mon hôte et l'espérance  
du gain m'encourageait à continuer. Je  
renonçai cependant à l'habit d'homme,  
qui ne s'était pas bien, et embarrassait  
mes manœuvres. Mais comme j'avais  
parlé sous tant de formes, il fallait en cher-  
cher une nouvelle. Pour cette fois, rien ne  
me sembla si propre, à cacher mes dessein

pernicieux, que le personnage d'une pauvre  
femme, qui demande la charité. Dans cet ap-  
pareil j'allais me présenter, aux portes des  
grandes auberges. Il arrivait du monde à  
tout moment; je recevais des aumônes des  
Gentilhommes campariards, qui auraient du  
contenter une personne de ma figure, mais  
il me fallait quelque chose de plus. L'occa-  
sion s'en présentait assez souvent. Une fois  
sur-tout, que les écuries étaient pleines, je  
reçus un ordre d'un Gentilhomme, qui m'a-  
vait souvent donné la pièce, de conduire son  
cheval à une autre auberge, où il était en-  
nu. C'était à l'enseigne du lion rouge.  
Au lieu de l'y mener, je m'en fus chez un  
ami de mon hôte, franc coquin de pro-  
fession, qui de ce soir même vendit la bête  
à un maquignon comade pour vingt qui-  
nées. Je lui en donnai cinq pour récom-  
pense, de sa friponnerie, mais je prenais  
garde de reparaitre à la porte de mon an-  
cienne auberge. Je fréquentai désormais  
une grande hôtellerie du côté de Witechapel,  
où il arrivait tous les soirs, et d'où il par-



taient tous les matins un grand nombre de carrosses. J'eus souvent l'occasion de faire de petits vols, mais ils m'en valaient pas la peine. Je trouvais à la fin de quoi dédommager ma perte de temps. Une servante apporta une grand paquet, qu'elle me confia au défaut de la Maîtresse, et des Domestiques, qui n'étaient point pour lors dans la cuisine, ni dans la cour. Je lui avais fait croire, que j'étais la servante, et que je ne manquerais pas de remettre son paquet au cocher qui devait partir le lendemain. J'eus puis plutôt trompé cette innocente, que lui ayant vu tourner le dos, je gagnai au plus vite la Maison de Mrs Puley, où je fus charmée de trouver dans cette petite plusieurs aunes de belle dentelle, et quelques gazon d'or le plus fin.

Cependant je vis le lendemain mon signalement dans la gazette. Il fallait par nécessité changer d'équipage, ce que je fis d'autant plus volontiers, que j'ai mérité la propreté, et ne souffrais la saloperie, qui avec une espèce de répugnance, Je crus donc qu'il fallait endosser un habillement propre et modeste,

je me déterminai à celui de veuve. Avec  
un air hypocrite je pouvais passer partout,  
et j'eus bientôt lieu de m'en applaudir.  
Un jour surtout me trouvant près de la  
bourse dans le moment, que les équipa-  
ges du Roi arrivaient, la foule était si épais-  
se, que je pris la liberté d'entrer dans une  
boutique de galanterie. Les jeunes demois-  
elles me firent asseoir, tandis que la curio-  
sité les mena dans la rue pour voir sa Ma-  
jesté. Je ne restai point dans l'inaction  
pendant leur absence. Ayant fait une  
pacotille de dentelles, de coiffes, de rubans,  
je me glissai dans la foule sans être ap-  
perçue, et ayant gagné le derrière de la  
bourse, j'entrai dans un fiacre, qui pa-  
raissait m'y attendre. Je dis au cocher  
de me mener dans la rue St. Jean; j'a-  
vais eu la précaution de fermer les volets,  
crainte de découverte. En effet j'entendis  
en passant qu'on criait au voleur; peut-être  
s'était-il fait d'autres vols; m'importe j'étais  
tout autant en sûreté, qu'un voleur l'est  
dans un moulin.

Nous étions alors Dans le tems de la  
foire de St. Barthélemi. La quantité de  
Marchandises, que l'on y apporte de tous cô-  
tés, et le nombre des curieux, qui les spe-  
ctacles y attirent, m'inspirerent l'idée d'y  
apayer ma fortune. Je ne fis les premiers  
jours que des progrès indifférents; le public  
en fut quitte pour une douzaine de moucho-  
irs de soye, quelques Colifichets, et une montre  
d'argent, que j'escaimotai d'un paysan, mais  
il m'enriva une bonne aventure, qui le combla  
à ma joie. Etant au Café de la foire,  
je fus abordée par un Gentilhomme de bon  
né mine, et très bien mis, qui me fit poli-  
ment la proposition de boire du Thé. Je  
métais alors d'un âge à faire de conquê-  
tes, mais comme j'employais tout l'art  
possible pour me rasseoir aux yeux des  
hommes, mon visage pouvait tromper u-  
ne personne qui m'y regarderait pas de  
fort près. D'ailleurs je m'aperçus aisément  
que mon Gentilhomme avait bien humecté  
son dîner ce jour-là. J'acceptai donc son of-  
fre de la meilleure grace du monde. Ayant

pris le Thé, il fut convenu de faire un tour  
à la foire. Comme le spectacle allait s'ou-  
vrir, nous y prîmes une loge. On joua une  
comédie pleine de grossièretés obscènes, et de  
mauvais plaisanteries. Mon Compagnon  
n'en perdit aucune, il badina beaucoup, et  
j'en tirai un bon augure. En effet dès que la  
première pièce fut achevée, il me proposa  
un souper aux armes de la reine près de St.  
Paul que j'acceptai. Comme il était en  
train de boire il y fit une parfaite débau-  
che. Il me donna quelques baisers, qui me  
rebutèrent, car je crûs, qu'il n'y a rien de  
si déshonorant à une femme qu'un homme yre.  
Je fus obligée d'appeller un carrosse, où nous  
le jetâmes tout endormi. Je me plaçai vis-  
à-vis de cette bête, qui était magnifiquè-  
ment parée. Il portait une perruque, qu'il  
avait couté pour le moins vingt guinées,  
une montre d'or à répétition, une épée à  
manche <sup>d'or</sup>, et une canne à paume du mê-  
me métal. Je voulais aussi savoir, ce qu'il a-  
vait dans sa bourse. Je n'avais pas la moin-  
dre peine à me satisfaire. Nous allions à



petit train, car la nuit était fort avancée et très obscure. Je saisis l'épée, la canne, la montre avec une bourse pesante, que je tirai doucement de sa poche. Je m'oublie pas même la perruque. Puis ouvrant la porte du fiacre, j'en sortis aisément sans que le Cocher s'en aperçut. Nous lui avions dit de nous mener à la place St. James, où mon Gentilhomme avait une belle maison, quoique garçon, et où il m'avait promis de me donner un appartement pour cette nuit. —

Madame Pouley m'attendait au logis avec impatience. Grand Dieu! que sa surprise fut agréable, lorsqu'elle me vit arriver chargée de ces précieuses dépouilles. Elle entreprit d'en disposer le lendemain, ce qu'elle fit avantageusement. En ouvrant la bourse j'y trouvais cent et dix quinées, que j'ajoutai à la masse dans mon bureau.

Cette aventure me fournit le loisir de respirer quelques jours. Nous fîmes des fêtes à notre maison, où la bonne chère,

et la joye, regnerent à l'excès. Je perdis  
insensiblement le don de la réflexion, j'é-  
tais trop avancée dans le chemin de l'in-  
quité pour songer à la retraite. Dieu me  
permit de triompher encore dans beaucoup  
d'entreprises. Ce fut néanmoins avec un peu  
de remords que je depouillai une jeune De-  
moiselle, que par le hazard me fit rencon-  
trer quelques jours après dans le parc de  
St. James. La petite se promenait seule sui-  
vie d'un domestique en livrée. J'arrêtai  
celui-ci pour lui demander, à qui'apparte-  
nait cette jolie Demoiselle. Il me répondit,  
que c'était la fille de Milord —. Il  
m'en fallut pas d'avantage pour mettre  
en oeuvre le projet, que j'avais conçu.  
J'abordai la petite Milady un moment  
après, qu'elle eut envoyé son laquais  
cher son père, pour lui apporter quelque  
chose, qu'elle avait oublié. — L'esperan-  
ce de voir passer le Roi; car il devait  
aller ce jour-là à la Chambre des pairs  
pour donner son consentement à quelques  
bills; retenait M<sup>lle</sup> au parc. Milady Poffy

lui dis-je comment se porte-t-on chez  
vous? Je vis hier votre frere, qui me dit,  
que M<sup>r</sup> votre pere etait indisposé; j'espère  
qu'il se porte mieux, car j'en serais au  
désespoir. Graces à Dieu, il n'a eu  
aucune maladie fâcheuse, me répondit  
la petite; je vous suis bien obligée de la  
part, que vous prenez à sa santé. Notre  
connaissance était plus que liée, quand  
je vis paroître les gardes du Roi. Comme  
la foule était innombrable j'offris mes  
services à M<sup>lle</sup> pour la placer sur un  
banc, ou la tenir entre mes bras, pour  
mieux voir la personne du Roi. En effet  
j'ai trouvé une place sur un banc, où  
elle put à son aise satisfaire sa curio-  
sité, mais j'eus soin de lui bien  
faire payer; en feignant de vouloir la  
soutenir contre les secousses, je détachai  
une belle montre d'or de sa ceinture, et  
un magnifique bracelet de son bras.  
Je me retirai doucement; il y avait après

de si énormes pour empêcher la petite *Dante* de tomber. Le cortège du Roi était nombreux, et comme les chevaux de sa Majesté se promenaient à pas graves et lents, j'étais déjà à la porte du pain, avant que le premier détachement des gardes l'eut passé. Je montai dans un fiacre, et sans m'inquiéter du tumulte, quoique mon vol pourrait faire naître, je me rendis chez mon hôte, qui voyant la joie éclater sur son visage, m'embrassa tendrement, et me baigna de larmes chaudes, qui ne provenaient pas siirement de la douleur.

Il ny eut qu'une circonstance qui interrompit le cours de nos succès pendant quelque tems. Les voisins devinrent jaloux de notre bonheur. On voyait apporter dans notre appartement des soupers préparés à l'auberge, des bouteilles de vin, du punch &c... Des curieux impertinens s'aviserent de semer de bruits scandaleux sur notre compte, qui ne man



querent pas d'être rapportés à la Magi-  
strature. Un clerc de Commissaire, jeune  
homme peu versé dans les règles de sa pro-  
fession se rendit un matin chez nous, qu'à  
peine étions nous levés. Entendant frap-  
per à la porte, je la lui ouvris d'un air  
poli et gracieux, et lui demandai ce qu'il  
y avait pour son service. Il me dit, que  
son maître lui avait expressément ordon-  
né, de s'informer de mon état, et de celui d'  
une vieille femme, qui demeurerait dans la  
même maison. C'est apparemment ma tan-  
te, répondis-je, avec la bonté, M<sup>r</sup> de mon-  
ter un moment, et je vous ferai voir cette  
bonne femme. J'en avisai M<sup>me</sup> Buley, qui  
me fit préparer du chocolat, pendant quelle  
se levait. Cette vieille pecheresse sortit  
quelques moments après de sa chambre  
avec un air si vénérable, qu'elle en imposa  
au jeune homme. Donnez nous du chocolat  
ma nièce, me dit-elle, et pendant que M<sup>r</sup>  
en boira une tasse, je le contenterai sur no-  
tre chapitre. Il est vrai que la visite est

un peu singulière, mais une honnête per-  
sonne, ne rougit jamais d'expliquer sa situa-  
tion, quand il s'agit de contribuer à la  
découverte des méchants. Il n'y a que les  
fripons à qui la dissimulation soit néces-  
saire. Elle lui dit alors qu'elle vivait de  
certaines ventes que lui rapportaient  
des actions dans la Compagnie des Indes,  
et qu'apparemment son aisance faisait naître  
l'envie et la calomnie. Pour preuve de ce  
qu'elle venait de dire, j'eus ordre d'exhi-  
ber certains papiers, que j'avais dans  
mon bureau, et qui donnerent une idée  
fort avantageuse au clerc et à son  
maître; car dès le soir Monsieur S....  
le Commissaire vint nous faire mille ex-  
cuse en personne. Nous le reçûmes avec  
froideur, car notre résolution était  
prise. M<sup>me</sup> Buley devait se transporter  
à la fin de la semaine; heureusement  
son loyer était échû; dans un quartier  
inconnu de la ville: il était aussi décidé  
que je louerais un petit appartement de l'au-

le côté de la rivière, et que nous convertissions toutes nos espèces en billets de banque. Je goûterai fort ces raisons, qui me procuraient un peu plus de liberté, et mettaient ma vie et mon argent en plus de sûreté. Avant même de m'établir en ville, je voulus faire quelques excursions en campagne, pour y prendre l'air et me désennuyer. J'étais bien résolue de faire pèlerin mon voyage aux Marchands de la province et aux Aubergistes.

C'était précisément le temps de la foire de Colchester. J'y arrivai dans un jour et j'avoue, que je vis avec une extrême joie cette place, où j'avais passé mon enfance, et les premiers ans de ma jeunesse. Je m'informai de la famille de Mr . . . . . mon beau père, mais hélas! il est mort, ainsi que sa femme depuis plusieurs années; les deux filles avaient épousé des Gentilshommes d'une différente province, et le frère qui possédait le bien de sa maison, avait fixé sa résidence à Londres, où il

10  
avait l'honneur de représenter sa ville  
dans la grande assemblée de la nation.

J'étais logée dans la plus belle Auberge, de l'endroit, où je faisais servir en reine. On m'y admettait que de gens d'une certaine façon; apparemment que ma parure m'y avait fait recevoir. Ayant fixé le jour de mon départ, je fus dans une boutique où je marchandai des mouffelines, des dentelles, et des étoffes de soye pour la valeur de 50 quiniées. Je dis au garçon de m'apporter ma marchandise le lendemain à dix heures du matin, et que je le payerais. Il vint à l'heure même, mais comme j'étais couchée, il eut ordre de laisser la marchandise, et de revenir à midi. Il s'en fut, les mains vuides, sans aucune difficulté. Je m'habillai à la hâte, et descendant avec mon paquet, je sortis par la porte de derrière dans le moment que les domestiques étaient occupés à servir une quantité de monde, qui venait d'arriver en quatre carrosses. J'étais



un peu embarrassée sur la route que je  
prendrais. Il me vint dans l'esprit, que  
je n'étais qu'à quelques lieues d'Har-  
wich, et qu'en cas de poursuite, il me  
serait aisé de me réfugier sur un vaisseau  
et de passer en Hollande. Je fis à peu près  
une lieue à pied par des chemins écartés,  
lorsque je vis arriver une chaise de retour.  
Je m'approchai du portillon, que moyen-  
nant un écu me permit de monter. Je  
craignais toujours les clameurs de la ju-  
stice; mais apparemment on croyait que  
j'étais allée montrer mon emplette à  
quelque personne dans la ville, car j'a-  
vais longtems entretenu mon hôte sur  
le sujet des principales familles  
de Colchester, que j'avais connues autre-  
fois. Quoiqu'il en soit, nous arrivâmes  
de bonne heure à Harwich, où je fus lo-  
ger à l'enseigne du vaisseau, àberge fré-  
quentée par les Capitaines de paquebots.  
Après souper l'on me mena dans un  
cabinet, où il y avait un lit assez propre.  
J'eus de la peine à prendre le moindre repos.

Je commençai cependant à fermer l'œil  
lorsque j'entendis frapper assez rudement  
à la porte. J'en eus une frayeur terrible,  
mais elle fut bientôt dissipée; car ce n'était  
qu'un matelot, qui demandait à la servan-  
te, qui lui avait ouvert la porte, s'il y  
avait dans la maison des personnes, qui  
passaient en Hollande. Je répondis de  
ma chambre, oui. Vous m'avez donc qu'à  
venir au port dans une demi heure,  
dit le matelot, et s'en fut. Je descendis  
assez brusquement, non sans appren-  
voir un port-manteau dans une cham-  
bre voisine, dont la porte était ouverte,  
et où deux Capitaines Hollandois, qui  
étaient yvres comme des musiciens, ron-  
flaient à bouche ouverte. Je rencontrai  
à deux pas de l'auberge un autre mate-  
lot, qui cherchait de passagers pour le  
bateau d' Ipswich. C'était précisément  
mon affaire; je lui demandai, s'il voulait  
porter ma malle, moyennant un petit écu  
que je lui offris. Il répondit, qu'il serait  
harné de me servir. Suivez donc moi, lui

dis-je. Il monta, et prenant entre les bras  
mon paquet, et le port-manteau des Hol-  
landois, que j'enveloppai dans un grand  
tablier, je lui donnai de sortir, et de  
m'attendre à vingt pas de la maison.  
Il obéit. Pour moi, j'appellai la servante,  
qui faisait bouillir le coquemar pour le  
Thé, et lui payant mon souper et ma  
gîte, je lui donnai une pièce de Douze  
sous pour ses peines. Elle me remercia  
d'une révérence à la paysanne, et s'en  
retourna dans la cuisine. Je suivis le  
matelot à toutes jambes, car il n'avait  
fait entendre, que je n'avais point de  
tems à perdre. J'entrai dans le bateau  
où il y avait déjà plusieurs personnes.  
Le vent étant favorable, nous arrivâmes  
bientôt à Spawick, car ce n'est, qu'un  
bras de mer à traverser. En y abordant  
il s'agissait de faire la visite des malles.  
Le commis me demandèrent la clef de  
mon port-manteau. Cette question me  
surprit un peu; j'eus cependant l'esprit

de leur répondre, que je ne l'avais pas  
sur moi; que le porte-manteau apparte-  
nait à mon mari, que j'avais laissé à Har-  
wich pour des affaires. Cette défaite me les  
contenta pas; je consentis enfin qu'ils l'ou-  
vrissent de force; ce qui fut fait dans un  
clin d'oeil. Ils n'y trouverent aucune  
contrebande, car il avait été visité  
à Henrich, mais en revanche il y  
avait du Linge, quelques sacs de du-  
cets, et environ 50. Louis d'or. Je ne m'  
attendais pas à une si belle proie. Je la  
fis transporter, à l'enseigne du tureau,  
où mon premier soin fut de faire  
un paquet de mon or, et de le met-  
tre en poche. Ayant recommandé  
le portemanteau aux *foins* de la mai-  
tresse, je sortis vite de cette auberge,  
bien résolue de n'y point retourner: le por-  
te-manteau devait payer une chopin  
de vin de Malaga, que j'avais ava-  
lé presque d'un trait pour me sorda-  
ger les *esprits* animaux. -

En sortant de cette bourgade, je



rencontrai un laboureur, qui allait à la charue. Ami, lui dis-je, pourriez vous me louer un cheval d'ici à Colchester, j'en donnerai une demi quinée? L'appas du gain enchantait le paysan. Oui, Madame, répondit-il, j'en ai un à la maison, dont vous aurez lieu d'être content, et j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre destination. Je lui dis de me l'amener sur le champ. Le bon homme s'en fut chez lui, et dans un moment, je le vis arriver avec un petit cheval, qui était très bien sellé. J'y attachai ma pacotille de dentelle, que j'avais volée à Colchester, et montant à cheval, je suivis le laboureur, qui me devançait à grands pas. Mon dessein n'était pas d'aller à Colchester. Aussi, dès que nous fumes arrivés à une lieue de cette ville, j'eus une colique de commande, et ayant fait signe à mon guide d'arrêter, je descendis à une petite auberge, d'un quart de lieue du grand chemin. Nous avions pris une route écartée pour y arriver, de sorte, que j'étais en pleine sûreté.

Je payai la demie guinée au playsem,  
à qui je fis manger de la viande froide  
et boire deux bouteilles de bière, qu'il  
préféra au vin. Je m'arrêtai dans cette ca-  
bane un jour et demi, ensuite de quoi je  
pris le carrosse de Londres, où il n'y avait  
qu'une nourrice et un enfant. Nous arri-  
vâmes le soir à l'enseigne des Clefs croisées,  
dans la rue de Grace-church, où je montai  
en fiacre pour aller rendre compte de mes  
voyages, à ma cher Dame Bulby. La  
bonne créature me reçut avec des démon-  
strations d'une tendresse vraiment ma-  
ternelle. Je lui fis un ample récit, de mon  
expédition, qui me méritait bien le nom  
de sa fille. Le coup, que j'aurais fait à  
Harrowick, lui parut un chef-d'œuvre.  
Elle ne put s'empêcher de me faire une  
observation digne de son expérience. Le  
métier de voleur, dit-elle, pourvu qu'on  
s'y conduise avec un peu de circonspection  
est le plus sur moyen de faire fortune. Un  
voleur profite des bêtises d'autrui, et comme  
ces bêtises sont très fréquentes dans le monde,

il ne peut manquer d'en tirer tôt ou tard  
un parti fort avantageux d'ailleurs, ajouta-  
t-elle; toutes les professions ne se soutien-  
nent-elles pas de sottises des autres?

Quelque captieux que fut cet argument;  
ce n'était pas à moi à y découvrir les sophis-  
mes. Il doit cependant sauter aux yeux des  
honnêtes gens. Je ne le répète pas pour leur  
en imposer. Le but de mon histoire est de ré-  
véler au public les voyes secrètes, dont les fri-  
pons se servent pour les dépouiller; & fin que  
ces exemples puissent leur servir de sauve-  
garde contre les pièges, que l'iniquité leur  
tend de tout côté.

Je n'avais pas le bonheur de faire  
ces réflexions dans ce temps-là. Au contrai-  
re j'étais emportée par un torrent auquel  
je ne pouvais résister. Après me reposer  
deux jours, je commençai mes anciennes  
courses. Je passai souvent par devant la  
boutique d'un orfèvre dans Foster-lane,  
où je ne voyais qu'un ouvrier, qui sortait  
de tems en tems pour aller à la buvette. Un  
soir vers les six heures, je me mis à épier

ses mouvemens. Il ne manqua de passer  
au Cabaret, et dès qu'il y eut mis la tête,  
j'entrai dans la boutique, où je trouvai  
plusieurs pièces de vaisselle, à demi ou-  
vées sur la table de l'ouvrier. Après avoir  
examiné les ressorts de la boutique, j'é-  
tais saisie ma proie, lorsqu'un jeune hom-  
me s'élança d'une maison de l'autre cô-  
té de la rue. Appercevant son ombre qui  
venait comme un éclair, je heurtai du pied,  
et appellai le maître à sa boutique. Je n'a-  
vais pas achevé ces paroles, que j'eus sen-  
tis saisir au cou avec une violence extrê-  
me. Je poussai un cri furieux, qui attira  
dans le moment une vaste populace. Le  
maître et la maîtresse étoient sortis de leur  
salle à manger, et le garçon étoit revenu  
du cabaret. Je leur fis entendre d'un ton  
hardi que j'étais venue chez eux pour y  
acheter de la vaisselle et non pour voler;  
que cet impertinent, le montrant au doigt  
celui qui m'avait saisi, avoit eu tort de  
me toucher, et que j'en tirerais une satisfac-  
tion entière par devant un Magistrat.



L'onfrère voulait finir l'affaire, mais le  
jeune homme l'assura qu'il n'avait vu  
jetter les yeux sur la valiselle d'une ma-  
nière suspecte, et qu'il fallait approfondir  
cette affaire. Le maître ne savait à quoi  
s'en tenir, lorsqu'il vit passer M. D. . . .  
côcherin de la ville de Londres et juge de  
paix: Monsieur D. . . . lui dit l'ose-  
vre, il est survenu dans ma boutique un  
petit déffiant qui demande votre admise.  
Dès qu'il fut entré, mon accusateur com-  
mença son histoire, avec toutes les circon-  
stances aggravantes. Je répondis modeste-  
ment, que mon dessein avait été d'acheter  
quelques cueillers d'argent, et que ne vo-  
yant personne à la boutique, j'avais frap-  
pe du pied et appelle le maître, avant  
même que cet impertinent m'eut jette la  
main au cou; que d'ailleurs son approche  
ne m'avait point fait avertir le maître,  
puisque je ne l'avais point vu venir dans  
la boutique, lui ayant le dos tourné. Cette  
défense accompagnée d'un ton de voix

simple et naïf, fit pencher la justice de  
mon côté. Le commissaire me trouva im-  
cente; mais, ajouta-t-il pèsere, Madame,  
que l'imprudence de ce jeune homme, ne vous  
empêchera point de donner la préférence  
à mon ami Mr Darcy. Je lui dis, que  
Mr Darcy, s'était comporté en galant  
homme à mon égard, et qu'il toucherait  
de mon argent. Je marchandai ensuite  
une demi douzaine de cueillers d'argent  
pour trente deux schellings. Je tirai de ma  
poche une bourse, où il y avait une vingtai-  
ne de guinées, et j'en jettai deux sur la  
table, dont on me rendit la monnoye. Voilà  
encore une preuve, s'écria le Commissaire,  
que Madame n'a pas eu dessein d'agir  
malhonnêtement; car les voleurs de bouti-  
que ne sont gueres chargés de ces espé-  
ces d'or, surtout quand ils entreprennent  
quelque filouterie. Je dois donc plutôt  
ma grace, repliquai-je, à mon argent, qu'à  
votre faveur. Point du tout, dit l'hon-  
nête Commissaire; je vous avais justifiée

au paravant, mais cette dernière circonstance confirme l'équité de la sentence que j'ai rendue. Après quelques complimens et de mauvaises excuses de part et d'autre, nous reprîmes chacun le chemin qu'ils demandaient, nos affaires.

J'avais un rendez vous dans une boutique d'Covent Garden; mais à peine eusse je passé Temple-bar, que j'entendis un terrible bruit derrière moi. On était au voler, et la populace s'assemblait. C'était un homme habillé en veuve, qui venait de dérober plusieurs piéces d'or, dans une boutique de Fleet-street. Comme je portais cet habillement, un jeune étourdi me prit par le bras, et me livra à un garçon de la boutique, qui jura que j'étais précisément la personne. On me traîna environ cent pas avec la plus grande violence. J'avais beau protester au marchand, et au garçon, que je n'avais point mis le pied dans la boutique. Il fut décidé, que j'étais coupable, et que par conséquent, il fallait me mener par devant un.

juge de paix. Pour cet effet, on fit venir  
un Officier de justice, qu'on appelle Con-  
netable. On m'attendait que le retour des  
deux autres garçons de la boutique, pour me  
conduire chez le Commissaire: car ils deva-  
ient aussi faire leurs dépositions pendant  
cet intervalle, le marchand m'accablait de mil-  
le reproches outrageans; son garçon sous  
prétexte de me fouiller commettait des indé-  
cences, qui faisaient rire la couraille. Le Con-  
netable était un personnage grave, et avait  
l'air d'un honnête homme. Je lui dis à l'o-  
reille, de se souvenir de l'indigne traitement,  
que l'on me faisait. Il promit de me rendre  
justice en toute rencontre. Ce qu'il avait  
de mieux pour moi, c'est que le Marchand,  
à force de m'enviager, reconnut à peu  
près, que je n'étais pas la personne, qu'il  
avait vue sortir précipitamment de sa bouti-  
que. Sur quoi le Connetable le pria de me  
renvoyer; mais comme ses esprits étaient un  
peu échauffés, il menaça de faire punir l'offi-  
cier, en cas qu'il n'eût pas soin de ma person-  
ne; car son garçon persistait toujours dans le



même sentiment, et faisoit accroire, que  
les deux compagnons attesteront la même  
chose. Dans le moment, que la dispute com-  
mençait à s'allumer, arrivèrent Antoine et  
Jacques, les deux garçons, venant avec eux  
la fautive veuve, qui avait volé la boutique,  
puisqu'on avait trouvé dessous ses jupes tou-  
tes les marchandises, qui s'étaient égarées.

Le Marchand voulut alors mêl'argut, et  
m'en fit l'offre très poliment; mais le Comé-  
table, qui était résolu d'en tirer sa vengeance  
ce s'y opposa d'autant qu'il n'appartenait  
qu'à un juge de signer l'Aligissement. Puis-  
teurs j'avais repris courage, et je protestai  
hautement, que je ferai punir d'une manie-  
re éclatante l'impertinence et la brutalité  
de ces gens-là.

Ce qu'il y eut de plus comique dans  
cette affaire, c'est que la veuve, qui avait  
volé, trouva le moyen pendant notre dispu-  
te de s'esquiver adroitement d'entre les mains  
de ceux, qui l'avaient arrêtée.

J'imaginai d'abord, qu'on nous menait chez

le juge de paix. Nous y allâmes le  
Marchand, son premier garçon, le Corné-  
table et moi. Dès que nous fûmes en pré-  
sence du Commissaire, le marchand com-  
mença son ~~compte~~ compte par un récit des per-  
tes fréquentes, qu'il souffrait ainsi que  
tous ses confrères; mais son accusation é-  
tant vague, et indéterminée, le juge fit si-  
gner au Connétable, de lui raconter les cir-  
constances de cette dernière affaire. Celui-ci  
rapporta la chose fidèlement s'appuya sur le  
refus, qu'avait fait le Marchand de me con-  
gédier, lors même qu'il avouait, que je n'étais  
pas la personne, qui'avait commis le vol; il  
n'oublia pas les familiarités indécentes, qu'a-  
vait prises le garçon sous prétexte de me  
fouiller; en un mot, ma justification, était  
si complète, que le juge me conseilla, d'in-  
tenter un procès au marchand pour son mau-  
vais traitement; ces affaires ajouta-t-il, ne  
sont pas de mon ressort; tout ce que je puis  
faire; c'est de vous élargir, Madame, et d'en-  
voyer cet impertinent garçon, à Nérogate,

ce qui fut fait, immédiatement.

La première chose, que j'eus en conséquence de cet arrêt, fut de me transporter chez ma chère confidente, à laquelle j'expliquai en peu de mots cette aventure. L'autre, me dit-elle, s'assembla dit monde la plus heureuse, cette affaire vous rapportera pour le moins trois cent cinquantes, pourvu que nous me permettiez de la conduire. Je connus, ajouta-t-elle, un honnête homme de procureur, qui sait tirer un parti avantageux de ces petits brouilleries. Il commencera dès demain à mettre la main à l'œuvre. En effet, nous nous rendîmes chez le procureur, auquel nous fîmes un ample détail de toute l'affaire. C'était un homme, qui avait blanchi dans le métier, et qui par conséquent était verté dans toutes les ruses de la chicanerie. Il nous assura, que notre cause ne pouvait manquer de succès, et qu'il allait prendre sur le champ les mesures convenables. Il nous tint paroles; car le même jour il fit arrêter le marchand, qui donna caution, et promit, de me faire une honnête satisfaction. Mon procureur se remuant.

de ne vouloir point entrer en accommodement, disant que j'étais une riche veuve, et que je dépenserais mille livres sterling s'il le fallait pour tirer vengeance de l'insulte qui m'avait été faite. Les amis du Marchand presserent aussi le procureur de compromettre notre différend à l'amiable attendu qu'il étoit capable de nuire un honnête homme, qui se préloit à toutes les voyes de réconciliation; mais la somme que demandait le procureur, leur paroissoit exorbitante; elle étoit de 500. livres sterling, dont il ne vouloit point absolument déborder. Il leur dit cependant qu'il m'avertirait de leur démarche, et que si nous pouvions nous accorder ensemble, il ne demandoit pas mieux que de voir regner la paix entre ses concitoyens. Je consentis à donner un rendez vous au marchand chez le procureur. Pour cet effet, m'étant habillée très proprement en petit d'oeuil de veuve avec



quelques bijoux et d'autres colifichets, sur lesquels Madame Bulley avait prêté de l'argent, je me rendis à l'heure marquée au rendez-vous, où je trouvai mon marchand plein de soumission, me demandant mille pardons sur la méprise, qu'il avait faite, et offrant de me dédommager d'une manière honnête. Après lui avoir fait entendre d'un ton hardi, que je n'étais pas une personne du commun, je lui dis, que j'étais prête en considération de sa femme et des ses enfans d'en venir à un accommodement, pourvu qu'il fût digne de moi. Il promit de me demander pardon en public par la voye de la gazette. Je lui passai aisément cet aveu, qui aurait servi à me faire connaître dans le monde, et qui aurait été humiliant pour ce marchand sans m'être d'aucune utilité réelle;

mon procureur entendit à demi mot  
ce que je demandai, et il entra d'abord  
en matière. Le bourgeois était con-  
tent de me payer une centaine de gui-  
nées, déclarant, que c'était tout l'ar-  
gent qu'il possédait. Nous commençâ-  
mes à le railler un peu sur ce sujet; ce  
qui réussit si bien, que nous lui arra-  
châmes enfin une promesse de 150.  
livres sterling. et de deux habits de ro-  
ye pour le procureur et moi. Je dirai  
à louange de mon procureur, que je  
ne j'aurais vu de plus habile homme  
pour traiter les choses, soit par me-  
naces, soit par les voyes de douceur.  
Nous nous séparâmes ainsi pour nous  
rejoindre le lendemain et finir cette af-  
faire.

Madame Bulcyn y accompagna  
vêtue en Duchesse de la vieille Cour,  
dont elle avait une parfaite ressem-  
blance. On nous avait préparé un ma-  
gnifique repas, que nous dignâmes

accepter. Le tout se passa dans le meilleur ordre imaginable; je reçus les 150. livres sterling en billets de banque, les étoffes nous furent apportées par ce même garçon, qui m'avait insulté, et qui fut obligé de me faire réparation d'honneur à genoux. Le procureur n'avait eu pour ses peines que son habit de soye, je consentis à lui payer vingt guinées, et le marchand fut contraint d'en donner autant. Ainsi finit cette affaire dont j'eus lieu d'être fort contente, et qui fut la dernière, où la providence me permit de triompher. La clémence du ciel était épuisée, et sa justice devait tirer une vengeance plénire de mes iniquités. Je ne tardai pas longtems à en éprouver les effets, qui tôt ou tard se font sentir inmanquablement aux coupables mortels.

Trois jours après cette aventure, ayant perdu toute crainte de Dieu, et sans doute inspirée par un mauvais esprit, j'entrai dans une boutique d'galons. C'était un

endroit très obscur, où personne ne se  
trouvait. Je fis une parotille que je glis-  
sai adroitement sous ma capote. Je ser-  
tais en tapinois, lorsque deux servantes  
accoururent, et me saïsirent sur le seuil  
de la porte. Elle m'arrachèrent ma proye  
avec violence, et me traînèrent dans l'in-  
térieur de la maison, malgré toutes les  
protestations que je fis, et quelques pié-  
ces d'or, que je leur présentai. Je me jet-  
tai aux genoux du maître, qui était de-  
scendu sur le bruit, qui s'était fait en-  
tendre en bas. Je lui dis d'un ton de voix  
lamentable, que l'occasion seule avait fait  
un larron d'une pauvre veuve, qui avait  
plusieurs enfans à nourrir; mais, comme  
rien n'avait été enlevé, je le priai de me  
redonner ma liberté. Le vieillard se laissa  
attendrir, quand je vis arriver un officier  
de justice, qu'une des servantes avait été  
chercher, à l'insu de son maître. Il m'était  
plus tems d'apaiser cette affaire; il fallait  
me rendre par-devant un Commissaire,  
où les deux servantes raconteraient leur histo-



ire avec tant d'aigreur, et tant d'exagérations, que le juge de paix se trouva dans la nécessité, de m'envoyer à Newgate. Enfin après tant d'aventures, je me vis enfermée dans cette fameuse prison, où ma mère avait resté si longtems, où j'étais venue au monde, et d'où j'avais vu partir pour la potence tant de mes camarades, chemin, qu'il me fallait aussi prendre en peu de jours.

Il est impossible d'exprimer les horreurs de cet enfer terrestre; il faut avoir eu le malheur d'y avoir été pour en concevoir la moindre idée.

Une foule de ces démons incarnés s'était attroupée autour de moi. Vous voilà, donc enfin, Madame Flanders, me dit un d'eux! Il ya longtems, que nous vous attendions, dans cette demeure. Comment diable avez vous fait pour vous en éloigner jusqu'ici? A ça, dit un autre, il faut que nous buvions à la santé de Moll Flanders. On faisait venir de bouteilles de vin, et d'eau de vie, que l'on mettait

sur mon compte; c'étoit ce, qu'ils appor-  
taient la bien venue. Les uns me consola-  
ient, les autres m'exhortaient à prendre  
courage; ils disaient tous que je m'ai-  
couterais à leur façon de vivre, et que  
l'enfer, n'étoit pas si affreux qu'on le dé-  
signait.

J'eus la curiosité de demander à une  
femme, qui s'évertuait à égayer la Com-  
pagnie, et à boire l'eau de vie à longs traits,  
combien de tems elle avoit été en prison,  
et quel étoit le crime dont on l'accusait.  
Elle répondit mêm., qu'elle y avoit été  
quatre mois; que les premiers jours et  
le avoit été un peu triste, ainsi que je  
parcissais l'être, mais que depuis long-  
tems, elle avoit renoncé à la réflexion  
pour passer ses jours plus agréablement;  
non, ajouta-t-elle, que mon cas ne soit  
des plus sérieux, car je ne prolonge ma vie,  
qu'en feignant d'être enveinte, quoique je  
ne le sois pas non plus, que le Juge, qui a  
prononcé ma sentence de mort. Il faudra  
cependant le mois prochain que je fasse

le voyage de Tyburn (<sup>†</sup>); nous serons  
trois ou quatre bons lanterns ensemble,  
et nous avons déjà préparé une douzaine  
de bouteilles d'ecu de vie, ce qui nous  
fera voltiger sur la corde merveilleuse-  
ment.

Sur ces entrefaites, Madame Buley  
que j'avais fait avorter de mon malheur,  
arriva à la prison. La pauvre femme pa-  
raissait aussi abattue, que si on l'y avait  
envoyée pour quelque crime. Et après avo-  
ir plaint mon sort, avec des expressions  
vraiment maternelles, il ne faut pas, dit-  
elle, que je perde mon temps en prison, où  
je ne puis vous être d'aucune utilité.

J'ai travaillé avec soin à vos affaires.  
Elle se rendit incotinent chez le marchand  
que j'avais voulu voler. Il était après  
enclin à me faire grâce, mais le Commi-  
ssaire l'avait obligé sous peine d'une  
amende considérable de faire ses dépon-  
tions contre moi. Madame Buley entre-  
mit de le dédommager; mais comme sa paro-  
le d'honneur était aussi dommée; il re-

(†) Lieu où l'on justifie les criminels.

72  
sta inexorable. Ma chère confidente s'ad-  
dressa ensuite aux deux servantes, dans l'espé-  
rance, que l'appas du gain ferait quel-  
que impression sur ces esprits durs et sa-  
rouches. Elle offrit à une d'elles 120. qui-  
nées, à condition qu'elle se retirerait à quel-  
ques lieues de Londres jusqu'à ce que mon  
procès fut achevé; mais cette fille, qui étoit  
presque en haillons, et qui n'avoit pour  
gages que trois livres sterling par an, refu-  
sa de se prêter à aucun accommodement.

Elle fit plus, elle persuada à sa compagne,  
qui étoit d'un naturel moins inflexible, de  
rejeter l'offre de la vieille dame, de sorte que  
j'eus trois témoins contre moi, qui ne  
pourraient pas manquer de m'ôter la

vie. Je fus plongée pendant plusieurs  
jours dans une mélancolie profonde;  
tous mes péchés me revenaient à l'es-  
prit, et je ne voyais qu'une faible lueur  
de miséricorde, soit dans ce monde, soit  
dans l'autre. Mes camarades apprenant  
le trouble où j'étais, essayèrent mille moyens  
de me divertir. Comme je ne manquais pas  
d'argent, je les faisais souvent boire; je



contractai bientôt la même habitude, et devins aussi scélérat, et aussi étourdi, que les fripons les plus endurcis. On apprend à hurler avec les loups, dit le proverbe. Je le vérifiai dans ma personne, puisque j'étais devenue aussi supérieure en méchanceté, que je l'avais été hors de prison en finesse et dextérité; mais ce rêve fut bientôt dissipé. Un jour, le premier quichettier me prenant à part, Madame Manders, me dit-il, votre procès commencera demain, faites y attention; je crains, que si vous n'avez de puissans amis, vous n'êtes pas faite pour demeurer long-temps dans ce monde.

Cette fâcheuse nouvelle me jeta dans un abyme de réflexions. J'en fis avertir M<sup>me</sup> Buley, me cette pauvre femme) était tombée dangereusement malade, au point qu'elle était obligée de garder son lit. Elle eut seulement la force de me marquer par écrit, qu'elle me prouverait un habile ministre pour me préparer à ma fin, si j'étais condamnée

83

d'mort, et pour travailler à mon pardon  
après que la sentence seroit prononcée. Il  
étoit tems que nous pensions l'une et  
l'autre d'une pareille démarche.

Dès le lendemain, je fus conduite  
au vieux Bailey, (\*) où les Juges nous  
attendaient. On lut mon accusation,  
qui portait: Que la nommée Moll Stan-  
ders avait entré dans la boutique de Mon-  
sieur Johnson, d'où elle avait volé des  
galons d'or de la valeur de 46. livres  
sterling. Je voulus d'abord faire ma dé-  
fense, mais il fallut préalablement ouir  
les témoins. Le premier, qui étoit le Mar-  
chand, déclara en termes assez doux la  
chuse comme elle étoit arrivée; il en mi-  
tiga même quelques endroits de façon,  
que je me flattais de trouver grâce devant  
la cour; mais lorsque les deux servantes  
furent appelées, l'une après l'autre, elles  
représentèrent mon cas dans un jour si  
affreux, avec tant de circonstances, que  
je fus obligée de demander la permission  
aux juges de me justifier en peu de mots.

(\*) Lieu où l'on juge les criminels.

Comme ces deux diables s'étaient  
épuisées, on me fit signe de commencer  
ma défense. Je déclarai aux juges, que  
mon intention n'avait point été de voler  
M<sup>r</sup> Johnson; qu'étant entré dans sa bou-  
tique, et n'y voyant personne, j'avais à  
la vérité manié quelques galons d'or, que  
j'avais apportés jusque sur le seuil de  
la porte pour les examiner au jour. Ici  
les deux servantes m'interrompirent à la  
fois, dirent que je les avais fort bien exa-  
minés dans la boutique, et qu'ils étaient  
sans doute de mon goût, puisque je les  
avais cachés sous mon capote, et que je  
les emportai à toutes jambes. Cette mau-  
vaise plaisanterie me déconcerta au point  
que je n'eus plus rien à dire, à ma justi-  
fication. Je mis seulement les juges de  
vouloir bien considérer, que c'était le  
premier crime que j'avais commis, s'ils n'en  
connaissaient pas d'autres; et que com-  
me le Marchand n'avait point été frau-  
dé, j'espérais qu'ils me représenteront

à sa Majesté dans un jour plus favorable, que les criminels, qui avaient volé ou assassiné.

Le juge me laissent parler, mais dès que j'eus fini, l'un d'eux d'un air grave prononça ma sentence, qui portait: que je serai pendue par le cou, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît.

Ces paroles étaient un véritable coup de foudre; je tombai énoyée, et ne repris l'usage de mes sens, que lorsque je me retrouvai en prison, après maintes et maintes secousses. Je n'avais à présent devant les yeux, que la corde, et la potence, j'avais une fièvre continue, et les esprits dans une terrible agitation. La pauvre Pouley étant avertie de mon sort malheureux, se fit transporter dans ma prison. Cette femme souffrait une douleur presque égale à la mienne, outre une maladie affreuse qui la dévorait, elle se reprochait d'avoir envoyé à la potence avec à bonne personnes. Elle m'avait mise dans le même chemin, car ma résolution avait été après



mon retour de la campagne) de renon-  
cer à ce dangereux métier, mais les vi-  
ves instances de cette vieille confidente  
m'avaient engagé à le continuer aux dé-  
pens de ma vie. Je lui pardonnai volon-  
tiers en considération de la tendresse, qu'  
elle avait toujours eue pour ma per-  
sonne, et de la vive douleur, dont elle é-  
tait visiblement pénétrée. Je la priai pour  
toute grâce de m'amener l'Ecclésiasti-  
que, qu'elle m'avait promis. La bonne  
pénitente me l'envoya dès l'après-midi.  
C'était un homme d'un caractère sérieux,  
mais doux et affable, et plein de l'esprit  
de Dieu; différent en cela de l'aumônier  
de la prison, qui venait quelque fois le  
matin nous faire une mauvaise exhorta-  
tion, et s'enivrait ensuite avec les prison-  
niers, qui lui donnaient de l'eau de vie,  
et d'autres liqueurs fortes. Celui-ci me  
fit entendre prudemment qu'il fallait  
miséricorde à tout peccé, que quelque é-  
normes que fussent mes crimes, la clemen-  
ce de Dieu était infinie, et que pour l'obte-

nir, il ne fallait que detester sa vie pas-  
sée et mettre toute sa confiance dans la  
bonté divine, et les merites de Jésus-Christ.  
Les discours répandaient un doux baume  
dans les blessures de mon ame; je regardais  
avec horreur les plaisirs de ce monde et  
ne soupirais qu'après l'éternité. Le Chape-  
lain fut charmé de me trouver dans ces  
sentimens, mais si je pouvais, dit-il, vous  
obtenir un répit de quelques semaines,  
vous pourriez encore faire une plus ample  
satisfaction à la justice divine pour la  
multitude des péchés, que vous avez com-  
mis. —

Je avoue, que cette proposition ébran-  
la un peu la fermeté de mon ame, j'au-  
raierais de jouir de la lumière affranchi de  
ma prison encore quelques jours, et même  
je concevais quelque espérance d'obtenir  
un pardon, ou du moins d'être transporté  
dans les Isles. Le Ministre se donnait des  
soins infinis pour me trouver le temps  
d'un repentir sincere. Comme les juges  
m'avaient représentée au Roi dans un jour

savorable, il n'eût point de peine à me  
procurer par son crédit un répit de quinze  
jours. Il me le notifia avec toute la pré-  
caution, car le cas exigeait, j'en respon-  
dis une joie extrême, quoiqu'un répit so-  
it très rarement suivi d'un pardon. Ce-  
pendant l'on pouvait dans cet intervalle  
travailler à faire mitiger ma sentence;  
j'étais sûr des bons offices de l'Eclési-  
astique, tandis que M<sup>re</sup> Buley ferait pré-  
senter des placets à tous les Secrétaires  
d'état en ma faveur.

Deux jours après, que j'eus obte-  
nu mon répit, je fus témoin d'un spectacle  
bien touchant dans la prison. C'était le  
jour marqué pour l'exécution de six cri-  
minels, dont deux avaient volé sur le  
grand chemin, et les quatre autres ava-  
ient pillé des boutiques avec effraction. A  
six heures du matin, le geôlier ouvrit les  
cellules, où ils étaient enfermés; nous enten-  
dîmes leurs gémissements confus, qui étaient  
capables d'attendrir les cœurs les plus farou-

ches. Cependant ils ne produisoient pas le même effet sur la détestable cohue dont Newgate fourmille toujours. Les uns travaient à la santé de ces pauvres criminels, les autres leur souhaitaient un bon voyage à l'autre monde, quelques-uns juraient contre ceux, qui leur euraient ôté la vie; mais il n'y en eut qu'un ou deux, qui les plainquirent ou qui prièrent Dieu pour eux.

Le même jour, vers les deux heures de l'après-midi, le charitable Ecclesiastique entra dans la prison; et vint me voir sur le champ dans une petite chambre, que j'avais louée depuis mon repit. Il m'expliqua en termes fort touchans ce que je devais à Dieu, qui me comblait encore de ses faveurs, après en avoir si long-temps abusé; que le malheureux, qui n'avaient souffert la mort ce jour-là, ne l'avaient pas tant méritée qu'une personne, qui avait vieilli dans l'iniquité. (Je lui avais fait un abrégé de toute ma vie.)



Enfin il m'exhorta à profiter du tems, que la providence m'accordait encore, pour effacer par mes larmes le souvenir de mes crimes; cet espace n'est pas de quinze jours, ajouta-t-il, car je vous apporte un ordre du Roi, pour passer en Amérique, et y rester sept ans. Tout ce, que je crains, c'est, que la mauvaise Compagnie, avec laquelle vous vous trouverez dans ce passage, ne vous fasse oublier les bons sentimens, que Dieu vous a inspirés, et ne vous replonge dans vos anciens excès. Non, Saint homme, lui dis-je, en me jetant à ses pieds, j'aurai toujours présentes à mon esprit les instructions divines que je recevrai de votre bouche, et je ne passerai de jour sans exercer les actes de piété que vous m'avez recommandé. Il me répéta encore quelques propos qu'il voulait; disait-il graver dans mon coeur, et en parlant, il me fit accepter deux livres

de dévotion, dont je me suis toujours  
servi depuis. Cet homme divin ne voulut  
recevoir ni de moi, ni de M<sup>me</sup> Buley  
la moindre récompense pour les services  
essentiels qu'il nous avait rendus, à l'âme  
et à l'autre, car il avait par ses discours  
entièrement redonné cette vieille péche-  
resse, de sorte, que renonçant à ses abo-  
minables maximes, elle devint une sin-  
cere pénitente, et fut l'exemple de tout  
son quartier. Je ne vis plus mon libéra-  
teur, car le vaisseau, qui devait me trans-  
porter en Amérique, partit trois jours  
après notre dernier entretien, et à mon  
retour de mon exil, je ne puis jamais  
malgré toutes mes recherches, m'informer  
de ce qu'il était devenu. Il se plaisait  
à faire le bien secrètement, et ne deman-  
dait d'autre récompense, que le témoigna-  
ge de sa conscience. C'est avec les plus  
tendres sentimens, que je le nomme dans  
le moment, que j'écris ces mémoires,

et j'en retiendrais jusqu'au dernier  
soupir la plus parfaite reconnaissance.

Le changement de ma sentence me  
fit respirer à mon aise; pendant que ma  
chère confidente travaillait à faire les  
préparatifs du voyage.

On ne parlait dans la prison,  
que des prouesses de deux voleurs  
de grand chemin, qui venaient d'être  
pendus, et qui avaient surpassé, disait-  
on, tous ces noms célèbres, qui brillent  
dans l'histoire générale des larrons. Il y  
en avait encore un troisième, qu'on au-  
rait mêlé avec eux, mais qui n'était  
pas encore condamné, faute de témoins.  
On le détenait toutefois dans les fers  
par provision. J'avais une curiosité  
singulière, de voir cet illustre personnage.  
J'en demandai la permission, à un des  
guichetiers, ce qu'il m'accorda sans dif-  
ficulté, car il avait souvent touché de  
mon argent. J'entrai dans un mauvais

(réduit, où était enfermé ce célèbre voleur.  
Juste ciel ! qu'elle fut ma surprise, lorsque  
je reconnus en lui la même personne, que  
j'avais épousée près de Liverpool. Je n'eus  
pas la force de prononcer un seul mot ; je  
vais les yeux fixés sur lui, et pouvais à  
peine ajouter fois à ce, que je voyais.  
Je m'aperçus qu'il ne démêla pas d'a-  
bord les traits de mon visage ; au con-  
traire me prenant pour une étrangère  
qui voulait peut-être l'accuser de quel-  
que vol, / car il en avait commis un  
nombre infini : il me reprocha de venir  
insulter aux malheurs d'un honnête  
homme, et me pria de le laisser tran-  
quille. A ce paroles, je lui expliquai,  
les larmes aux yeux, qui j'étais. Cette  
rencontre imprévue le jeta dans un éton-  
nement extrême ; il me demanda où j'a-  
vais appris qu'il était détenu à New-  
gate. Je lui répondis, que cela m'avait  
point été fort difficile, attendu que j'é-



lais prisonnière moi-même, et que je  
m'étais bien doutée qu'une pareille a-  
venture lui arriverait, depuis que je l'a-  
vais vu à la Compagne avec deux  
autres personnes, que la justice pou sui-  
vait à grand train. Je lui racontai alors  
de quelle manière je lui avais sauvé la  
vie, en arrêtant les cris de la populace,  
dans un village sur la route de Bristol,  
où je l'avais vu descendre de son cheval,  
après avoir volé deux carrosses sur le  
grand chemin. Comment, s'écria-t-il,  
c'est vous, qui m'avez rendu ce service  
important ! Je vous dois donc la vie,  
et je ne pourrai vous payer cette dette  
en vous délivrant de cet affreux endroit  
où je vous trouve enfermée ! Oui, je fe-  
rai tous mes efforts dès ce soir même et  
je vous enlèverai d'ici, ou je mourrai  
dans l'entreprise.

J'apaisai cette nouvelle émotion de  
son zèle, en l'assurant, que je me confor-  
tais, de la clémence du Roi, qui me relé-

29  
quait dans l'Amérique, après avoir  
été condamnée à mort par les juges.  
Je lui fis alors un court récit de mes prin-  
cipales aventures, que j'attribuai à la  
mauvaise Compagnie, que j'avais été  
obligée de fréquenter pour gagner ma  
vie; mais tout lui parut peu intéressant  
en comparaison des grandes expéditions  
à la tête desquelles il s'était trouvé.  
Je sus donc, qu'il avait suivi la profes-  
sion de voleur sur le grand chemin,  
deux ans avant notre mariage, que  
la femme, que j'avais connue sous le  
nom de sa parente; m'était qu'une  
vieille maquerelle, qui avertissait la  
troupe des voleurs, quand il avait un  
coup à faire sur le grand chemin, et que  
par ce moyen elle leur avait fait ga-  
gner à différentes reprises des sommes  
considérables. En un mot que cette mê-  
me femme me prenant pour un riche  
parti, avait mis notre mariage sur pied;  
il ajouta, que son intention avait été

demerrez une vie privée, si la vieille ne l'eut point trompée; mais que depuis le tems qu'il m'avoit quitté, il avoit toujours couru le grands chemins, où il avoit trouvé de quoi mener un assez bon train.

Entre autres aventures, il m'aconta, qu'il avoit volé un jour un Carrope près de Litchfield, et cinq marchands de boeuf, qui allaient acheter du bétail à une foire près de la ditte ville; que son butin avoit été si considérable, que s'il m'eut trouvée dans ce moment-là, il se seroit volontiers embarqué pour l'Amérique, ou pour quelque autre partie du monde que ce fût; mais que ne sachant où me détenir il avoit continué le même métier, pas toujours avec le même succès. J'ai rencontré des Cavaliers, dit-il, qui savaient défendre leur argent, et avec qui il falloit se battre l'épée ou le pistolet à la main. Voici deux blessures que j'ai reçues dans un combat, ajoute

Et il, en me les montrant, l'une au bras, et l'autre à l'estomac; j'allais me rendre prisonnier, mais un de mes compagnons arriva dans le moment, mis nos ennemis en fuite, et me mena en Carliste, où je me fis guérir, sans créer le moindre soupçon. Il me raconta encore plusieurs anecdotes, dont je gratifiais le lecteur avec plaisir, si je ne me flechissais, que cette histoire est la mienne, et non pas celle de mon mari Irlandois.

Avant de le quitter, je lui demandai, ce qu'il pensait de son état présent. Il me dit ingenuement, qu'on attendait à tout moment des témoins, qui l'accuseraient de plusieurs vols qu'il avait commis à la Campagne; que d'ailleurs tout son espoir, était dans un Seigneur de son pays, qui se donnait de grands mouvements pour lui obtenir son élargissement avant le terns ordinaire de juger les criminels. Il aura de la peine interrompis-je,



à vous faire remettre en liberté, car ces  
témoins, que vous craignez, seront tou-  
jours en état de vous accuser, et alors  
il faudra que la loi prenne son cours.  
Suivez plutôt mon avis, ajoutai-je. Solli-  
citez un ordre de la Cour pour passer en  
Amérique, où vous serez à l'abri des pour-  
suites de vos ennemis.

Mon mari ne goûta guères ce pro-  
jet; la Mort, disait-il, n'était pas ce qu'il  
craignait; car enfin elle devrait mettre  
fin à tous ses malheurs; l'esclavage,  
et le travail des mains étaient des choses  
qu'un Gentilhomme ne pouvait souffrir.  
J'opposai à cette délicatesse, qu'avec  
l'argent dont j'étais en possession, nous  
n'avions pas de pareilles calamités à redou-  
ter, qu'il serait facile de nous racheter  
ou du Capitaine du Vaisseau, ou du Sou-  
verneur de la Colonie, et qu'ensuite par  
une honorable industrie, nous pourrions  
nous enrichir dans le pays, que je connais-  
sais, et retourner en Angleterre avec des

richesses, qui feraient couler nos vieux  
jours dans la paix et l'abondance. Enfin  
je lui représentai notre condition future  
dans un jour si avantageux, qu'il m'embrassa  
tendrement, et promit de me suivre, s'il  
le fallait, jusqu'à l'extrémité du globe. Je  
me séparai de lui pour aller m'embarquer  
sur le vaisseau, qui nous attendait sous la  
tour, et qui devait rester encore quinze  
jours à Gravesend jusqu'à ce que toute  
la flotte marchande fût prête à partir sous  
le convoi d'un vaisseau de Guerre. Mon  
ami devait m'y joindre, si ses affaires  
pouvaient s'accommoder pendant cet in-  
tervalle. —

Deux quichetiers m'accompagnèrent  
dans un fiacre jusqu'au bord de la ri-  
vière, où ils me livrèrent à la garde du  
Capitaine, avec une douzaine d'autres pri-  
sonniers, qui y étaient venus sous l'es-  
corte d'un détachement de soldats. Nous  
partîmes avec la première marée pour  
Gravesend. J'écrivis de là à M<sup>me</sup> Buley

qui ne manqua pas de s'y rendre en  
diligence. La situation, où j'étais, quoi-  
qu'infinitement meilleure que celle de mes  
compagnons, lui arracha un torrent de  
larmes, et jusqu'à notre séparation entière  
je reconnus toujours les mêmes sentimens  
dans cette bonne créature. Le Capitaine,  
à qui j'avais déjà compte six guinées,  
me faisait très-bonne mine, et me laissait  
jouir dans sa cabanne d'une pleine liber-  
té avec ma confidente. Il fut décidé qu'une  
partie de mon argent serait employée à  
m'acheter les choses nécessaires pour ce  
long voyage; que je ne prendrais avec  
moi qu'une centaine de guinées, et que  
le restant me serait envoyé en marchan-  
dises propres au pays où j'allais habiter.  
Après cette convention je chargeai M<sup>me</sup>  
Bailey d'aller chez Jean Y — qui était  
en prison, et d'accélérer son départ. Je lui  
cachai toujours, que c'était mon mari  
déclarant toutefois que j'avais quelque

92  
tendresse pour sa personne), et que mon  
intention était de l'épouser à la Virginie.  
Ma Confidente m'y encouragea, d'autant,  
disait-elle, qu'il fallait absolument à une  
femme un Compagnon, quand ce ne serait  
que pour avoir soin de ses affaires. En ef-  
fet, le surlendemain je sus qu'elle avait  
exécuté sa commission et que Jean T-  
ayant reçu l'ordre du Roi pour passer  
en Amérique ne tarderait point à se ren-  
dre à se rendre sur notre vaisseau.

Madame Buloy avait loué un  
petit appartement dans la ville de Bra-  
verson pour être plus à portée de me  
voir. Un soir que nous buvions un ver-  
re de vin ensemble, je vis arriver mon  
mari accompagné du premier Géolier  
de Newgate, qui lui faisait l'honneur  
de le conduire en personne. Il avait l'air  
extrêmement abbatu, mais dès qu'il eut  
renvoyé son conducteur, il se comporta avec  
sa gayeté ordinaire. Comme il se piquait  
beaucoup d'être Gentilhomme, la compagnie



d'un Géolier l'avait plongé dans une  
noire mélancolie, outre la circonstance  
d'être présenté au Capitaine en qualité  
de prisonnier, attendu qu'il n'avait point  
été condamné par les lois de son pays, et qu'il  
voulait sortir de l'Angleterre en volon-  
taire. Le Capitaine lui voyant un air  
au dessus du commun, le traita fort poli-  
ment, et redoubla même d'attention, lors  
qu'il sut que nous étions parons. Car  
je lui avais souvent laissé entrevoir  
ma bourse, qui contenait les cent gui-  
nées. Nous le priâmes de nous don-  
ner sa Compagnie un moment, ce qu'il  
agréa. Je lui comptai trente pièces d'  
avance pour mon parent et moi, à condi-  
tion, que nous aurions chacun notre lit,  
et que nous fussions accommoder nos pro-  
visions dans sa cuisine. Madame Du-  
ley avait eu soin de nous en fournir en  
grande quantité; viande salée, volaille,  
herbes, tout y était à foison, outre de  
l'excellent vin, des liqueurs &c. ....

Ce fut avec une peine mortelle, que je me vis obligée de dire adieu à cette chère amie; nous nous fîmes l'une à l'autre mille protestations de la plus sincère amitié, avec promesse d'entretenir un commerce continuel de lettres. Mon mari essuya les larmes, qui couloient sans cesse de mes yeux; je trouvai dans cet aimable Irlandois la même complaisance, les mêmes empressements, qui m'avaient autrefois enchantée. Ses soins et ses caresses multipliées ne serviroient pas peu à me désennuyer pendant une traversée de quarante-deux jours, que nous arrivâmes sur la côte de la Virginie. —

Avant de mettre pied à terre, le Capitaine nous informa, de la manière, dont il faudroit nous affranchir dans ce pays. Je ferai venir, dit-il, un marchand de ma connaissance, qui sur ma recommandation vous donnera un Certificat, comme quoi vous l'avez servi fidèlement. Ce certi-

cat vous autorisera, à aller vous établir  
par tout où bon vous semblera.

En effet, étant débarqués, nous fu-  
mes en droiture à une espèce de Cabaret  
sur le rivage, où nous trouvâmes précé-  
sément ce Marchand dont le Capitaine  
nous avait parlé; il attendait l'arrivée  
du vaisseau, où il y avait une quantité  
de diverses marchandises pour son compte.  
Après quelques complimens de part et  
d'autre, le Capitaine nous présenta à cet  
honnête homme comme des personnes, qui,  
ayant eu du désagrément en Angleterre,  
s'étaient dans l'intention de s'établir en  
Amérique. Le marchand le comprit à de-  
mi mot, et nous assura de sa protection.  
On servit un repas assez honnête, pendant  
lequel je vis aisément, que mon mari s'ac-  
commoderait bien de la façon de ce pays.  
Comme il avait l'air d'un Gentilhomme  
et ne manquait pas d'esprit, le marchand  
se sentit d'abord de l'inclination à lui

rendre service; et après avoir signé  
notre certificat, il nous mena par eau  
un peu plus avant dans le païs, où il nous  
assigna une petite terre, sur laquelle se  
trouvait une Cabane assez commode. Ce  
n'était pas mal débiter; nous n'attendions  
que notre cargaison d'Angleterre pour  
nous ériger en gros marchands, car nous  
avions déjà acheté trois negres pour nous  
servir, et cultiver notre terre. -

Quelques jours après notre éta-  
blissement, mon mari étant allé voir un  
Gentilhomme du païs, j'eus grande en-  
vie de faire aussi une tour, et de m'in-  
former de la triste famille, qui habitait  
le bord de la rivière Potomak. C'éta-  
ient ma mere, mon frere mort, et mes  
enfants. Je mis un guide, qui dirigea  
mes pas vers ce côté, j'eus bien garde  
de lui donner le moindre soupçon de qui  
j'étais. En arrivant vis-à-vis la maison  
je vis un vieillard, qui se promenait dans  
son jardin avec un grand jeune homme



d'une belle physionomie. Jeus peine  
à reconnaître mon mari après vingt  
ans d'absence, mais pour en être plus  
sur je demandai à mon guide, qui étai-  
ent ces deux personnes. Il me répondit  
que c'étoient le père et le fils, que le  
père se nommait Mr. Humphrus L.  
Ces paroles me jetterent dans une e-  
sèce de frison; je tremblais comme  
un feuille, et mes genoux me refusaient  
leur service. Mon guide, à qui je fis  
croire que j'étais sujette à de pareils  
accès me prit entre ses bras, et me don-  
na tous les secours, qui dépendaient  
de lui. Ayant repris mes forces, j'étais  
sur le point de courir à mon fils, et de  
l'accabler de caresses maternelles, mais  
un moment après, je jugeai, qui val-  
loit mieux contenir mon ardeur, et dif-  
ferer cette visite à un autre tems. En  
revenant, je fis plusieurs questions à mon  
guide, entre autres, je l'interrogeai sur  
l'état de ces deux personnes, que je ve-

mais de voir. Il me dit, que c'étaient de  
très-honnêtes gens, et de plus riches de la  
Colonie; que la Mère du vieillard avoit  
été fort industrieuse, et leur avoit laissé  
des possessions considérables à sa mort,  
il y avoit quatre ans; à ces mots il m'é-  
chappa quelques larmes, que j'eus soin  
de lui dérober; je lui demandai s'il ne  
restoit, que ces deux personnes de la  
famille. Je ne saurois vous résoudre cet-  
te question répondit-il; je sais qu'il y  
a eu encore deux enfans, qui sont mort  
mais il est impossible de deviner ce, que  
leur mère est devenue. Elle repassa en  
Angleterre il y a vingt ans, et malgré  
tous les recherches, on n'a jamais pu  
venir à bout de la découvrir. Si elle vi-  
voit, elle a dû un beau bien, qui lui re-  
vient depuis la mort de sa mère. Ces  
paroles me causaient une joie si vive,  
que je pensai m'évanouir derechef. Il  
propos, de cette mère, continua mon guide  
il faut, que je vous raconte une histoire

singulière. Le vieillard, que vous avez  
vu, passa en Angleterre dans sa jeu-  
nesse, où il s'amouracha d'une jeune  
moiselle, qui étoit une parfaite beauté.  
Nous l'avons vue dans ce pais-ci; où elle  
eut ce grand jeune homme qui accompa-  
gnait son père, et deux autres enfans  
qui sont morts. Ils vécurent longtems  
avec leur mère, dans les douceurs d'un  
amour conjugal, lorsqu'une décou-  
verte extraordinaire troubla leur tranqui-  
lité à jamais. Un jour que la mère  
entretenait sa fille de quelques aventu-  
res, qui la regardaient, certains cir-  
constances leur firent entrevoir un mystè-  
re épouvantable. L'épouse du fils, mé-  
ritoit rien moins, que sa propre sœur,  
et fille de la même mère. On cacha ce  
secret au mari, deux ou trois ans, que sa  
femme ne pouvant plus le contenir, le  
lui dévoila avec des circonstances qui ne  
permettaient pas d'en révoquer la vérité

26  
en doute. Depuis ce tems là on n'a ja-  
mais entendu parler de la femme, la cervel-  
le a presque tourné à son frere mari, et  
toute la famille a resté plongée dans  
une mélancolie continuelle.

Je me trouvai dans un triste embar-  
ras, craignant de faire part de cette dé-  
couverte à qui que ce fût. J'étais inca-  
pable de prendre le moindre repos. Mon  
mari appercevant mon trouble, emplo-  
ya tous les moyens possibles pour m'ar-  
racher le mystère fatal, qui avait altéré  
ma tranquillité ordinaire. A la fin j'eus  
obligée, de me rendre à ses vives solli-  
citations, et la manière dont il reçut cet-  
te nouvelle, ne contribua pas peu à sou-  
lager ma peine. Votre mariage, avec  
votre frere, me dit-il, n'a rien de révol-  
tant; vous ne vous commettrez dans ce  
tems là ni l'un ni l'autre; la seule cir-  
constance, sur laquelle on puisse se récrier;  
c'est d'avoir vécu ensemble après qu'on



arrêter découverte cet inceste; mais com-  
me il n'y a plus de remède au passé il  
ne faut plus songer à cette particulière  
anecdote. Ecrivez lui plutôt, ajoutant  
il, en qualité de sa soeur, et deman-  
dez lui compte du bien que votre mere  
vous a laissé par son testament.

Je me laissai persuader à cette dé-  
marche, d'autant, que si mon frere ve-  
nait à mourir, son fils pourrait me trait-  
er d'imposteur et rejeter mes prétenti-  
ons, que je n'étais pas en état de vérifier.  
J'écrivis donc à ce frere, lui marquant mon  
arrivée à la Virginie, et le priant de me  
rendre justice, à l'égard des dernières  
volontés de ma mere. J'attendais une  
réponse avec impatience, lorsque je vis  
arriver le lendemain mon fils, accompa-  
gné de deux domestiques en livrée. Ils  
étaient montés sur de magnifiques che-  
vaux d'Angleterre. Mon fils étant descen-  
du le premier, vint se jeter à mon cou,

97  
auquel il s'attacha avec les plus vives  
empressemens sans dire un seul mot. Le  
plaisir de me voir avait étouffé sa voix.  
J'étais de mon côté charmée de le retrou-  
ver si tendre envers une mère qu'il avait  
à peine connue, outre l'agréable surprise,  
que me causa sa facilité à démêler les  
traits de mon visage. Tant il est vrai  
que la nature nous guide par un instinct  
toujours invincible.

Après nos premiers transports,  
je le présentai à mon mari (car j'en  
rougissais point d'en avoir un autre que  
son père) leur joie fut réciproque. Nous  
entrâmes dans un cabinet, pour mieux  
cacher nos discours, à nos domestiques.  
Après avoir pris quelques rafraîchisse-  
mens, et donné un libre cours à nos dé-  
monstrations de tendresse, mon fils nous  
exposa en peu de mots l'état des affaires  
de sa famille, à la mort de sa grand'mère,  
et ses dernières dispositions à mon égard.

Elle avoit laissé l'administration  
d'une belle terre à son petit fils, dont  
le produit étoit de cent cinquante livres  
Sterling, qu'il devoit me payer pendant  
ma vie, réversible à lui, et à ses héritiers  
après ma mort. Depuis, que j'ai ce bien  
entre mes mains, ajouta-t-il, j'y ai fait  
beaucoup travailler, de sorte qu'il pour-  
ra désormais vous rapporter presque  
le double. J'en ai reçu, à près peu trois  
cents guinées, que j'ai mises en dépôt, et  
que je vous compterai dans la minute.  
Nous allons toucher au compte de no-  
tre bonheur; mais il y aura, dit-il en  
poussant un profond soupir, une petite  
formalité à observer exactement. Mon  
père est vieux, et d'une humeur ~~arbitraire~~  
arbitraire; la moindre chose lui agite les esprits  
au point, que tous les jours je crains  
de le voir descendre au tombeau. Il  
faudra, il me semble, lui cacher votre

98

arrivée, dans ce pays, outre que votre  
aventure toute innocente qu'elle a été,  
pourrait donner prise à la médisance, qui  
est un vice très commun parmi nos ha-  
bitans. Au reste, nous n'en vivrons  
pas moins bons amis. Mon père n'a  
pas même vu votre lettre; comme il a  
la vue très faible, je suis chargé de tou-  
tes ses affaires. J'acquiesçai à cet  
avis salutaire; mon mari y prêta volon-  
tiers ses mains: notre fortune parut ap-  
rès dès ce moment. Comme notre des-  
sein était de retourner en Angleterre,  
après avoir fait fortune à la Virginie,  
nous résolûmes de bien employer notre  
temps, et de sortir de l'Amérique, aussi-  
tôt que nos affaires nous permettra-  
ient de vivre commodement ailleurs.

Nous prîmes nos mesures en consé-  
quence; mon fils, qui m'aimait tendre-  
ment, me donna tous les secours qui



étoient nécessaires pour faciliter mon projet.

Nous continuâmes le commerce pendant l'espace de six ans; j'avais reçu six mois après mon arrivée la cargaison, que j'avais chargée. Ma Dame Dudley de racheter en Angleterre. Elle était très bien choisie, et j'en retirai au moins cinquante pour cent, ce qui me déterminait à lui donner la même année une seconde commission; mais hélas! la pauvre femme n'avait que le tems de la remettre en d'autres mains, car elle se sentait pencher vers le tombeau. Je fus informée de sa mort vraiment chrétienne par mon Agent d' Londres; nous partageâmes notre douleur à cette occasion mon mari, et moi, pendant plusieurs jours. La perte de cette chère confidente nous coûta plus de larmes, que celle de mon père, qui décéda à peu près dans le même tems.

29  
après avoir langui plusieurs années  
dans une sombre mélancolie qui lui a-  
vait oté presque toute connaissance; car  
il ne s'apperceut jamais des égards, que  
mon fils avoit pour moi; il ne s'informa  
pas même, qui j'étais. Après sa mort,  
mon fils redoubla ses soins et ses em-  
pressemens; il avoit si bien amélioré  
mes terres, qu'elles me rapportaient  
clair et net, 300. livres Sterling par  
an; avec ce revenu, et l'intérêt de  
cinq mille guinées, que j'avois ga-  
gnées dans le commerce, j'étais en état  
de couler le reste des mes jours agréa-  
blement dans ma patrie, et d'y faire  
honorablement mon salut. Nous tou-  
chions, mon mari, et moi, au terme de  
notre exil, qui était limité à sept ans.  
Mon fils ne s'opposa pas à cette sépara-  
tion; car il avoit depuis longtems con-  
çu le dessein de se marier en Angleterre,  
et d'y jouir du produit de ses terres,

comme font la plupart de ces Italiens du nouveau monde, où l'on ne trouve guères que l'occasion de s'ennuyer. Sa présence y étoit encore nécessaire pour mettre la dernière main à des ouvrages, qu'il avoit commencés.

Nous nous embarquâmes donc au mois de Juillet sur un vaisseau qui appartenait à mon fils, et après une traversée assez courte et aussi agréable, que peut l'être un voyage sur mer nous arrivâmes dans la Tamise. Notre premier soin fut de chercher une maison commode dans un village aux environs de Londres. Après avoir fait plusieurs excursions dans les lieux circonvoisins, notre choix tomba enfin sur Hampstead, tant par rapport à sa situation, que pour la bonté de l'air que l'on y respire.

C'est ici, que nous passons notre

100  
vieillesse agréablement, dans des  
œuvres de piété, et les amusemens  
de la Campagne. Nous tâchons de  
repayer de quelque façon les actions  
abominables de notre vie passée par un  
repentir sincère; et la consolation, que  
nous en ressentons déjà, nous paroît  
un garant de la miséricorde divine.  
Je n'attends que l'arrivée de mon  
cher-fils, pour mettre le comble à mon  
bonheur, et fermer ensuite ma pau-  
rière, dès que le nombre de mes  
jours sera compté.

Adieu









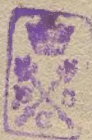
21. Marmia 1827. Logo  
66 Nrebopekt  
Hromoepu

une lieu d'églaiz fait à peine la sixième  
partie d'une lieu de polognes

Cabinet d'aifance, epark.

Si la pauvreté n'est pas un vice, elle n'est  
gueres moins

Don 1827. L'été était insupportable <sup>chaud</sup>.  
le 19. Août 1827. dans les environs de  
Jaroslau et Smeworsk, il ~~avait~~ <sup>avait</sup> si épou-  
vantablement grêlé, que chaque pièce  
de cette grêle a pesé à peu près une livre.  
Elle faisait beaucoup de dommage dans la  
campagne, ruina des maisons, des cabarets.  
et à Jaroslau même brisa presque toutes  
les fenêtres.





beau lit doux pas.

Somatologie n. o. m. cr. ci. ludr.



